264
M84
5

BX2049.D6 M67 1921
v.5
Mortier, Daniel Antonin,
1858-
La liturgie dominicaine

Progress Notes

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY
SAN RAFAEL, CALIF.

R. P. MORTIER
des Frères Prêcheurs

La Liturgie Dominicaine

V

Le Temps Pascal.

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY
SAN RAFAEL, CALIF.

Société Saint-Augustin
DESCLÉE, DE BROUWER & Cie
LILLE - PARIS - BRUGES

F264
M84 5

14385

LE TEMPS PASCAL.

I.

Sens du Temps Pascal.

Pâques est appelé dans la Liturgie la Fête des fêtes, la Solennité des solennités. C'est la fête joyeuse, par excellence. L'Eglise ne sait comment exprimer sa joie et, dans son impuissance, elle répète sans cesse le même mot : Alleluia ! Louez Dieu ! Louez Dieu ! Et de quoi donc faut-il louer Dieu en une jubilation si splendide ?

Il faut louer Dieu en cette fête, comme Dieu se loue lui-même. Car, en cette fête, Dieu a une joie à lui, une joie qui lui est personnelle. Cette joie, c'est précisément la gloire de Jésus ressuscité, c'est-à-dire de Jésus, arrivé sur terre au terme de sa divine mission.

Saint Paul[1], écrivant aux Colossiens, leur enseigne le grand mystère du Christ selon les décrets éternels de Dieu : « Il est l'image du Dieu invisible. Il a été engendré avant toute créature et toutes choses ont été créées en lui, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre,

1. Coloss., I, 15, 16, etc.

les visibles et les invisibles, les Trônes et les Dominations, les Principautés et les Puissances. Tout a été créé par lui et pour lui. » Ainsi, Jésus est le premier-né de tous les êtres, le Chef de tous les êtres, au ciel et sur la terre. Il n'y a qu'un seul être devant Dieu : Jésus ; tous les autres êtres, êtres inanimés et êtres vivants, êtres angéliques et êtres humains, tous sans exception, ne sont que pour Jésus. Dieu n'aime que lui, son Fils unique, et tous les êtres il ne les aime qu'en lui. L'amour est unique qui de Jésus, et pour Jésus, et par Jésus se répand sur les autres êtres. Nous sommes prédestinés en Jésus à la gloire éternelle, nous sommes justifiés en Jésus par la grâce sanctifiante et tous les secours de grâce actuelle nous viennent par Jésus.

Alors, il est facile de se faire quelque idée, idée très lointaine de la joie infinie de l'auguste Trinité, quand ce grand décret éternel atteint sa réalisation définitive. Et il l'atteint pleinement par la résurrection de Jésus. Sa mort fut le passage douloureux, éternellement voulu, mais ce passage douloureux effectué, Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'homme, Jésus, Dieu et Homme, se présente devant l'auguste Trinité, dans la gloire et la béatitude. L'auguste Trinité le voit, sa grande œuvre terminée, comme de toute éternité elle l'a vu dans son décret.

Qui nous dira la joie intime de l'auguste Trinité? L'Eglise la sait et c'est pourquoi elle chante: Alleluia !

Elle le chante aussi avec une allégresse infinie pour fêter la joie personnelle de Jésus, Dieu et homme, mais surtout la joie de Jésus homme.

La joie de Dieu ne change pas dans son es-

sence, mais Jésus homme a une âme et un corps comme nous. Une âme qui plus que toute autre âme, par sa perfection suprême, a conscience de la joie comme de la douleur. Si l'âme de Jésus a souffert humainement de toutes les injures et de toutes les trahisons qu'elle eut à subir, si elle a senti jusqu'à l'affaissement l'horreur de sa douloureuse Passion, si elle a souffert cruellement de la haine de ses ennemis, non seulement de ceux qui le firent pâtir et mourir, mais encore de ceux, tous ceux qui dans la suite des siècles devaient se révolter contre l'amour infini qu'elle leur témoignait et se soustraire volontairement aux bienfaits de cet amour, quelle ne fut pas sa joie, à l'âme de Jésus, d'entrer dans la béatitude sans mélange, de regarder l'œuvre magnifique de l'amour réalisée et de jouir elle-même du bonheur et de la joie éternelle des élus, sauvés par la Passion.

Joie infinie de l'âme humaine de Jésus quand, au matin de la résurrection, contemplant une dernière fois ce corps meurtri, tuméfié, ensanglanté qui reposait sur la pierre du tombeau, elle l'envahit soudainement et lui communiqua toute la joie, toute la gloire de Dieu lui-même.

La personne de Jésus, Dieu et homme, eut alors dans sa sainte humanité, son corps et son âme, une béatitude infinie. Et cette béatitude personnelle de l'âme et du corps de Jésus, ces douloureux martyrs de la Passion, nous la chantons par notre joie, nous la chantons en disant : Alleluia !

Celui qui a tant souffert comme homme, il est bien juste qu'il ait toute la joie de Dieu. Alleluia.

C'est pour nous comme une joie plus exquise,

plus tendre, plus proche de notre cœur. Car Jésus homme c'est nous et nous comprenons cette joie de ne plus souffrir, cette joie d'être à jamais délivré de toute douleur, cette joie de vivre dans une allégresse perpétuelle. Et non seulement nous la comprenons mieux, mais nous nous y associons plus intimement, car nous savons combien Jésus a souffert pour nous et nous ne pouvons pas regarder ses plaies triomphantes sans être délicieusement émus. Oh ! oui, soyez heureux, Jésus !

Mais l'Unique du Père porte en lui ceux qui lui sont unis, ses amis, ses frères de chair et de sang, ses frères d'âme. Ces fils d'adoption sont aimés par le Père du même amour qu'il aime son Fils. Ce que Jésus ressuscité possède, en sa personne, de gloire et de joie doit rejaillir sur ses amis et ses frères. En sorte que sa résurrection doit accomplir , réaliser en eux ce qu'elle fait en sa propre personne. Mort au péché lui-même, ses frères doivent mourir au péché ; ressuscité à une vie nouvelle, qui ne meurt plus, ses frères doivent prendre eux-mêmes cette même vie nouvelle qui est la vie de la grâce. Joie de la résurrection pour le corps du Christ, joie de la résurrection pour l'âme de ses frères, et plus tard même joie de la résurrection pour leur corps.

La résurrection de Jésus est le sceau divin de sa mission. C'est le fondement de la foi. Si le Christ n'est pas ressuscité, dit saint Paul, notre foi est vaine, ridicule, stérile, nous sommes les plus misérables des hommes, puisque nous croyons et nous espérons en une chose qui est fausse. Tout s'écroule : divinité du Christ, salut des âmes, espoir de vie éternelle. Il n'y a plus

rien, absolument rien. Mais si le Christ est ressuscité, alors, vive Dieu ! tout est vrai. Nous avons un Sauveur, nous avons Dieu, le ciel est à nous : tout est vrai. Nous pouvons souffrir avec lui, lutter pour lui, mourir avec lui, car nous avons la divine, l'invincible espérance de participer un jour et pour toujours à sa glorieuse béatitude.

Et donc, Alleluia !

Aucune autre fête ne nous donne cette certitude définitive de notre foi. C'est pourquoi Pâques est la fête des fêtes. Toutes les autres montent vers Pâques ou en descendent. Pâques est le point culminant de la Rédemption, de la liturgie par conséquent qui suit le déroulement de cette Rédemption et marche pas à pas avec le Rédempteur.

L'Avent, c'est la longue période d'attente, depuis la divine promesse, au seuil du Paradis. Noël nous présente le Rédempteur venu, l'Epiphanie le Rédempteur révélé aux nations, et la série des dimanches qui suit ces deux fêtes, c'est la marche du Rédempteur adolescent, ouvrier à Nazareth, puis la grande manifestation au baptême et après le baptême par la doctrine, par les miracles, par la miséricorde, et enfin la montée du Calvaire où s'accomplit, selon les rites solennels annoncés par les prophètes, le sacrifice qui sauve le genre humain. Mais ce sacrifice n'atteint sa plénitude de lumière et de vie qu'à la Résurrection, sceau divin, sceau indélébile de la vérité de cette Rédemption. Après, c'est l'œuvre de Rédemption appliquée au monde : l'instruction des apôtres, l'Ascension ou départ de Jésus, la Pentecôte ou descente de l'Esprit auquel il

appartient comme au divin organisateur de l'œuvre surnaturelle créée par le Rédempteur, de diriger par l'Eglise le suprême gouvernement de l'humanité purifiée et rachetée. Fête des fêtes pour la personne de Jésus, fête des fêtes pour les Frères de Jésus, pour nous, pauvres pécheurs, admis à participer à tout ce qu'il est.

Et spécialement, en ce jour de Pâques, la liturgie s'attache à ceux des frères de Jésus qui sont encore de nouveaux-nés, les baptisés de la veille. Elle ne les perd pas de vue, elle les suit, vêtus de blanc, dans ses cérémonies, dans ses prières. Ils sont pour elle les témoins de cette rédemption, du passage de la mort à la vie nouvelle, du péché à la grâce d'adoption. Et c'est pourquoi, dans les textes liturgiques, nous verrons revenir le souvenir des baptisés.

Ayons nous-mêmes tous ces grands souvenirs présents pour savourer avec l'Eglise les joies pascales.

N'oublions pas non plus que la Résurrection de Jésus ouvre pour le monde un nouveau cycle liturgique.

En mémoire du repos mystérieux de Dieu, après la création, quand tous les êtres prévus par la Sagesse divine furent sortis du néant, ce repos de Dieu devint, pour l'homme, le symbole de son propre repos, le sabbat, jour consacré à honorer la divinité par le repos du corps et l'hommage du cœur. Six jours de travail, un jour de repos et toujours, pour la semaine, cette distinction essentielle.

Jésus Rédempteur crée une vie nouvelle. Il meurt et finit lui aussi, en mourant sur la croix, le labeur de sa mission divine, il observe une

dernière fois le sabbat, en se reposant dans le tombeau, puis le premier jour après le sabbat, il sort de ce tombeau pour faire une autre œuvre, l'œuvre du salut des âmes, qui durera jusqu'au sabbat éternel, le repos du septième jour. Ce jour de résurrection devient le *jour du Seigneur : Dies Dominica,* jour de repos corporel pour les chrétiens, mais plus encore jour d'hommage de leurs cœurs à l'auguste Trinité par Jésus Rédempteur. Le sabbat juif de la création première disparaît devant le premier jour de la création nouvelle surnaturelle.

II.

Saint Jour de Pâques.

Complies du Samedi Saint.

La joie de Pâques a commencé à la messe et aux vêpres du Samedi Saint qui ne font du reste qu'un seul office.

Aux complies cette joie déborde.

On les commence selon les rubriques ordinaires, mais tout de suite la joie pascale s'affirme par l'*Alleluia* qui remplace le *Laus tibi Domine, rex aeternae gloriae.*

Trois psaumes seulement, les plus courts, car, pendant ces fêtes de Pâques et même tout le Temps pascal, au rite dominicain, l'office est singulièrement raccourci.

Le cœur n'a pas besoin de longues paroles pour dire son allégresse, sa reconnaissance. D'un mot tout est dit.

On supprime donc le plus long psaume : *qui habitat in adjutorio Altissimi*[1] ; dès ce jour et pour toute la semaine de Pâques.

Ce soir, ni antienne sur les trois psaumes, ni capitule, ni répons, ni hymne. On ajoute immé-

1. Ancien rite.

diatement le *Nunc dimittis* avec l'antienne : *Alleluia, alleluia, alleluia !*

L'oraison même est changée. On dit celle de la Postcommunion de la messe du Samedi Saint jusqu'au mardi de Pâques inclusivement : « Seigneur, répandez en nous l'esprit de votre amour, afin que ceux que vous rassasiez des sacrements de Pâques, vous les rendiez unis par votre miséricorde. »

L'union des cœurs ! Ce fut la suprême prière de Jésus, avant de mourir. Ce doit être le suprême effet de sa mort et de sa résurrection. Un en lui, et avec lui tous en Dieu.

Bénédiction et procession du *Salve Regina* selon l'usage.

Mais à cette antienne, comme à toutes les antiennes du Temps Pascal, on ajoute un Alleluia. La joie ne diminue pas, ne cesse pas, elle domine et imprègne de son allégresse toute la liturgie.

Un témoin permanent de cette joie demeure, figure lumineuse de Jésus ressuscité, c'est le cierge pascal.

Le Samedi Saint il reste allumé toute la journée jusqu'après les complies.

Le jour de Pâques, on l'allume à toutes les Heures de l'office et pendant la messe, pendant l'octave à la messe et aux vêpres, après, pendant la messe seulement.

Nous verrons plus loin quand ce cierge disparaît.

Rien que de le voir, quand on entre au chœur, on a le sentiment de la présence de Jésus ressuscité, portant sur ses mains, ses pieds et son côté, les signes glorieux de sa douloureuse Passion.

Les Matines.

D'ordinaire l'heure des matines de Pâques, à cause de leur brièveté et de la procession qui les suit, est retardée jusqu'à l'aurore.

On se demande à quel moment le Sauveur est ressuscité. Quoique plusieurs inclinent vers l'heure de minuit, il semble plus conforme au texte évangélique comme au symbole très expressif et très magnifique qu'en est le lever du soleil, auquel les Ecritures comparent si souvent le Sauveur, que la Résurrection ait eu lieu précisément à « la nouvelle lumière » du matin.

Dès l'aurore, quand le roi souverain du jour empourpre déjà de ses rayons le ciel et la terre, sortant lui aussi comme d'un tombeau, le Christ triomphant s'élève glorieux. Au chœur, les Frères, tous vêtus de blanc comme l'ange qui, vainqueur et dédaigneux, s'assit sur la pierre renversée, chantent cet invitatoire : *Alleluia, alleluia, alleluia !*

On voit Jésus étendu sur la pierre, ses pauvres membres meurtris, sa tête douloureusement inclinée, et, au-dessus de lui, le contemplant avec un amour infini, son âme bienheureuse. Et, au moment même, où, triomphante, elle ravive ce corps, elle le béatifie, elle l'inonde de joie divine, les Frères, témoins par le cœur de ce spectacle, chantent : *Alleluia, alleluia, alleluia !*

Pas d'hymne, pas de capitule, pas de répons aux Heures, aujourd'hui et pendant l'octave de Pâques.

Un seul nocturne également pendant tout le Temps Pascal, de Pâques à la Trinité, même pour les fêtes des Saints. Rite tout spécial a l'Ordre.

Psaume 1. *Beatus vir. Antienne :* « Je suis celui qui suis. Je ne prends pas conseil chez les impies, ma volonté est attachée à la loi du Seigneur, Alleluia ! »

A tous le Seigneur Jésus déclare par sa résurrection qui il est : Regardez-moi bien ! Regardez ma chair portant sur elle les signes du crucifiement. Je suis le crucifié, celui qui fut cloué par les pieds et par les mains sur une croix ; je suis celui qui a versé son sang par toutes les plaies de son corps ; je suis celui qui est mort dans la plus effroyable agonie, mais, je *suis* aussi *celui qui suis,* je suis l'Etre unique, Créateur et Seigneur du monde. Par ma chair meurtrie, par mon sang, par ma mort je vous ai montré tout mon amour. Regardez, par la plaie de mon côté, vous verrez mon cœur. Je vous l'ai donné tout entier. Souvenez-vous !

Cri de victoire, solennelle affirmation, qui nous rappelle l'apparition de Jéhovah à Moïse, là-bas, dans le désert, en ce buisson qui brûlait et ne se consumait pas : Déchausse-toi, dit le Seigneur, elle est sainte cette terre que tu foules : je suis celui qui suis. C'est ici, au tombeau, le même Dieu puissant et bon.

Ps. 2. *Quare fremuerunt gentes ?*

Antienne : « Je l'ai demandé à mon Père, alleluia ! Il m'a donné les nations, alleluia ! en héritage, alleluia ! »

En ce psaume, David, inspiré de Dieu, proclame la victoire du Christ. A quoi bon tant de haine ? A quoi bon tant de violences ? Les rois, les princes, les peuples, tous seront à ses pieds. Il est le Fils de Dieu, c'est lui l'héritier. Par sa

mort, Jésus prend possession du monde. Chef de la race humaine par nature, le premier-né de cette race dans les décrets de Dieu, il a, par son sang, son pouvoir suprême établi sur tous. Il faut qu'il règne. Sur les uns par l'amour, sur les autres par la justice, sur tous par sa vérité, parce qu'il est ce qu'il est. Personne ne peut lui échapper, parce que seul il est, et qu'il est deux fois, par puissance et par amour, le maître de tout ce qui est.

Ps. 3. *Domine, quid multiplicati sunt ?*

Antienne : « J'ai dormi, je me suis livré au sommeil et je me suis levé, car le Seigneur m'a donné sa protection, alleluia. »

Le repos dans le tombeau, après l'œuvre douloureuse et rude accomplie, c'est pour Jésus le sommeil, ce sommeil réparateur qui rend à l'homme sa première force. Et puis, dès l'aurore, le grand ouvrier s'éveille, il s'éveille, le corps réparé, fortifié, et il s'élance de son lit, selon la parole de David, comme un époux qui sort de la chambre nuptiale, soleil radieux qui va illuminer le monde.

Verset : « Le Seigneur est ressuscité, alleluia. — Comme il vous l'a dit, alleluia. »

Le Seigneur l'avait dit, il l'avait répété plusieurs fois à ses apôtres, mais ils n'avaient pas compris. Enfermés dans le cénacle par crainte des Juifs, ils ne sont plus que de pauvres loques humaines. Lui disparu, que voulez-vous que soient ces pêcheurs de Galilée ? Ils croient avoir rêvé, ils croient que ce Jésus de Nazareth qu'ils ont vu, entendu, aimé, admiré et qui est mort

sur une croix fut parmi eux comme un fantôme. Et cependant !

Que de fois à nous aussi le Maître parle et nous dit des choses que nous ne comprenons pas, qui nous semblent dures à entendre, que nous ne voulons pas faire. Demandons-lui la lumière.

Homélie de saint Grégoire le Grand sur ce passage de saint Marc : « En ce temps-là, Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour embaumer Jésus. Et de grand matin, le premier jour après le sabbat, elles allèrent au tombeau, le soleil étant déjà levé. »

I^re^ *Leçon :*

« Vous venez d'entendre, Frères très chers, que les saintes femmes qui avaient suivi le Seigneur, allèrent au tombeau avec des parfums. Elles veulent, par ce témoignage de sympathie humaine, rendre hommage à celui que, maintenant mort, elles avaient aimé vivant.

Mais ce qu'elles ont fait signifie ce que, dans l'Eglise, on doit faire également.

Nous devons donc considérer ce qu'elles ont fait, pour voir ce que, pour les imiter, nous devons faire nous-mêmes.

Donc, nous qui croyons en Celui qui est mort, si remplis des parfums de la vertu, si adonnés aux bonnes œuvres, nous cherchons le Seigneur, nous allons nous aussi à son tombeau avec des aromates. »

Comme d'ordinaire, le saint Docteur donne un sens moral pratique à l'explication de l'évangile. Les saintes Femmes pensent à leur Maître. Vivant, elles l'ont aimé, suivi, secouru ; mort, elles ne l'abandonnent pas. Dès le soir, en descendant du Calvaire, elles ont acheté à la hâte des aro-

mates, car le jour légal du sabbat de la Pâque allait commencer, et le lendemain, de grand matin, quand il faisait encore nuit, elles sont parties pour le Calvaire. Elles se hâtent, car elles veulent revoir ce pauvre corps meurtri et l'embaumer avec plus de soin que n'avait pu le faire Joseph d'Arimathie.

Aimons Jésus, dit saint Grégoire, pratiquons la vertu, faisons de bonnes œuvres et, comme les saintes Femmes, nous porterons des parfums à son tombeau. Les parfums de Madeleine ne seraient rien sans l'amour de son cœur, sans ses larmes de repentir. Ce que Jésus demande, c'est le parfum de l'âme. Soyons riches de charité, riches de bonnes œuvres et nous serons riches des parfums qui « sont nécessaires, dit saint Augustin, aux pieds de Jésus. »

1er *Répons :* « Un ange du Seigneur descendit du ciel et s'approchant il renversa la pierre et s'assit dessus. Il dit aux Femmes : Ne craignez point, car je sais que vous cherchez le crucifié, il est déjà ressuscité ! Venez, et voyez le lieu où le Seigneur était placé, alleluia ! — Un ange du Seigneur parla aux Femmes et leur dit : Qui cherchez-vous ? Chercheriez-vous Jésus ? Il est déjà ressuscité... »

Le *Crucifié,* dit l'ange. C'est son nom désormais, son nom propre, incommunicable : Le Fils de Dieu fait homme s'appelle et s'appellera éternellement le *Crucifié.* Car ce nom dit tout l'amour de Dieu. C'est pourquoi l'ange l'appelle ainsi, il ne trouve pas d'expression plus digne de Jésus. Vous cherchez le *Crucifié !* Voyez, il n'y est plus, son corps était ici, à cette place, maintenant le

Crucifié est sorti triomphant du tombeau. Laissez vos parfums de la terre, donnez-lui les vrais parfums qu'il attend de vous : la foi en sa divinité, la foi en son amour et allez, dites partout sans crainte, à tout venant, le Crucifié est ressuscité. C'est dès aujourd'hui l'unique parole qui va remplir le monde, qui va le transformer, qui va sauver les élus de Dieu. Allez, parlez. Moi, je suis assis sur cette pierre, pour marquer sa victoire. Voyez, on avait cru l'ensevelir à jamais en roulant cette pierre devant son tombeau. Une pierre pour arrêter Dieu ! Je suis assis dessus.

II^e *Leçon :*

« Ces femmes, qui étaient allées au tombeau, avec des parfums, virent un ange, parce que les âmes ne voient les célestes habitants que si elles vont par de saints désirs au Seigneur, parfumées de l'odeur suave de la vertu.

Nous devons remarquer et nous demander pourquoi l'ange est vu assis à droite. C'est que la vie présente est symbolisée par la gauche et la vie éternelle par la droite. Aussi il est écrit dans le Cantique des cantiques: Sa gauche est sous ma tête, sa droite m'embrassera. Et donc comme notre Rédempteur avait déjà franchi la corruption de cette vie, l'ange, avec raison, était assis à droite, puisqu'il venait annoncer sa vie éternelle. Il apparut vêtu d'une robe blanche, car il annonçait les joies de notre fête. »

Ingénieuses explications qui élèvent les âmes pures et désireuses de Dieu vers les hauteurs, loin, très loin des considérations vulgaires.

II^e *Répons :* « Un ange du Seigneur parla aux Femmes et leur dit : Qui cherchez-vous ? Il est déjà ressuscité : venez, et voyez, alleluia, alleluia ! — Vous cherchez Jésus de Nazareth, le

Crucifié ? Il est ressuscité, venez et voyez, alleluia, alleluia ! »

Les choses de Dieu les plus grandes sont toujours les plus simples : c'est la limpidité de la vérité. « Qui cherchez-vous ? Jésus de Nazareth, le Crucifié ? Mais il est sorti du tombeau, il est déjà ressuscité. Vous arrivez trop tard. Vous ne me croyez pas ? Entrez, venez, voyez. C'est fait. Vous ne le trouverez plus. Vos parfums sont inutiles. »

Qui cherchez-vous ? En ce monde, c'est la grande, l'unique question, la plus simple en réalité comme la plus grande. On vaut ce que l'on cherche. Si vous cherchez Dieu en toute simplicité, votre vie est vraie, elle est dans la ligne droite. Vous aboutirez à Dieu. Alors, votre vie entière a sa lumière à elle qui l'éclaire dans ses plus petits détails.

Si vous ne cherchez pas Dieu, vous serez dans le trouble, le noir de l'incertitude, vous irez dans la vie comme un aveugle, sans voir, sans comprendre, à tort et à travers, sans direction. Vous ne pouvez pas aboutir à Dieu. Votre vie n'est pas vraie. Elle ne peut être vraie que si elle rentre, même au dernier instant, dans la ligne droite.

III^e^ *Leçon :*

« En effet, la blancheur du vêtement annonce la splendeur de notre fête. Dois-je dire : notre fête ou la sienne ? Pour parler avec plus de vérité, disons : la sienne et la nôtre. La Résurrection de notre Rédempteur fut notre fête, car il nous a rappelés à l'immortalité et elle fut également la fête des anges parce que, en nous ramenant dans le ciel, le Rédempteur a comblé les vides des chœurs angéliques. Donc en sa fête et en la nôtre, l'ange apparut vêtu de blanc, parce que en rentrant dans

le ciel par la résurrection du Seigneur, nous réparons les dommages de la céleste Patrie. »

Fête des anges et des hommes, la Résurrection du Sauveur ! Fête des hommes qui par elle rentrent dans le ciel ; fête des anges, parce que, en y rentrant, les élus de la race humaine prennent les places des anges déchus.

Y a-t-il, comme le laisse entendre saint Grégoire, un rapport providentiel entre le nombre des élus de la race humaine et le nombre des anges exilés du ciel ? Ce serait une belle conception de la sagesse divine en même temps qu'un châtiment infligé à l'orgueil des anges révoltés, qui, éternellement, verraient à leur place, dans la béatitude, ces êtres inférieurs dont ils ont provoqué la déchéance d'une part par la faute d'Adam et la rédemption par la croix du Christ. Triomphe magnifique de la Majesté du Créateur sur l'ange révolté. La place des anges déchus et impénitents passe à l'homme déchu aussi mais racheté. Dieu laisse l'ange déchu faire son œuvre mauvaise qui fait de l'homme aussi un révolté, mais à cet homme révolté et déchu il donne un rédempteur, et par ce qu'il y a de plus infamant, la croix, il ramène cet homme déchu dans le ciel et lui donne à lui, être inférieur, la splendide place de l'ange qui deux fois révolté contre Dieu — en lui-même et en l'homme — est deux fois vaincu et humilié.

On est libre de le penser.

III^e *Répons :* « Le sabbat étant passé, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums afin d'embaumer Jésus, alleluia, alleluia. — Et de très grand matin, le

premier jour après le sabbat, elles vinrent au tombeau, le soleil étant déjà levé. »

Pour bien comprendre ce texte et d'autres concernant le fait de la Résurrection et ce qui se passa autour de ce fait, il faut se rappeler d'abord que le sabbat commençait le vendredi soir et se terminait le samedi soir, aux premières étoiles.

Il faut se rappeler également qu'il y avait deux groupes de saintes Femmes et deux groupes d'apôtres.

Les saintes Femmes, Marie, mère de Jacques, et Salomé, forment un groupe, Marie-Madeleine et Marie Cléophas, un second groupe. De même Pierre et Jean sont réunis à part, probablement auprès de la Sainte Vierge, et les autres apôtres peut-être au cénacle. Nous pouvons ainsi suivre les mouvements de chacun de ces groupes, en cette matinée de Pâques, leurs allées et venues, qui portent bien le caractère authentique de la confusion provoquée par une surprise extraordinaire.

Je cite textuellement ce qu'en a écrit, avec la plus grande clarté, Mgr Landrieux : « Toutes (les saintes Femmes) s'étaient tenues tranquilles, malgré elles, — *siluerunt secundum mandatum* — pendant le repos sabbatique (L. XXIII, c. 6), qui finissait non le dimanche matin, mais le samedi soir, aux premières étoiles. (Lev. XXIII, 32.) Marie-Madeleine et sa compagne étaient déjà revenues, cette soirée-là, « sitôt le sabbat passé » pour voir. (Mt. XXVIII, 1.)

A cette heure-là, ne pouvant approcher à cause des gardes, elles n'avaient rien vu, sinon que le tombeau était intact et les soldats à leur poste.

De grand matin, le dimanche, avant le jour, dans les ténèbres, *quum adhuc tenebrae essent* (J. XX, 1), Marie-Madeleine revint encore, mais seule ; elle trouva « le tombeau ouvert, la pierre rejetée en arrière et... personne ! Elle crut à une profanation et sans aller plus loin retourna haletante, éplorée, à la ville, dire à Pierre et à Jean « que le corps avait disparu, qu'on l'avait enlevé ». (J. XX, 2.)

Les deux apôtres, aussi émus qu'elle, partirent en courant — *currebant duo simul* — pour se rendre compte. Ils constatèrent que le tombeau était vide et virent à terre le grand suaire enroulé, avec les mêmes linges... (J. XX, 6.)

L'autre groupe des saintes Femmes « à la pointe du jour » — *valde diluculo* — se rendit au tombeau avec les aromates. (L. XXIV, 1). Elles s'inquétaient de la pierre, se demandant qui pourrait la mouvoir pour ouvrir (Mc. XVI, 3). Mais, en arrivant, elles trouvèrent la pierre roulée. Elles entrèrent et, consternées, ne virent plus de corps, mais les anges qui leur dirent : « pourquoi chercher le vivant parmi les morts ! Jésus qu'ils ont crucifié n'est plus là, *non est hic ! Surrexit sicut dixit.* Il est ressuscité comme il l'avait dit ! Allez avertir Pierre et les disciples qu'il leur donne rendez-vous en Galilée. » (L. XXIV, 1 ; Mc. XVI, 4.)

Une troisième fois, Madeleine revint au tombeau pour pleurer, « *Stabat ad monumentum plorans* » et, tout en pleurant, les yeux embués de larmes, elle se pencha pour voir et elle vit elle aussi les anges qui lui dirent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? — Ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis ! » Elle se

tourne un moment comme quelqu'un qui cherche et voilà que Jésus est devant elle.

Dans son émoi, de prime abord, elle ne discerne qu'une forme humaine, un homme qu'elle prend pour le gardien du jardin : « Si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis, que je l'emporte ! » Jésus ne répond qu'un mot : « Marie ! » Et elle tombe à ses pieds : « Rabboni ! Bon Maître ! » (L. XX, 11.)

C'est la première apparition que mentionne l'évangile. Aussitôt, il en signale une autre, aux saintes Femmes que Jésus aborde sur la route, en disant : « *Avete !* Bonjour ! » Elles se prosternent dans un élan de foi et d'amour et il leur confirme le message de l'ange, pour le rendez-vous en Galilée. (Mt. XXVIII, 9.)

Les onze, coup sur coup, reçoivent la bonne nouvelle.

Ils étaient, dit saint Marc, « accablés de douleur, en larmes. »(Mc. XVI, 10), lorsque Madeleine, d'abord, accourut en s'écriant : « J'ai vu le Seigneur, et voici ce qu'il m'a dit ! » (J. XX, 18). Elle avait beau affirmer, préciser, ils ne la crurent pas. Les autres, survenant, racontèrent ce qui venait de leur arriver, ce que Jésus leur avait dit[1] : ils s'obstinèrent à ne pas croire (L. XXIV, 11.)

Mais le Maître affirma lui-même sa résurrection en apparaissant ce même jour à Pierre, aux disciples d'Emmaüs, aux autres apôtres. Aucun doute n'était plus possible : Jésus, le Crucifié,

---

1. Mgr Landrieux, *Surrexit, sicut dixit*, Pâques, 1921. Brochure imprimée à Lyon, p. 27.

celui avec lequel ils avaient vécu familièrement, c'était le Seigneur, le Fils de Dieu !

Et c'est pourquoi, avec Madeleine et les saintes Femmes, avec Pierre et les apôtres, nous chantons ce *Verset* sacerdotal : « O Christ, en votre Résurrection, alleluia ! — Que les cieux et la terre se réjouissent, alleluia ! »

Les Laudes.

Les psaumes ordinaires avec les antiennes suivantes.

1re Antienne : Un ange du Seigneur descendit du ciel et s'approchant, il roula la pierre et s'assit dessus, alleluia, alleluia !

2e Or un violent tremblement de terre se fit : l'ange du Seigneur descendit du ciel, alleluia !

3e Son visage brillait comme l'éclair, ses vêtements étaient blancs comme la neige, alleluia, alleluia !

4e Pris de peur, les gardes furent terrifiés et devinrent comme morts, alleluia !

5e L'ange dit aux Femmes : Ne craignez point! Je sais que vous cherchez Jésus, alleluia !

Ces antiennes nous donnent le mouvement du ciel à la Résurrection du Sauveur. Car le ciel entier regardait le tombeau et applaudissait le Roi qui en sortait triomphant.

Un ange — lequel, nous na savons pas — un ange descend des hauteurs célestes, splendide de lumière, de cette lumière qui est la vérité de Dieu connue, aimée, adorée. Elle éclate sur tout son être extérieur humain qu'il

a pris, ses vêtements mêmes en sont illuminés de blancheur. Mais quand il descend, dans sa gloire et sa puissance, la terre est ébranlée. Dédaigneux des gardes qui veillent sur le tombeau, dédaigneux de cette pierre qui ferme le tombeau, il renverse les gardes effrayés et roule la pierre. Dominateur, il s'assied dessus, car il attend quelqu'un. A l'intérieur du tombeau vide, dont le Roi des rois vient de sortir, deux autres anges, muets de joie, se tiennent à chaque bout de la pierre sur laquelle reposait peu auparavant le corps de Jésus. Ils ont plié le suaire qui l'enveloppait, ils ont mis de côté les autres linges qui ont servi à l'embaumer et eux aussi, ils attendent.

Tous attendent la visite des saintes Femmes. Ils savent qu'elles vont venir et quand elles arrivent, endolories, éplorées, Madeleine, les autres Marie, tour à tour, les anges leur parlent, ils leur disent : Vous cherchez le Crucifié, vous cherchez Jésus, il est parti, il n'est plus là, ne cherchez pas le Vivant parmi les morts !

Ces saintes Femmes, *l'antienne du Benedictus* nous les montre arrivant, tremblantes, inquiètes: « Et, dès la pointe du jour, le premier après le sabbat, elles vont au tombeau, le soleil étant déjà levé, alleluia ! »

En effet le soleil, le soleil de Justice, le Fils de Dieu fait homme, était déjà levé !

Oraison : « O Dieu, qui en ce jour, la mort étant vaincue, nous avez rouvert par votre Unique la porte de l'éternité, secondez par votre secours les vœux que vous nous inspirez en nous prévenant par votre grâce. »

La porte de l'éternité bienheureuse est ouverte. Souvenons-nous de sa fermeture. Symbole du Paradis céleste, le Paradis terrestre avait été fermé à la race humaine par la faute d'Adam. Devant cette porte du Paradis, flamboyait l'épée des Chérubins. Et dans la réalité plus terrible, depuis Adam, aucun être humain, même le plus saint, ne pouvait jouir de la vision de Dieu. Derrière la porte, dans les limbes, ce lieu provisoire, se massaient depuis des siècles, les élus de Dieu. Ils attendaient, dans la paix de la certitude et de l'amour, *Celui qui devait venir.* C'est fait ! Le voici... cette porte s'ouvre devant lui. Maintenant la multitude des élus entre en possession de Dieu. C'est là que nos désirs, nos vœux, doivent monter sans cesse. La porte du ciel est ouverte : à tous d'y entrer à la suite de Jésus ressuscité. Mais pour y entrer, pour réaliser nos désirs, ces désirs que la grâce de Dieu nous donne sans mérite de notre part, il nous faut encore cette même grâce de Dieu. Elle seule nous fait vouloir et nous fait accomplir ce que nous voulons, tout en nous laissant maîtres de notre liberté.

« Bénissons le Seigneur, alleluia, alleluia ! Grâces soient rendues à Dieu,alleluia, alleluia !»

Pretiosa a une solennité particulière. Au lieu de rester assis dans leurs stalles pour le martyrologe, les religieux sont debout. Et le lecteur, au pupitre, commence ainsi : *Hac die quam fecit Dominus.* En ce jour que le Seigneur a fait, Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair.

C'est la solennelle annonce de la Résurrection.

La Procession.

Immédiatement après les laudes, en beaucoup de couvents, se fait une solennelle procession du Saint-Sacrement. Si le temps le permet, c'est dans les jardins conventuels que Jésus s'avance triomphant, sinon, dans le cloître.

Tout le couvent est en fête. C'est le lever du soleil, symbole du splendide lever du Sauveur. La lumière resplendit, les oiseaux chantent, les arbres, les fleurs, tout s'épanouit en tendre verdure, c'est le printemps, le renouveau de la nature entière dont la fraîcheur de parure, le parfum délicieux s'harmonisent avec le renouveau spirituel de l'humanité. Avec Jésus ressuscité, tous les êtres ressuscitent. Et lui, dans la Majesté sereine de son Sacrement, réellement et personnellement présent, parcourt avec allégresse la demeure qui lui est consacrée, qui est, sur terre, une de ses maisons de Béthanie, où il est adoré, aimé et servi comme un bon Maître.

On chante, pour lui dendre hommage, des choses exquises qui lui rappellent cette matinée heureuse de la Résurrection. C'est la belle prose: *Victimae paschali laudes* qui nous redit le drame divin entre la vie et la mort, ce duel gigantesque où il fut vainqueur, et, les larmes de Madeleine, et sa joie débordante.

C'est l'hymne : *Jesu, nostra Redemptio !* Doux épanchement du cœur devant Jésus ressuscité. Si tendre de piété que Jourdain de Saxe ne pouvait se lasser de la chanter dans la solitude de ses courses apostoliques.

C'est une autre hymne, celle que l'on dit aux vêpres pendant le Temps pascal : *Ad coenam*

Agni providi. On y chante toutes les grandeurs et toutes les joies de la Résurrection.

Et surtout on chante avec une allégresse filiale le *Regina coeli.* Reine du ciel, soyez joyeuse, alleluia ! N'est-ce pas l'heure où Jésus, fils toujours aimant, est apparu à sa mère, l'heure où il la prit dans ses bras et lui donna le baiser le plus tendre. Quelle joie dans le cœur de Marie ! Comme elle le regarde ! Celui qu'elle a porté dans son sein, alleluia ! est ressuscité, alleluia ! Elle le voit, elle le presse dans ses bras. O Mère, priez-le pour nous, votre Fils et notre Dieu, alleluia !

Que pourrait-il lui refuser à pareille heure ?

Quand la procession est de retour à l'église, on chante le *Verset :* « Le Seigneur est ressuscité, alleluia ! — Comme il vous l'a dit, alleluia !»

Puis l'officiant chante l'oraison des Laudes.

Les Petites Heures.

Pour toutes, en ce jour de Pâques et pendant la semaine de l'octave, il n'y a ni capitule, ni hymne, ni répons, ni verset.

A Prime, après les psaumes ordinaires, on dit l'antienne, prise des laudes selon l'usage et immédiatement : « *Haec dies quam fecit Dominus.* Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et soyons pleins d'allégresse en ce jour ! »

Puis la confession ordinaire et l'oraison propre à la fête de Pâques : « O Dieu, qui en ce jour, la mort étant vaincue, nous avez rouvert,

par votre Unique, la porte de l'éternité, secondez par votre secours les vœux que vous nous inspirez en nous prévenant par votre grâce. »

C'est la même rubrique pour le lundi et le mardi de Pâques. Après quoi on reprend l'oraison d'usage.

A Tierce, Sexte et *None*, « *Haec dies* » après l'antienne, et oraison précédente.

La Messe de Pâques.

Par une attention d'une exquise délicatesse la station est fixée à Sainte-Marie-Majeure. C'est dans la maison de la Sainte Vierge, celle qui a le principat d'honneur au-dessus de toutes les autres, que l'Eglise convoque le clergé et le peuple pour célébrer la joie de la Résurrection. Le Fils et la Mère sont unis dans la même allégresse.

Introït : « Je suis ressuscité, mais je demeure avec vous, alleluia ! Vous m'avez formé de votre main, alleluia ! Vous me connaissez, admirablement, en toute vérité, alleluia ! — Seigneur, vous savez par expérience qui je suis ; vous me connaissez, soit que je sois assis, soit que je sois levé. »

Jésus, en ces textes du psaume 138, parle à son Père. Il lui dit : mort ou vivant, étendu ou levé, vous savez qui je suis, car c'est vous qui avez formé mon humanité, c'est vous qui l'avez dirigée. Vous étiez avec moi, quand je vivais sur la terre ; vous êtes encore avec moi quand, sorti,

levé du tombeau, je me présente à vous. Regardez-moi : c'est toujours moi, votre Fils unique fait homme, Jésus.

C'est pour nous que Jésus ressuscité se présente ainsi à son Père ; c'est pour nous qu'il lui montre sa sainte humanité, son âme glorifiée, sa chair béatifiée, mais marquée des signes de sa douloureuse Passion. Il lui dit : Vous m'avez vu assis, c'est-à-dire, vivant sur cette terre misérable, cloué sur une croix ; maintenant vous me voyez levé, vainqueur, triomphant.

Tout cela vous le savez, vous me connaissez en toute vérité : j'ai rempli la mission d'amour que vous m'avez confiée. C'est fini, je suis avec vous pour toujours.

Oraison : « O Dieu qui, en ce jour, la mort étant vaincue, nous avez rouvert par votre Unique la porte de l'éternité, secondez par votre secours les vœux que vous nous inspirez en nous prévenant par votre grâce. »

Epître de saint Paul aux Corinthiens, I, c. 5 :

« Frères, purifiez-vous du vieux levain afin que vous soyez une pâte nouvelle, comme vous êtes devenus des pains azymes. Car le Christ, notre Pâque, a été immolé. Mangeons donc cette Pâque, non pas avec le vieux levain, avec le levain de la malice et de la corruption, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité. »

Les Juifs devenus chrétiens n'avaient aucun effort à faire pour comprendre ce que dit saint Paul. Ils étaient habitués à manger la Pâque avec des pains azymes, c'est-à-dire sans levain.

Saint Paul leur dit donc et il nous dit à nous tous : Devenus chrétiens, vous êtes comme des

pains azymes sans levain, c'est-à-dire des pains purs de toute fermentation mauvaise de la nature. Laissez donc de côté, désormais, le vieux levain de votre vie passée, vos anciennes habitudes de péché. Il faut maintenant vivre devant Dieu en toute pureté, en toute simplicité, en toute vérité, comme le Christ, notre Sauveur, notre modèle. C'est lui, notre Pâque : regardons-le et vivons comme lui. Nous serons alors de vrais pains azymes, sans mélange, dignes d'être présentés sur la table du Père céleste.

Sans aucun doute, l'usage de l'Eglise de ne se servir pour le saint Sacrifice que de pain azyme se rapporte à cette parole de saint Paul et par lui à l'ancienne Pâque juive.

Graduel : « Voici le jour que le Seigneur a fait: réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse en ce jour. — Dites sans cesse au Seigneur : que vous êtes bon ! Votre miséricorde est éternelle.

Alleluia, alleluia ! Le Christ, notre Pâque, a été immolé. »

C'est la raison de cette joie infinie. La Pâque figurative, la Pâque prophétique est terminée. Cet agneau que l'on immolait a disparu devant le véritable Agneau, l'Agneau de Dieu, qui lui, réellement efface les péchés du monde, ouvre le ciel et donne la grâce pour y parvenir. Arrière toutes les figures, tous les symboles, nous avons enfin la réalité : Jésus est mort pour nous, le ciel est à nous.

C'est le jour par excellence, le jour de l'amour de Dieu, le jour de sa gloire. En cette résurrection de Jésus, Dieu signe sa mission rédemptrice. La promesse est accomplie.

Et joyeux, le cœur ému de reconnaissance, nous chantons la *prose* ou *Jubilation* suivante :

« Que les chrétiens offrent des louanges
à la Victime Pascale.

—

L'Agneau a racheté les brebis,
Le Christ innocent a réconcilié
les pécheurs avec son Père.

—

La mort et la vie se sont battues
en un duel merveilleux.
Mort, le Chef de la vie,
règne vivant.

—

Dites-nous, Marie, qu'avez-vous vu
sur votre route ?

—

J'ai vu le tombeau du Christ vivant,
j'ai vu la gloire du Christ ressuscité.

—

J'ai vu les Anges qui en sont témoins,
j'ai vu le suaire et les vêtements.

—

Il est ressuscité le Christ, mon espoir,
Il vous précédera en Galilée.

—

Nous savons que le Christ est
vraiment ressuscité des morts.
O Vous, Roi triomphateur,
Ayez pitié de nous.
Amen. Alleluia.

Cette prose, si naïve de simplicité, si douce de sentiment, nous donne un aperçu des mystères du moyen-âge, ces drames pieux où les acteurs représentaient les fêtes historiques de la vie du Christ ou des Saints.

Ici, il y a le préambule, le prologue, qui invite le peuple à la joie pascale, et rappelle magnifiquement le duel entre la mort et la vie, entre le Christ et le démon.

Puis les acteurs se parlent. L'un questionne Marie-Madeleine. Elle revient du tombeau, elle paraît sur la scène, heureuse, transfigurée. Ce n'est plus la Madeleine éplorée que l'on avait vue passer en longs voiles de deuil. Qu'y a-t-il donc ? Que s'est-il passé ? Qu'avez-vous vu, Marie, pour être si changée ?

Ce que j'ai vu ? J'ai vu le tombeau, mais il était vide, celui que je cherchais mort, vit ; je l'ai vu lui-même dans sa gloire nouvelle. Et je n'ai pas vu que lui, j'ai vu aussi des Anges qui témoignent qu'il vit. Et le cœur de Madeleine déborde, il ne peut contenir sa joie : croyez ou ne croyez pas, le Christ, celui qui a été si bon pour moi, mon Jésus à moi est ressuscité.

La finale du mystère éclate en accents triomphants, comme l'acte de foi de l'univers entier : Oui, il est ressuscité, nous le savons, qu'il ait pitié de nous !

Evangile selon saint Marc, c. 16 :

« En ce temps-là, Marie-Madeleine et Marie mère de Jacques et Salomé achetèrent les aromates pour embaumer Jésus. Et de grand matin, le premier jour après le sabbat, elles allèrent au tombeau, le soleil étant déjà levé. Elles se disaient entre elles : qui nous roulera la pierre hors de la porte du tombeau ? En regardant, elles

virent que la pierre était roulée. C'était une très grosse pierre. Elles entrèrent dans le tombeau et virent un jeune homme, assis à droite, revêtu d'une roble blanche, et elles eurent peur. Il leur dit : N'ayez pas peur ! Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié, il est ressuscité, il n'est pas ici, voici l'endroit où ils le placèrent. Allez donc, dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous précédera en Galilée, là vous le verrez, comme il vous l'a dit. »

L'ange est d'une extrême délicatesse. Il savait, tous les disciples, les Femmes qui avaient suivi Jésus dans la voie douloureuse savaient que Pierre, trois fois, avait renié son Maître.

A l'écart, près de Jean, dévoré de honte et de regret, d'amour aussi, cet amour repenti qui fend l'âme et ne laisse plus de repos, il pleurait silencieusement. Il se sentait indigne, condamné, déshonoré. « Dites-le aux disciples, mais n'oubliez pas Pierre », dit l'ange. Lui seul est nommé. Les saintes Femmes retournent à Jérusalem, elles apportent le divin message qui réhabilite Pierre. Jésus ne le renie pas, lui.

Offertoire : « La terre trembla, puis se reposa, au moment où Dieu se leva pour rendre la justice, alleluia. »

C'est, en effet, la grande justice qui commence. Jésus crucifié, ressuscité, se pose devant le monde. Il montre ses plaies glorieuses et dit : Me voici ! Si vous croyez, c'est le salut éternel pour vous, si vous ne croyez pas, le salut éternel ne sera pas pour vous. Vous avez le choix. Nous, dit saint Jean, nous croyons à l'amour de Dieu. Qui n'y croit pas ne peut en recevoir la vie.

Secrète : « Recevez, Seigneur, nous vous en prions, les prières de votre peuple avec l'of-

frande de ce sacrifice, afin que ces mystères de Pâques auxquels nous participons nous conduisent, par votre grâce, au remède de l'éternité. »

A la Préface et dans le Canon de la messe on fait mémoire de la Résurrection.

Préface : « Il est vraiment digne et juste, équitable et salutaire de vous louer, Seigneur, en tout temps, mais très spécialement en ce jour où le Christ, notre Pâque, a été immolé, de vous rendre un hommage plus magnifique. Il est, en effet, le véritable Agneau qui a effacé les péchés du monde, qui par sa mort a détruit notre mort et par sa résurrection a réparé notre vie. Aussi, avec les Anges et les archanges, avec les Trônes et les Dominations, avec toute la milice de l'armée céleste, nous chantons un hymne à votre gloire, en disant : Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des Armées. Les cieux et la terre sont remplis de ta gloire. Hosanna dans les hauteurs ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna dans les hauteurs ! »

Communion : « Le Christ, notre Pâque, a été immolé, alleluia ! Donc, mangeons cette Pâque avec les azymes de la sincérité et de la vérité, alleluia, alleluia, alleluia. »

Plus de ferment mauvais, plus de mensonge, plus de corruption, la simplicité de la vérité chrétienne, en tout, pour Dieu et pour nos frères.

Postcommunion : « Seigneur, répandez en nous l'esprit de votre amour, afin que ceux que vous rassasiez des sacrements de Pâques, vous les rendiez unis par votre grâce. »

Les Vêpres de Paques.

Trois psaumes seulement qui sont le *Dixit Dominus,* le *Confitebor tibi* et le *Beatus vir.*

Première antienne des Laudes et *Haec Dies* que l'on chante debout.

Pas de capitule ni d'hymne.

Immédiatement, l'antienne du *Magnificat :* « Et regardant, elles virent que la pierre était roulée. C'était une très grosse pierre, alleluia ! »

Oraison de la messe.

Pendant que l'on chante cette oraison, une nouvelle procession s'organise qui se dirige dans l'église des fidèles. La croix marche en tête, entourée des acolytes, les religieux suivent sur deux rangs, à commencer par les plus jeunes, l'officiant se place avec ses ministres au bout de la procession, face à l'autel.

Pendant que se fait le défilé on chante cette *Antienne :* « Le Christ ressuscité des morts ne meurt plus, la mort n'aura plus jamais puissance sur lui, il vit, mais il vit par Dieu, alleluia, alleluia ! »

Deux Frères chantent alors ce *Verset :* « Que les Juifs disent maintenant comment les soldats qui gardaient le tombeau ont perdu le Roi malgré la pierre qui le recouvrait. Pourquoi n'ont-ils pas veillé sur la Pierre de justice ? Qu'ils rendent le Christ enseveli ou qu'ils l'adorent avec nous ressuscité. »

C'est comme un défi aux Juifs! Ils ont roulé une pierre énorme devant la porte du tombeau, sur cette pierre ils ont mis les scellés officiels, autour

ils ont placé des gardes : qu'est devenu le corps de Jésus ? Et le texte sacré fait allusion à cette Pierre d'où Moïse fit jaillir l'eau vivifiante et dont saint Paul dit : Cette Pierre c'était le Christ, le Christ en figure, en symbole, donnant l'eau qui purifie, qui justifie, la pierre de justice.

Verset : « Dites à toutes les nations, alleluia ! — Que le Seigneur règne par le bois, alleluia ! »

Oraison : « O Dieu, qui avez voulu que votre Fils subît pour nous le gibet de la croix, afin de nous délivrer de la puissance de l'ennemi, accordez à vos serviteurs d'obtenir la grâce de la résurrection. »

A ce triomphe de Jésus ressuscité, la croix est présente. L'Eglise ne peut l'oublier. Et devant cette croix qui a sauvé le monde, elle montre du doigt l'*Ennemi* que ce gibet infamant a vaincu. Alleluia !

Au retour de la procession, on chante la joie de la Mère de Dieu : « Reine du ciel, réjouissez-vous, Alleluia ! Celui que vous avez mérité de porter dans votre sein, alleluia ! est ressuscité, comme il l'a dit, alleluia ! Priez Dieu pour nous, alleluia ! »

Rien de plus délicat, de plus touchant que cette union de la Mère de Jésus à la croix triomphante.

Verset : « Priez pour nous, sainte Mère de Dieu, alleluia ! — Afin que nous devenions dignes des promesses du Christ, alleluia ! »

Oraison : « Répandez, Seigneur, nous vous en prions, votre grâce dans nos cœurs, afin que nous

qui connaissions l'Incarnation du Christ, votre Fils, à la parole de l'ange, nous soyons conduits à la gloire de la résurrection par sa Passion et sa croix. »

Bénissons le Seigneur, alleluia, alleluia !

Rendons grâces à Dieu, alleluia, alleluia !

Cette procession se fait également les lundi et mardi de Pâques.

Aux Complies, les trois psaumes ordinaires avec l'antienne : « Alleluia, alleluia, alleluia, alleluia ! »

Puis immédiatement : *Haec dies.*

Au Nunc dimittis : « Alleluia ! Le Seigneur est ressuscité, alleluia, comme il vous l'a dit, alleluia. »

Oraison : « Répandez en nous, Seigneur, l'esprit de votre amour afin que ceux que vous rassasiez des sacrements de Pâques, vous les rendiez unis par votre grâce. »

Cette oraison se dit les deux jours suivants.

III.

Le Lundi de Pâques.

Toute cette semaine est privilégiée. Chaque jour l'office est de l'octave. C'est toujours « le jour » de Pâques. A la préface de la messe, on dit : *in hac potissimum die,* — principalement en ce jour.

Les fidèles même, autrefois, s'abstenaient de travailler, puis on limita cette défense aux lundi et mardi qui, aujourd'hui encore, pour la liturgie, ont une solennité spéciale. L'usage même est resté de chômer le lundi de Pâques.

Du reste, c'est bien la joie de Pâques qui persévère, car chaque jour l'évangile raconte et fête une apparition de Jésus ressuscité. On ne pouvait les dire toutes le jour même de Pâques. La semaine entière fait passer sous nos yeux les apparitions diverses : à sainte Madeleine, à saint Pierre, aux disciples d'Emmaüs, aux apôtres réunis au cénacle, sur les bords du lac de Tibériade. Nous ne quittons pas Jésus ressuscité. Nous le voyons agir, nous l'entendons.

Et toujours aussi, dans les textes liturgiques, avec Jésus ressuscité, paraissent les nouveaux baptisés. Ils font un avec lui. Vêtus de blanc, toute la semaine, ils sont comme l'ange assis vainqueur sur la pierre du tombeau. Cette union nous donne le sens des textes liturgiques : Jésus

et ses nouveaux enfants. L'Eglise aime à les réunir dans sa pensée et dans son cœur.

Le lieu des stations est choisi, chaque jour, pour instruire les nouveaux baptisés et les confirmer dans leur vie nouvelle, leur résurrection spirituelle avec le Christ.

Le lundi, ils sont convoqués auprès du tombeau de saint Pierre. C'est le centre de la vie chrétienne, où ils apprennent avec la bonté infinie de Jésus, la soumission complète à Pierre et à ses successeurs.

Le mardi, c'est à Saint-Paul-hors-les-Murs qu'a lieu la réunion. Après Pierre, le docteur infaillible, il faut entendre Paul, le docteur des nations. Ce sont les deux colonnes de l'Eglise.

Saint-Laurent-hors-les-Murs accueille les baptisés le mercredi. Où trouver un exemple plus héroïque de fidélité au Christ Jésus ? C'est qu'alors il fallait armer son âme pour résister aux sollicitations du dehors. Etre baptisé c'était s'engager au martyre.

On visite le jeudi la Basilique des Douze Apôtres, ces témoins de la bonté de Jésus, de sa Résurrection glorieuse, eux « qui ont bu et mangé avec lui » pendant les quarante jours, qu'il demeura en ce monde, après sa Résurrection.

Le vendredi, réunion à Sainte-Marie des Martyrs, c'est-à-dire, l'ancien Panthéon. Là où tous les dieux païens étaient adorés, règne la Mère du Christ. Elle a autour d'elle, comme une cour splendide, tous les martyrs. Les baptisés se mettent sous la protection de leur Mère.

Le samedi ramène les baptisés à Saint-Jean de Latran. C'est de là qu'ils sont sortis régénérés dans le Christ ; c'est là qu'ils reviennent déposer

leurs vêtements blancs. Aussi appelle-t-on ce jour le samedi *in albis*, le samedi *blanc*.

Cette vue d'ensemble sur la semaine de Pâques nous fera mieux comprendre le sens de la messe. Nous resterons devant Jésus ressuscité, en compagnie des nouveaux baptisés, ces ressuscités spirituels.

La Messe du Lundi de Pâques.

Station à Saint-Pierre.

Introït : « Le Seigneur vous a introduits dans un pays où coulent le lait et le miel, alleluia ! Que la loi du Seigneur soit toujours sur vos lèvres, alleluia ! — Dites au Seigneur : que vous êtes bon ! Votre miséricorde est éternelle. »

Jésus, par sa mort et sa résurrection, nous introduit dans un monde nouveau. La terre est changée. Ce n'est plus la terre maudite qui ne doit produire que des ronces et des épines, suite du péché. Maintenant Dieu a béni la terre, il l'a fécondée de son sang, elle peut donner « le lait et le miel », symboles de fertilité spirituelle. La vie chrétienne, la vie saintement vraie dans ses rapports avec Dieu est établie. La terre n'est plus qu'un rapide exil où Dieu habite, en attendant la *Terre des Vivants*, où l'on ne meurt plus.

Oraison : « Dieu, qui par la solennité pascale avez accordé au monde le salut, continuez, nous vous en prions, de répandre sur votre peuple ce don céleste, afin qu'il mérite d'obtenir une parfaite liberté et se rende digne de la vie éternelle. »

La liberté de l'âme, dégagée des illusions de la terre, cette liberté qui vient de la vérité. *La vérité vous délivrera,* disait Notre-Seigneur. Elle nous délivre, elle nous rend libres en nous faisant connaître en pleine lumière ce qu'est Dieu et ce que nous sommes. Quand on a cette vérité en soi, on apprécie à sa juste valeur tout ce qui est de Dieu ou contre Dieu. L'âme est dégagée, elle voit, elle sait la route qu'elle doit suivre pour arriver au terme : Dieu.

Epître. Actes des Apôtres, c. 10.

« En ces jours-là, Pierre, debout au milieu du peuple, dit : Mes frères, vous savez ce qui s'est passé dans toute la Judée, en Galilée d'abord, à partir du baptême que Jean prêchait, pour ce qui concerne Jésus de Nazareth. Vous savez comment Dieu le consacra par l'Esprit Saint et lui communiqua sa puissance, comment il vécut en faisant du bien à tous, en délivrant ceux qui étaient sous la puissance du démon, parce que Dieu était avec lui.

Et nous, nous sommes les témoins des choses qu'il fit dans le pays des Juifs et à Jérusalem. Ils le mirent à mort en le suspendant à une croix. Dieu l'a ressuscité le troisième jour et il a voulu le faire voir non pas à tout le peuple, mais aux témoins désignés par lui-même, à nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre les morts. Et il nous a ordonné d'annoncer au peuple et de témoigner publiquement que c'est lui qui est établi par Dieu le Juge des vivants et des morts. Tous les prophètes lui rendent ce témoignage que ceux qui croiront en lui recevront le pardon de leurs péchés. »

Ce n'est plus le Pierre de l'atrium du Grand-Prêtre, le Pierre peureux qu'une servante fait trembler. Maintenant, il sait, il comprend, il parle sans crainte. Aux Juifs qui ont crucifié son Maître, il dit la vérité. Il la dit simplement, sans réticence : Jésus de Nazareth, le Crucifié, c'est le

Juge souverain, c'est le Sauveur du monde. Juge et Sauveur, Juge précisément parce qu'il est Sauveur. Il a donné son sang, c'est ce sang qui juge le monde. Ce n'est pas la Justice divine qui juge, c'est l'amour. Voilà ce que j'ai fait pour vous ; vous, qu'avez-vous fait pour moi ?

C'est tout le jugement.

Graduel : « Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous, soyons dans l'allégresse. — Qu'Israël dise : Que Dieu est bon ! Sa miséricorde est éternelle. Alleluia, alleluia. Notre cœur n'était-il pas tout brûlant pour Jésus, quand il nous parlait sur le chemin ? »

Ne sentons-nous pas quelquefois nous aussi que nous ne sommes pas seuls ? Nous allons, nous venons et tout à coup, notre cœur est doucement en émoi. Il s'attendrit, il se réchauffe, il devient plus généreux. Quelqu'un lui parle certainement, quelqu'un agit sur lui. Comment ? Je ne sais : on le sent à l'onction qui nous pénètre. Nous ne sommes pas le même que quelques minutes auparavant, nous nous sentons meilleurs. C'est l'ami qui passe, Jésus de Nazareth, en « faisant du bien », en nous délivrant de nos ténèbres, de la puissance de l'ennemi, le sien et le nôtre.

On dit la *Séquence : Victimae Paschali*[1].

Evangile selon saint Luc, c. 24 :

« En ce temps-là, deux des disciples de Jésus allaient ce même jour à un bourg, distant de soixante stades de Jérusalem, appelé Emmaüs. Ils s'entretenaient de tout ce qui était arrivé. Or, pendant qu'ils conversaient entre

1. V. p. 35.

eux et cherchaient à se rendre compte des événements, Jésus s'approcha et marcha avec eux. Mais leurs yeux étaient comme fermés pour qu'ils ne reconnussent pas. Il leur dit : de quoi parlez-vous donc, en marchant, pour être si tristes ? L'un d'eux, appelé Cléophas, lui dit : Vous êtes donc tellement étranger à Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci. Il leur dit : Quoi donc ? Ils répondirent : au sujet de Jésus de Nazareth qui fut un prophète, homme puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et tout le peuple. Les grands-prêtres et nos princes l'ont condamné à mort et l'ont crucifié. Nous espérions qu'il serait le Rédempteur d'Israël. Mais voici déjà le troisième jour que ces faits sont arrivés. Quelques femmes des nôtres nous ont terrifiés, car elles sont allées avant le jour au tombeau, ne trouvèrent pas son corps et elles revinrent près de nous en disant avoir vu des anges qui affirment qu'il vit. Plusieurs des nôtres allèrent au tombeau et trouvèrent les choses comme les femmes avaient dit, mais lui ils ne le trouvèrent pas ! Alors Jésus leur dit : O insensés, que votre cœur est lent à croire tout ce que les prophètes ont dit ! Ne fallait-il pas que le Chrisit souffrît ainsi pour entrer dans la gloire ? Et en commençant par Moïse et tous les prophètes, il leur expliqua ce qui est dit de lui dans les Ecritures.

Lorsqu'ils approchèrent du bourg où ils allaient Jésus feignit d'aller plus loin. Mais ils le retinrent en disant : Restez avec nous, car il se fait tard et déjà le jour baisse. Il entra avec eux. Comme ils étaient à table, il prit du pain, le bénit, le rompit et le leur donna. Alors, leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent. Mais il disparut à leurs yeux.

Ils se dirent entre eux : notre cœur n'était-il pas brûlant en nous pendant qu'il nous parlait en route et nous expliquait les Ecritures ? Ils se levèrent de table aussitôt et retournèrent à Jérusalem. Ils trouvèrent les Onze réunis et ceux qui étaient avec eux, qui disaient : Le Seigneur est vraiment ressuscité, il est apparu à Simon. Eux-mêmes racontèrent ce qui leur était arrivé en route et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. »

Scène délicieuse dans sa simplicité. Deux disciples, attristés par ces événements douloureux,

s'en vont à Emmaüs. Ils savent bien ce que les saintes Femmes ont raconté le matin, mais ils n'y croient pas. Ils estiment que ce sont des imaginations. Mais quels regrets dans leur cœur endolori ! Nous espérions en lui ! C'est à Jésus, cet étranger qui fait subitement route avec eux, qu'ils disent leur chagrin, leur déception. Nous espérions qu'il allait nous délivrer, c'est-à-dire, pour eux, rétablir le royaume d'Israël. Ils ne voyaient pas plus loin.

Le Messie devait être un Roi de la terre, le Roi des rois et avec lui Israël serait au-dessus de tous les peuples. C'était l'interprétation matérielle des prophéties. Dans ces conditions, avec cet état d'esprit qui était celui de tous les Juifs, comment pouvaient-ils croire que Jésus de Nazareth, crucifié, mort d'une mort infâme, était le Messie ? C'était fini, bien fini.

Et c'est pourquoi cet étranger, qui était Jésus, leur donne le vrai sens des prophéties, leur explique ce que devait être le Christ, le Messie, non plus roi de la terre, mais roi spirituel par sa douloureuse Passion, souverain Seigneur du monde par son sang, le Rédempteur non plus seulement d'Israël, mais bien de toutes les nations. Il parle et la lumière s'infiltre doucement dans ces âmes, il parle et leur cœur s'attendrit, s'échauffe, devient brûlant. Pourquoi ? les deux voyageurs ne le devinent pas. Mais cet étranger les émeut, les attire. Quand il veut partir continuer seul sa route, ils le pressent de rester avec eux. Il fait nuit, lui disent-ils, restez avec nous.

Oh ! la bonne parole ! Seigneur, qu'il fait nuit souvent dans notre âme ! Quand notre cœur est endolori, quand la terre nous manque, quand

nous ne voyons autour de nous, ni sympathie, ni réconfort, ni espérance, c'est la nuit, la nuit froide, la nuit glacée. Où aller ? A qui avoir recours ? A Dieu, à Dieu seul, la lumière éternelle, à son cœur brûlant qui seul peut nous réchauffer, nous rendre courage. Il faut lui dire alors : Seigneur, restez avec moi, car la nuit tombe !

Jésus resta, s'assit à table avec ses deux compagnons, prit du pain, le bénit, le rompit et le leur présenta.

Ils reconnurent ce geste auguste, que seul Jésus faisait. Ils le regardèrent, c'était lui ! mais il disparut aussitôt. Ce pain, bénit par Jésus, c'était la Sainte Eucharistie. Là, pour nous est, en ce monde, toute lumière, toute force.

C'est le Pain de vie, au sens le plus réel du mot : Vie de l'âme qui y trouve plus de foi, plus d'amour, car elle s'y incorpore à Jésus lui-même. Il l'avait dit, il l'avait enseigné, mais il veut, par ce fait, nous montrer en toute évidence l'effet divin de la Sainte Eucharistie.

Les disciples d'Emmaüs ne connurent Jésus qu'à la « fraction du pain ».

Joyeux, portant en eux le Christ Jésus, ils reviennent à Jérusalem. Maintenant ce ne sont plus des imaginations de femmes. Eux-mêmes ont vu Jésus ressuscité ; ils le disent et on leur dit : le Seigneur est vraiment ressuscité, car il est apparu à Pierre. C'est sur cette apparition à Pierre que se fonde la foi des Apôtres. Certes, les apparitions à Madeleine, aux saintes Femmes, aux disciples d'Emmaüs auront une valeur authentique, précieuse, mais leur valeur est attachée à l'apparition à Pierre, au chef de l'Eglise. C'est la

base première, fondamentale. Les Apôtres eurent eux-mêmes la même joie, la joie de contempler leur Maître, ils en reçurent le témoignage personnel de sa Résurrection et chacun put se dire le *témoin de Jésus ressuscité,* mais le grand témoin, le principal, c'est Pierre. Tous les autres témoignages s'unissent au sien : le Seigneur est vraiment ressuscité, car il est apparu à Pierre.

C'est pourquoi, en ce jour principalement, la station est à Saint-Pierre. C'est près de son tombeau que les baptisés viennent entendre le témoignage de Pierre, quand on chante sur son tombeau : le Seigneur est vraiment ressuscité, car il est apparu à Pierre.

Offertoire : « Un ange du Seigneur descendit du ciel et dit aux femmes : celui que vous cherchez est ressuscité, comme il l'a dit, alleluia ! »

Secrète : « Recevez, Seigneur, nous vous en prions, les prières et les offrandes de votre peuple, afin que ces mystères de Pâques auxquels nous participons, nous conduisent, par votre grâce, au remède de l'éternité. »

Communion : « Le Seigneur est ressuscité, il est apparu à Pierre, alleluia ! »

On insiste sur cette apparition, fondamentale pour la foi, mais aussi fondamentale pour l'amour. Jésus se montre si bon, si miséricordieux, si délicat en apparaissant à Pierre avant les autres apôtres, avant Jean lui-même. Il veut nous dire combien son cœur est tendre pour nous. Et puis, lui seul a jugé la faute de Pierre et pesé ses larmes. Ses larmes l'ont emporté dans la ba-

lance. A nous, pauvres pécheurs, le Maître se montre aussi, si nous pleurons avec Pierre nos défaillances et nos reniements. Jamais, Jésus, même avec Madeleine, n'a été aussi bon qu'avec Pierre. La faute de Madeleine n'atteignait que son âme, la faute de Pierre atteignait Jésus lui-même. Il était personnellement en cause, et dans quelles conditions ! Aussi cette apparition à Pierre, ce pardon infini de douceur et de tendresse est pour nous la plus grande espérance. Et l'on comprend que devant le tombeau de Pierre on demande « la largeur de l'indulgence » *Indulgentiae largitatem.*

Postcommunion : « Seigneur, répandez en nous l'Esprit de votre amour, afin que ceux que vous rassasiez des sacrements de Pâques, vous les rendiez unis par votre grâce. »

IV.

Le Mardi de Pâques.

Station à Saint-Paul-hors-les-Murs.

Après le tombeau de saint Pierre, rien de plus vénérable à Rome, que le tombeau de saint Paul. C'est le Docteur des Nations, favorisé de l'apparition de Jésus ressuscité, qui doit enseigner les nouveaux baptisés. Près de lui, ils sont près de leur Maître, le Maître de la Sagesse chrétienne.

Introït : « Vous leur avez fait boire l'eau de la sagesse, alleluia ; elle s'affermira en eux et ne fléchira point, alleluia, elle les glorifiera éternellement, alleluia, alleluia ! — Dites au Seigneur : Que vous êtes bon ! Votre miséricorde est éternelle. »

Le baptême a donné aux nouveaux convertis la divine sagesse, celle qui fait connaître Dieu et qui apprend à l'aimer. Cette sagesse ne doit pas faiblir, mais bien plutôt elle doit s'affermir dans les âmes, se développer par l'exercice de la foi. C'est le précieux dépôt dont parle saint Paul : garde le dépôt ! Précieux, en effet, au-dessus de tous les trésors. Car seule, la Foi nous donne Dieu, nous rend capables de posséder Dieu. A

nous de veiller sur elle. La perdre c'est perdre tout, car c'est perdre Dieu.

Ne pas la développer en son âme, c'est négliger la plus grande miséricorde de Dieu. Combien s'en occupent assez peu ! Combien, même parmi ceux qui paraissent les meilleurs, ne cherchent pas à augmenter leur foi, à connaître Dieu davantage, à s'unir plus intimement à Lui. On dirait que nous ne comprenons pas le don de Dieu. Routine, négligence, insouciance, vie terre à terre, tout concourt à ne pas faire fructifier en nous la divine semence de notre baptême. Il nous en sera demandé un compte effrayant.

Je signale le *Verset* de l'Introït qui se répète le même à chaque messe : Dites à Dieu : Que vous êtes bon ! La liturgie ne peut rien dire de plus beau à Dieu en ces fêtes pascales : Que vous êtes bon !

Oraison : « Dieu, qui multipliez toujours votre Eglise par de nouveaux enfants, accordez à vos serviteurs de garder par leur vie morale le sacrement qu'ils ont reçu par la foi. »

La foi morte, celle qui ne produit pas la charité, ne suffit pas. Baptisés, nous devons vivre selon la foi de notre baptême. Le baptême est une lourde responsabilité. C'est un don de Dieu, mais un don qui engage notre vie entière. Souvent, il faut, au cours de nos années, retourner aux fonts baptismaux où nous avons reçu la grâce de Dieu, y retourner de cœur et nous demander si nous vivons comme nous l'avons promis, si nous sommes toujours au Christ, si nous observons sa loi, si l'auguste Trinité, au nom de laquelle nous avons été baptisés, demeure en

nous : il faut garder dans sa vie le sacrement reçu par la foi.

Lecture des Actes des Apôtres, c. 13 :

« En ces jours-là, Paul, se levant et demandant le silence par un signe de sa main, dit : Frères, vous, les Fils de la race d'Abraham, et vous tous qui craignez Dieu, sachez que la parole du salut vous a été envoyée. Ceux qui habitaient Jérusalem et leurs princes, ne comprenant pas Jésus ni les paroles des prophètes, que l'on lit à chaque jour du sabbat, les ont réalisées par leur jugement, et ne trouvant aucune raison de le faire mourir ils demandèrent à Pilate de le mettre à mort. Lors donc que tout ce qui avait été écrit de lui eût été accompli, on le détacha de la croix et on le déposa dans un tombeau. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour. Il a été vu, pendant longtemps, par ceux qui étaient montés avec lui de Galilée à Jérusalem : ils sont aujourd'hui ses témoins devant le peuple. Nous vous annonçons donc que la promesse faite à nos Pères est accomplie, car Dieu l'a réalisée pour nos fils en ressuscitant Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

C'est dans la synagogue d'Antioche de Pisidie que se passe cette scène. Paul se trouve au milieu de Juifs, auxquels sont mêlés des païens « craignant Dieu », comme des postulants au judaïsme. Quand on eut fini de lire, selon l'usage, des passages des Ecritures, Paul fait signe de la main pour demander la parole. Le silence s'établit pour entendre cet étranger. Il leur raconte la mort ignominieuse de Jésus sur la croix, sa Résurrection et il leur dit avec la tranquille assurance de la certitude : le Crucifié ressuscité par Dieu, c'est le Promis, c'est le Messie. Les témoins sont là pour vous le dire, ceux qui ont vécu avec lui, qui l'ont vu ressuscité pendant de longs jours.

Prédication hardie, certes ! Celle qui a vaincu le judaïsme matériel et l'idolâtrie des nations.

Il est bon d'entendre cette parole de saint Paul, son témoignage ému en faveur de Jésus ressuscité, là, tout près de son tombeau à lui, qui mourut pour avoir dit et répété partout cette même parole.

Graduel : « Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous, soyons dans l'allégresse. — Qu'ils le disent maintenant ceux qui ont été rachetés par le Seigneur, rachetés de la main de l'ennemi et rassemblés de toutes les régions.

Alleluia, alleluia, le Seigneur est ressuscité, il est allé au devant des femmes et leur a dit : Bonjour ! Alors elles s'approchèrent de lui et embrassèrent ses pieds. »

On dit encore aujourd'hui, pour la dernière fois, la séquence *Victimae Paschali.*

Evangile selon saint Luc, c. 24.

« En ce temps-là, Jésus apparut au milieu de ses disciples et leur dit : La paix soit avec vous. C'est moi, ne craignez pas. Troublés, effrayés, ils croyaient voir un esprit. Il leur dit : pourquoi êtes-vous troublés, pourquoi toutes ces pensées qui envahissent votre esprit? Vous voyez bien à mes mains et à mes pieds que c'est bien moi. Touchez-moi, regardez bien. Un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai. Après avoir ainsi parlé, il leur montra ses mains et ses pieds. Mais, comme ils ne croyaient pas encore, tant ils étaient pénétrés de surprise et de joie, il dit : Avez-vous quelque chose à manger ? Ils lui présentèrent du poisson rôti et un rayon de miel. Il mangea devant eux et leur donna le reste. Puis il leur dit : Tous ces événements je vous les ai annoncés quand j'étais avec vous, en vous disant que tout ce qui était écrit de moi dans la loi de Moïse, les Prophètes et les psaumes devait s'accom-

plir. Alors il leur ouvrit le sens pour comprendre les Ecritures. Et il leur dit : Voici ce qui était écrit et ainsi il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, puis que l'on prêchât la pénitence en son nom et la rémission des péchés dans toutes les nations. »

Quelle scène !

C'est le soir de Pâques, Jésus est apparu le matin à Madeleine, aux saintes Femmes, puis à Pierre, puis aux disciples d'Emmaüs. Ceux-ci sont rentrés à Jérusalem. Les Apôtres sont réunis, les portes bien closes, par peur des Juifs. Ils sont dans un trouble extrême. Ils voudraient croire, ils causent, ils font répéter aux saintes Femmes, à Pierre, aux disciples d'Emmaüs ce qui leur est arrivé, et, tout à coup, dans ce milieu hésitant, animé, inquiet, Jésus est debout. L'effroi glace tous les cœurs : c'est un esprit, un fantôme ! Jésus les regarde, de ce bon regard qu'ils connaissaient bien : La paix soit avec vous ! leur dit-il, n'ayez donc pas peur de moi. Regardez-moi bien, et il leur montre ses mains, ses pieds, qui portent les horribles blessures, touchez-moi, voyez, j'ai bien mon corps de chair comme vous.

Les apôtres sont si bouleversés, si heureux qu'ils n'osent pas croire à un tel bonheur, car ils l'aimaient bien leur bon Maître. Serait-ce possible ! se disaient-ils. Et Jésus, condescendant, leur demande à manger, il mange du poisson, du miel, et leur offre les restes à manger. Avec lui, ils mangent, ils boivent.

La Paix ! Jésus n'a plus que ces mots sur les lèvres. C'est que la grande paix, la paix avec Dieu est faite, faite entre l'humanité et Dieu pour

l'éternité. La race d'Adam est réconciliée avec son Créateur. Maudit sois-tu, toi et ta race, avait crié à Adam son Créateur, maudite soit la terre ! Il n'y a plus de paix entre toi et moi : mon ciel t'est fermé. Et aujourd'hui, Jésus, qui a paye notre dette par son sang, dit : La Paix soit avec vous ! La paix avec le monde entier ! je vous donne le pardon de Dieu, le ciel est ouvert. Maintenant, tous, vous pouvez dire en toute vérité : Notre Père qui êtes dans les cieux !

Nous n'avons la paix du cœur que dans l'union avec Jésus et par lui avec Dieu. Et Jésus ouvre à ses Apôtres le sens pour comprendre les Ecritures, c'est-à-dire pour le comprendre lui-même.

On peut lire les Ecritures, on peut étudier la théologie, on peut vivre de longues années dans la pratique de la loi chrétienne, sans avoir le sens du Christ, sans le connaître de cette façon spéciale, lumineuse, profonde, qui le fait aimer davantage. Avoir le sens du Christ, c'est voir, à la lumière du Saint-Esprit, tout ce qu'il est en lui-même, comme Dieu Homme, et ce qu'il est pour nous ; c'est l'embrasser dans sa totalité, non pas seulement en ce qui nous plaît en lui : sa doctrine, sa bonté, sa miséricorde, mais bien avec sa douloureuse Passion. Qui ne comprend pas Jésus crucifié avec le désir de s'identifier à lui comme crucifié, n'a pas le sens du Christ, le sens parfait. La compréhension du sens du Christ conduit à le représenter en soi-même, tel qu'il est, à ne faire plus qu'un avec lui, en disant en toute vérité, comme saint Paul : Je ne vis plus, c'est le Christ qui vit en moi.

Voilà la grande leçon que Jésus donne à ses

Apôtres, et maintenant, ajoute-t-il, votre mission, en vous unissant intimement à moi, est de me faire connaître dans le monde entier. Pareille mission exigeait, en effet, que les Apôtres eussent pleinement le sens du Christ.

Offertoire : « Le Seigneur a fait entendre son tonnerre dans le ciel, le Très-Haut a fait entendre sa voix et les fontaines d'eau ont jailli, alleluia ! »

Le tonnerre du Seigneur, cette voix du Très-Haut, c'est cette bonté infinie qui, par la croix de Jésus, sauve le monde.

Les fontaines sacrées du baptême sont ouvertes dans le monde entier.

Secrète : « Recevez, Seigneur, les prières des fidèles et leurs offrandes, afin que par cet hommage de piété, nous arrivions à la gloire céleste. »

Communion : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez ce qui est en haut, alleluia ; où le Christ est assis à la droite de Dieu ; goûtez ce qui est en haut, alleluia ! »

Morts au péché par le baptême, ressuscités avec le Christ, nous devons vivre avec lui, non plus sur la terre où il n'est plus, mais au-dessus, en haut, dans le ciel, où il est. C'est là, dans la vie invisible, qu'il faut élever nos pensées, fixer nos cœurs. Si le Christ est vraiment notre trésor, notre cœur doit être auprès de lui. La vie humaine n'a plus qu'un sens vrai : nous unir au Christ.

Postcommunion : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que la perception du sacrement pascal persévère à jamais dans nos âmes. »

Cela veut dire que la grâce de Pâques, la grâce de la résurrection spirituelle ne doit pas disparaître. Elle est d'elle-même, une grâce qui demeure, car le Christ ressuscité ne meurt plus. Avec lui, nous ne devons plus jamais mourir, j'entends de la mort qui prive de Dieu.

V.

Le Mercredi de Pâques.

Station à Saint-Laurent-hors-les-Murs.

Devant le tombeau de l'héroïque martyr, les nouveaux baptisés, tous les fidèles doivent retremper vigoureusement leur courage. Lui, il a aimé le Christ en toute vérité ; il lui a tout donné : son âme et sa chair.

Introït : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume, alleluia, qui vous a été préparé dès l'origine du monde, alleluia, alleluia, alleluia ! — Dites au Seigneur : Que vous êtes bon ! Votre miséricorde est éternelle. »

La douce parole après les tribulations de cette vie ! Parole de réconfort qui nous donne la joyeuse espérance.

Venez ! à Laurent qui souffre l'horrible douleur, le Père dit : Venez ! la joie, la mienne, est pour vous. A nous tous, enfants de Dieu, frères de Jésus, à nous tous, pauvres pécheurs, souvent défaillants mais pardonnés, à nous tous qui peinons sur la route et parfois la trouvons meurtrissante, le Père dit : Venez ! ma maison est grande. Il y a beaucoup de places, disait Jésus, dans la maison de mon Père. Venez tous, je veux que ma maison soit pleine. Souvenons-nous toujours de cette parole ; qu'elle illumine, qu'elle

réconforte, qu'elle console notre vie de la terre : Venez ! mon royaume est à vous pour toujours.

Oraison : « Dieu, qui nous réjouissez par la solennité de la Résurrection du Seigneur, accordez-nous avec bonté que, par ces fêtes temporelles que nous célébrons, nous arrivions aux joies de l'éternité. »

Les fêtes de ce monde nous donnent le commencement, l'avant-goût des joies de l'éternité ; la plénitude de ces joies est réservée pour la maison de Dieu où le banquet sera servi pour toujours. Tout, en ce monde, est figure, préparation, commencement, mais ce tout est nécessaire pour atteindre ce qui est la perfection, Dieu.

Lecture des Actes des Apôtres, c. 3 :

« En ces jours-là, Pierre prenant la parole dit : Israélites, et vous qui craignez Dieu, écoutez. Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, le Dieu de nos Pères a glorifié son fils Jésus, que vous, vous avez livré, que vous avez renié en face de Pilate, quand lui-même décidait de le mettre en liberté. Vous, vous avez renié le Saint et le Juste et vous avez demandé qu'on vous donnât à sa place un homicide. Et vous avez tué l'auteur de la vie, que Dieu a ressuscité des morts, dont nous sommes les témoins. Mais je sais, Frères, que vous l'avez fait par ignorance, vous et vos princes. Dieu, qui avait prédit par la bouche de tous les prophètes, que son Christ devait souffrir, l'a réalisé de cette manière. Faites donc pénitence et convertissez-vous afin que vos péchés vous soient pardonnés. »

La belle assurance de saint Pierre ! Mais c'était après la Pentecôte, quand l'Esprit était descendu en lui, l'avait éclairé, fortifié. Plus de peur, maintenant. Une servante ne le ferait plus taire. Il parle nettement, sans phrases : Vous avez tué l'auteur de la vie, le Messie, le Promis.

Mais Dieu l'a ressuscité, nous l'avons vu, nous sommes ses témoins,

Coupables, vous le fûtes, faites pénitence. Votre ignorance peut vous excuser. La vérité sans ombre, puis l'indulgence pour les personnes. C'est tout le programme de la prédication dans tous les siècles. Soyons vrais toujours dans nos paroles et dans nos actes, toujours bons, indulgents pour les autres, non pour leurs erreurs ni leurs fautes, mais pour leurs personnes, afin de les ramener à Dieu, même s'ils l'ont tué, et s'en repentent.

Graduel : « Voici le jour que le Seigneur a fait ! Réjouissons-nous, soyons dans l'allégresse. — La droite du Seigneur a montré sa puissance, la droite du Seigneur m'a glorifié. Alleluia, alleluia. Le Christ ressuscité des morts ne meurt plus, la mort n'a plus de pouvoir sur lui. Alleluia ! »

Regardons notre Christ. Il meurt une fois, pour rendre à Dieu, Pontife suprême, l'adoration que toute créature lui doit, car sa mort, volontaire, acceptée librement est un acte qui reconnaît la souveraineté de Dieu sur tout l'être de la créature, c'est l'acte parfait. Elle remet l'humanité vis-à-vis de Dieu dans la vérité de sa dépendance absolue. Adam avait tenté de se dérober à cette dépendance et le châtiment correspondit immédiatement à cette témérité. Tu ne veux pas reconnaître mon droit de Créateur, je te forcerai à l'adorer, en te faisant mourir, c'est-à-dire en te privant de ton être sur terre. La mort devenait ainsi un hommage forcé de tout homme à la Majesté de Dieu.

Jésus, lui, innocent, immortel de par sa nature divine, accepte de mourir, il l'accepte librement et s'offre ainsi à la Majesté de Dieu, comme une victime d'adoration. Il reconnaît en lui et par lui en toute l'humanité dont il est le Chef, cette souveraineté du Créateur. La faute d'Adam est réparée, l'homme a repris sa vraie place vis-à-vis de Dieu.

Et cette mort du Christ, cet acte suprême d'adoration est, en un sens, éternelle. L'agneau a été tué, dit saint Jean, dès l'origine du monde.

Dans la pensée éternelle de Dieu, Jésus mourant, faisant par sa mort l'hommage suprême d'adoration, est présent toujours. Il meurt une fois dans la réalité, mais cette réalité est permanente, elle remplit l'éternité. Jésus, par sa mort, est Pontife éternel. Et c'est pourquoi il garde, ressuscité, sur ses mains, ses pieds, son côté, les signes de la mort. Il ne meurt plus et il est symboliquement toujours mort. La mort n'a plus pouvoir sur lui, dans la réalité, mais lui, par sa mort, garde éternellement le pouvoir sur elle et éternellement rend à Dieu son hommage d'adoration suprême. Et avec lui, tous les hommes, bénéficiaires de sa mort, sont éternellement devant Dieu, holocauste d'adoration. La mort qui fut un châtiment devient, par Jésus, pour toute l'humanité, un acte suprême d'hommage à la Majesté du Créateur.

Evangile selon saint Jean, c. 21 :

« En ce temps-là Jésus se manifesta de nouveau à ses disciples, près du lac de Tibériade. Il se manifesta de cette façon.

Simon-Pierre et Thomas, surnommé Didyme, et Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, avec les fils de

Zébédée et deux autres disciples de Jésus se trouvaient ensemble. Simon Pierre leur dit : Je vais à la pêche. Ils lui répondirent : Nous allons avec toi, nous aussi. Ils partirent et montèrent sur une barque. Mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Dès le matin, Jésus se trouva sur le rivage, mais les disciples ne savaient pas que c'était Jésus. Il leur cria : Enfants, n'auriez-vous pas de quoi manger ? Ils répondirent : Non. Il leur dit : Jetez les filets à droite de la barque, et vous trouverez du poisson. Ils jetèrent le filet mais ils ne pouvaient le retirer, tant il y avait de poissons. Le disciple que Jésus aimait dit : C'est le Seigneur ! Simon Pierre, en entendant dire que c'était le Seigneur, se vêtit de sa robe car il était nu et se jeta à la mer. Les autres disciples approchèrent la barque, car le rivage n'était pas loin, à peu près à deux cents coudées, en traînant le filet. Quand ils eurent pris pied sur terre, ils virent des charbons allumés et dessus, du poisson, et un pain. Jésus leur dit : Apportez du poisson que vous avez pris. Simon Pierre monta dans la barque et tira le filet à terre ; il était plein de cent cinquante-trois poissons très beaux. Et malgré cette grande quantié, le filet ne se déchira point. Jésus leur dit : Venez, mangez. Personne d'entre les convives n'osait lui demander qui êtes-vous ? sachant que c'était le Seigneur. Jésus, au milieu d'eux, prit le pain et leur en donna, du poisson également. C'est la troisième apparition de Jésus à ses disciples, après sa résurrection d'entre les morts. »

Nous sommes en Galilée, sur les bords de ce lac de Tibériade où tant de fois, pendant sa vie mortelle, Jésus a parlé, guéri les malades. C'était son pays à lui. Il aimait ce cadre familier de la terre natale : les villes qui se miraient dans les eaux limpides du lac, les petites gens qui gagnaient leur vie en pêchant, et parmi lesquels il choisit la plupart de ses apôtres. Après sa Résurrection, il y retourne comme chez lui. « Vous le verrez en Galilée », dit l'ange aux saintes Femmes. Et les disciples, eux aussi, y sont retournés.

Ils reprennent même leurs anciennes habitudes. Ces hommes, les témoins de Jésus, demeurent simples, pauvres. Ils portent en eux la divine certitude, ils fréquentent le Fils de Dieu, et, paisiblement, sans presse, ils attendent ses ordres. C'est très beau, très divin. Ainsi devons-nous faire.

Portons Dieu en nous en toute simplicité, sans apparat, comme il se montrait lui-même, humble, pauvre, très bon.

Cette simplicité des apôtres est exquise et d'une grandeur surhumaine.

Des hommes agissant pour un homme, avec de pareilles idées en tête, n'auraient pas gardé cette simplicité silencieuse.

Jésus se présente. Il les voit sur le lac, comme il doit les regarder ! Voilà mes missionnaires, les missionnaires de la rédemption ! Il fut content de les voir ainsi. Son cœur est ému. Il leur parle : c'est pour leur demander de quoi manger. Mais ils n'ont rien. Symbole expressif ! A eux seuls, sans lui, la pêche ne rend pas. Ils travaillent dans la nuit, ils n'ont pas de succès.

Mais lui leur crie : Jetez votre filet à droite, il y a du poisson. C'est lui, le Maître de la pêche ; c'est lui qui dirige ses missionnaires, qui leur donne autorité, qui leur dit : Allez ! Leur force vient de lui, de lui seul. Il faut qu'ils le sachent, que, pendant tous les siècles, on sache que seul il donne la *vie* à la parole, au travail, Sans lui on s'agite dans la nuit, agitation stérile.

Tout de suite, le filet se remplit. Le Maître a parlé, les poissons se font prendre. Et ce sera toujours de même. Si on parle sans Jésus, rien ; si on agit sans Jésus, rien ; avec lui, le filet est

plein à se déchirer. C'est le signe de la présence du Maître dans une âme, dans une œuvre.

Jean ne s'y trompe pas. Il dit : c'est le Seigneur ! Pierre ne l'a pas reconnu, les autres disciples ne l'ont pas reconnu, Jean, dont l'âme est demeurée plus pure, plus dégagée des joies humaines, sent le Seigneur. Il a ce sens des cœurs limpides, lumineux, qui voient Dieu.

C'est le Seigneur !

Et nous assistons à un repas étrange, dans sa simplicité et sa sublimité.

Jésus a préparé lui-même du feu, sur les charbons ardents il a mis un poisson, qui ne vient pas de la pêche des disciples, mais il demande qu'à ce poisson les disciples ajoutent de ceux qu'ils ont pris. Le poisson de Jésus et ceux des apôtres sont sur le même feu. Le poisson de Jésus, c'est son symbole à lui-même, ceux des Apôtres les représentent, ils sont tous unis sur le même brasier, ce brasier de l'amour divin qui a sauvé le monde par Jésus et qui doit se répandre dans le monde par les apôtres. Le feu est le même, l'amour doit être le même. A côté, il y a du pain, que Jésus, Pain de vie, présente à ses disciples, pain de l'Eucharistie, sans aucun doute : Venez, leur dit-il, mangez.

Au temps des persécutions, les chrétiens prirent cette admirable scène comme le symbole de Jésus. En grec le mot poisson par les lettres qui le composent forme ceci : *Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur.* Sur les parois des catacombes, le poisson revient souvent. C'était un symbole que les chrétiens connaissaient. Il voulait dire : Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur. Signe de passe que l'on vénérait en silence.

Offertoire : « Le Seigneur a ouvert les portes du ciel et il en a fait pleuvoir la manne, pour leur donner à manger. Il leur a donné le pain du ciel, l'homme a mangé le pain des anges, alleluia. »

C'est le même pain qui était auprès des poissons, sur la rive du lac de Tibériade. Non plus la manne, figure prophétique, mais le vrai Pain du ciel, le vrai Pain des anges : Jésus, Fils de Dieu Sauveur. Et nous, chétives créatures, nous mangeons ce pain, afin d'être assimilés à Jésus. Cette incorporation au Christ souffrant et ressuscité est la grâce spéciale de Pâques. C'est pourquoi l'Eglise exige que tout chrétien, à Pâques, mange le Pain du ciel, s'unisse intimement à Jésus.

Secrète : « Nous immolons, Seigneur, en ces joies pascales, la victime dont votre Eglise mange et se nourrit. »

Communion : « Le Christ ressuscité des morts ne meurt plus, alleluia ! La mort n'aura jamais plus pouvoir sur lui, alleluia, alleluia ! »

Postcommunion : « Seigneur, que purifiés de toute vétusté, la vénérable perception de votre sacrement forme en nous une nouvelle créature. »

Tout ce qu'il y a en nous de vieux, de misère ancienne, tout ce passé mauvais doit disparaître, en ces joies pascales. Le Pain de vie, Jésus, que nous mangeons, a pour effet direct de créer en nous un homme nouveau, purifié, rajeuni, l'homme qui connaît Dieu, qui l'aime, qui le sert

non plus comme un esclave, mais comme un fils. La Sainte Eucharistie forme en nous, petit à petit, le Christ lui-même. C'est son œuvre à elle. Heureux ceux qui le comprennent et se laissent façonner sur le modèle du Christ.

VI.

Le Jeudi de Pâques.

Station aux Douze-Apôtres.

Introït : « Ils louèrent ensemble, Seigneur, votre main victorieuse, alleluia ; car la Sagesse a ouvert la bouche muette et a rendu éloquentes les lèvres des enfants. Alleluia, alleluia. — Dites au Seigneur : Que vous êtes bon ! Votre miséricorde est éternelle. »

C'est la victoire des nouveaux baptisés, ces enfants de Dieu, qui, régénérés par la foi, chantent ses louanges. Victoire au-dessus de toutes les victoires, car, par elle, l'humanité déchue reprend sa place devant Dieu.

Oraison : « Dieu, qui rassemblez les nations les plus diverses dans la confession de votre Nom, accordez à ceux qui sont *renés* aux fontaines baptismales d'avoir une seule foi dans l'intelligence, une seule piété dans l'action. »

Union sacrée de l'Eglise : une même foi, une même charité. Une même foi qui donne à tous les baptisés, à travers les siècles et à travers le monde, le même credo ; une même charité, basée sur le même fondement des commandements de Dieu. De sorte que, où que le chrétien aille, il est chez lui, entend la même doctrine, assiste au même sacrifice, observe la même loi, possède

la même espérance. Ainsi, par le baptême, la terre devient une immense maison familiale où chacun, à quelque nation qu'il appartienne, a les mêmes droits, porte le même nom, s'assied à la même table et mange le même pain. C'est la belle maison de Dieu sur terre que nous retrouverons au ciel.

Lecture des Actes des Apôtres, c. 8 :

« En ces jours-là, un ange du Seigneur parla à Philippe et lui dit : Lève-toi et va vers le midi sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza, la ville abandonnée, Philippe partit. Or un homme, éthiopien de race, eunuque, l'un des premiers officiers de Candace, reine des Ethiopiens, et surintendant de tous ses trésors, était venu à Jérusalem pour adorer Dieu.

Il s'en retournait assis sur son char, et lisait le prophète Isaïe.

L'Esprit dit à Philippe : Approche-toi tout près de ce char. Philippe s'approcha et entendit l'eunuque qui lisait le prophète Isaïe. Il lui dit : Croyez-vous comprendre ce que vous lisez ? L'eunuque répondit : Comment le comprendrais-je, puisque je n'ai personne pour me l'expliquer. Et il pria Philippe de monter avec lui sur son char.

Or le passage de l'Ecriture qu'il lisait était celui-ci : Il a été conduit à la mort comme une brebis, et il n'a pas ouvert la bouche plus qu'un agneau que l'on tond. Il est mort au milieu des douleurs. Qui pourra les raconter dans leur vérité ? Il a été retranché de la terre.

L'eunuque dit à Philippe : Dites-moi, je vous en prie, de quel prophète parle Isaïe ; de lui-même ou d'un autre ? Philippe répondit et prenant acte de ce passage de l'Ecriture il lui annonça Jésus. En continuant leur route, ils rencontrèrent de l'eau. L'eunuque dit alors : Voici de l'eau, qui empêche que je sois baptisé ? Philippe répondit : Vous pouvez l'être, si vous croyez de tout votre cœur. L'eunuque dit : Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Puis il ordonna d'arrêter son char. Tous deux, Philippe et l'eunuque, descendirent dans l'eau, et Philippe le baptisa. Lors-

qu'ils furent sortis de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe que l'eunuque ne vit plus. Il continua sa route, plein de joie.

Mais Philippe se trouva dans Azot. Il circula dans tous les bourgs d'alentour, en prêchant le nom du Seigneur Jésus-Christ, jusqu'à son arrivée à Césarée. »

Dieu prend ses élus où il le veut et à sa manière. Cet Ethiopien, homme pieux, est instruit par grâce spéciale, du mystère de Jésus. Pourquoi sommes-nous, plus que tant d'autres, préférés par Dieu ? Laissons-lui la liberté de son amour et remercions-le, de tout notre cœur, des lumières qu'il nous communique.

Ce Philippe, dont il est question en cette lecture, n'est pas l'Apôtre, mais un des sept premiers diacres.

Graduel : « Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et soyons dans l'allégresse. — La pierre qu'ils ont rejetée en bâtissant, est devenue la pierre d'angle. C'est le Seigneur qui l'a fait et nos yeux en sont émerveillés. »

Jésus a rappelé aux Pharisiens cette prophétie. Cette pierre, rejetée par eux, rejetée depuis par tant d'ennemis, c'est lui-même. Si l'on veut bâtir solidement, il faut bâtir dessus. Il n'y a pas d'autre fondement possible, dit saint Paul.

Hors de cette pierre fondamentale, c'est le sable mouvant du monde. Lui, il est le roc sur lequel tout édifice demeure pour l'éternité. Que chacun voie ce qu'il bâtit dessus ! Mais aucune vie ne peut aboutir à Dieu, sans lui. Qui ne s'unit pas à lui par la foi et par l'amour n'est qu'un fêtu de paille destiné au feu.

« Alleluia, alleluia ! Au jour de ma résur-

rection, dit le Seigneur, je vous précéderai en Galilée, alleluia ! »

Evangile selon saint Jean, c. 20 :

« En ce temps-là, Marie était debout près du tombeau, en dehors, elle pleurait. Tout en pleurant elle se pencha et regarda dans le tombeau. Elle y vit deux anges, vêtus de blanc, assis, l'un à la tête, l'autre aux pieds, où avait été déposé le corps de Jésus. Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous ? Elle répondit : C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur et que je ne sais pas où ils l'ont mis. Ces paroles dites, elle se retourna et vit Jésus debout, mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : Qui cherchez-vous ? Elle, pensant que cet homme était le gardien du jardin, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie ! Se tournant vers lui, elle lui dit : Mon Maître ! Jésus lui dit : Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va vite auprès de mes Frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.

Marie-Madeleine alla trouver les disciples et leur annonça qu'elle avait vu le Seigneur et ce qu'il lui avait dit. »

Madeleine est au tombeau de Jésus, dès le matin, elle y vient même deux fois, elle ne peut se faire à cette idée qu'elle ne verra plus son Maître, que son corps même a disparu. Elle pleure près du tombeau vide, elle regarde, se penche pour mieux voir, rien ! Si, deux apparitions, tout en blanc, des anges, assis, qui la regardent. Leur présence ne l'émeut pas. Son trouble est tellement profond qu'elle ne se demande pas qui sont ces êtres. Ils la questionnent et elle répond, sa pensée est ailleurs. Jésus se présente, elle ne le reconnaît pas. Le jardinier, sans doute ; à peine le regarde-t-elle. Elle lui répond

cependant : « Ils ont enlevé mon Maître », cette idée la rend inattentive. « Si c'est vous qui l'avez pris, dites-moi, oh ! dites-moi où vous l'avez mis, je l'emporterai. » Elle oublie qu'elle ne pourrait pas l'emporter, que ses forces ne sont pas suffisantes. L'amour compte-t-il avec ses forces ? Il se sent puissant à l'infini. Quand on aime, la force n'a plus de limite, dans le cœur, au moins, et l'on ne pense pas à la faiblesse de ses bras. Que n'ont pas fait les Saints, qui, eux, aimaient Dieu ?

Jésus la regarde et dit : Marie ! Elle connaît cette voix, la sienne, qui ne ressemblait à aucune autre voix. Elle connaît cette tendresse qu'il y a dans ce mot. Son nom à elle, comme il le disait autrefois, là-bas, à Béthanie : Marie ! Elle se jette à ses pieds, éperdue de bonheur : « Mon Maître ! » C'est tout ce qu'elle peut dire. Et ses pieds, qu'elle arrosa un jour de ses larmes, elle veut les baiser encore. Non, dit Jésus, plus tard, tu auras l'éternité pour les baiser, quand je serai près de mon Père. Maintenant que tu m'as vu, que tu es consolée, que tu me sais ressuscité, vivant, cours, va dire à *mes Frères :* Je vais à mon Père, votre Père, mon Dieu, votre Dieu. C'est la grande nouvelle à annoncer : Le monde est racheté, le ciel ouvert, je donne rendez-vous à tous ceux qui m'aiment dans la maison de mon Père. Jésus a dit cela : va dire à *mes Frères*. Ses frères, ce sont ses disciples, ce sont tous ses disciples, ceux qu'il aima sur terre et ceux qui dans la suite des siècles s'uniront à lui. Tous nous sommes ses Frères, fils de Dieu comme lui, cohéritiers avec lui. C'est le grand message que Madeleine porte, en son Nom, aux Apôtres, à

tous les siècles : Jésus, mon Maître, est ressuscité, je l'ai vu de mes yeux, il nous invite à monter au ciel, au beau ciel de Dieu, avec lui.

Pauvres pécheurs, c'est à nous que Madeleine, la pécheresse, apporte ce message, à nous, pardonnés, purifiés par le sang de Jésus. Venu pour nous, pour les brebis perdues, Jésus se hâte de nous annoncer que la bergerie du Père nous est ouverte et c'est, délicatesse divine ! par la bouche de la pécheresse à laquelle il apparaît la première, que ce message d'amour et de joie nous est envoyé.

Offertoire : « Au jour de votre solennité, dit le Seigneur, Je vous introduirai dans une terre où coulent le lait et le miel, alleluia ! »

Terre promise des Juifs, figure très lointaine de la Terre promise des vivants, le Paradis de Dieu.

Secrète : « Recevez avec bonté, nous vous en prions, Seigneur, les offrandes de vos peuples, afin que, par la confession de votre nom, renouvelés par le baptême, ils possèdent un jour l'éternelle béatitude. »

Communion : « Peuple racheté, annoncez la puissance, alleluia, de celui qui des ténèbres où vous viviez vous a appelé à son admirable lumière, alleluia. »

Postcommunion : « Seigneur, exaucez nos prières, afin que ces très saints échanges de notre rédemption nous confèrent le secours pour cette vie présente et nous obtiennent les joies éternelles. »

VII.

Le Vendredi de Pâques.

Station à Sainte-Marie-aux-Martyrs.

C'est l'ancien Panthéon dédié par Boniface IV à tous les martyrs et à la Reine des Martyrs. L'Eglise y conduit les nouveaux baptisés pour qu'ils y respirent « l'air du martyre » c'est-à-dire le courage invincible dans la foi et l'union au Christ. Elle leur montre la Mère de Jésus au pied de sa croix et semble leur dire : Allez ! Vous ne souffrirez jamais autant qu'elle.

Aussi l'Introït est un cri de triomphe.

Introït : « Le Seigenur les a délivrés dans l'espérance, alleluia ; et la mer a submergé leurs ennemis, alleluia, alleluia, alleluia ! — Mon peuple, écoutez ma loi, penchez votre oreille pour entendre les paroles de ma bouche. »

Après les souffrances de ce monde, après les horreurs du martyre, il y a la grande espérance: Voir Dieu et avec lui jouir de toute sa joie. Il n'y a pas de proportion, dit saint Paul, entre nos souffrances de la terre, brèves toujours, et cette joie de posséder Dieu pendant l'éternité. Nos ennemis, nos persécuteurs ? La mer les engloutit, ils passent et Dieu les attend, Juge souverain. Nous n'avons pas à les craindre. Ce que nous avons à craindre, c'est nous-même, notre fai-

blesse, notre lâcheté. Nous sommes à nous-mêmes nos plus perfides ennemis. Ayons peur de nous-mêmes, jamais des autres.

Oraison : « Dieu tout-puissant, éternel, qui avez institué le sacrement pascal pour la réconciliation du genre humain, accordez à nos âmes de réaliser dans la pratique ce que nous célébrons par notre foi. »

Nous célébrons, en ces fêtes de Pâques, la réconciliation définitive de l'humanité avec Dieu ; à nous de réaliser effectivement dans notre cœur cette divine union. La paix est faite pour tous, que chacun la fasse en soi-même.

Epître de saint Pierre, I, c. 3 :

« Très chers, le Christ est mort une fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin de nous offrir à Dieu, mort, en effet, dans sa chair, mais rendu à la vie par son âme. Son âme est descendue à la prison des enfers pour annoncer sa venue aux esprits qui l'attendaient, ceux qui n'avaient pas cru aux menaces de Dieu pendant quelque temps, comptant sur sa longanimité, aux jours de Noé, quand l'arche fut construite, et dans laquelle huit personnes seulement furent sauvées du déluge. C'était la figure du baptême qui vous sauve aujourd'hui, non pas en vous lavant des souillures du corps, mais en vous donnant une conscience pure devant Dieu, par la résurrection de Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

Pour un Juif, comme saint Pierre, ce qu'il écrivait était clair, car il avait le sens des Ecritures. Pour nous, sa parole a besoin d'explication.

Il rappelle d'abord la mort de Jésus, qui expie les péchés du monde. Mort qui passe et aboutit à la résurrection. Mais avant de se réunir pour

toujours à son corps, l'âme bienheureuse du Sauveur se montra aux innombrables âmes, qui, depuis Adam, depuis Noé, l'attendaient dans « les enfers », c'est-à-dire ce que nous appelons les « limbes », un lieu où l'on ne souffrait pas mais où, privés de la vue de Dieu, tous attendaient le Messie. Dieu était aimé, adoré, fêté dans ce lieu mieux que sur la terre, d'une façon parfaite, selon le mérite de chacun, sans jamais aucune offense. Les rapports de ces âmes avec Dieu étaient continuels dans l'amour et la joie, sans cependant que Dieu se montrât à elles tel qu'il est.

Joie de la connaissance de Dieu plus lumineuse, joie de l'amour sans défaillance, joie de l'espérance certaine, mais la vision face à face, non !

C'est à ces âmes, ces élus, ces patriarches, ces prophètes, tous les amis de Dieu, que Jésus va dire : Me voici ! C'est fait. Le ciel est ouvert.

Saint Pierre cite spécialement les hommes qui vivaient au temps de Noé, quand l'arche fut fabriquée, et qui ne voulaient pas croire à la menace du déluge. Cette arche qui porte sur les eaux le salut du monde symbolisait le Baptême. Par l'eau, lui aussi, le baptême sauve les âmes. Celles que Dieu choisit lui-même.

Graduel : « Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous, soyons dans l'allégresse. — Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, Dieu le Seigneur, celui qui nous illumine.

Alleluia, alleluia ! Un ange du Seigneur descendit du ciel, roula la pierre et s'assit dessus, alleluia »

Evangile selon saint Mathieu, c. 28 :

« En ce temps-là les Onze allèrent en Galilée sur la montagne que Jésus leur avait indiquée. En le voyant, ils l'adorèrent. Quelques-uns cependant eurent des doutes. Jésus s'approchant d'eux leur dit : Toute puissance m'est donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. Je demeure moi-même avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

C'est la grande mission des Apôtres et la grande promesse de Jésus. Mais là encore il se montre de telle façon qu'il laisse à chacun le mérite de la foi. Non pas que les Apôtres aient douté ensuite de sa résurrection. Ils regardent, ils veulent être sûrs et en cela, ils font bien. Mais quand Jésus leur parle, c'est à tous sans exception qu'il parle, car alors tous sont convaincus. C'est bien lui !

Chose grandiose que cette mission des Apôtres. Qu'étaient-ils ? De pauvres gens, plutôt frustes, peu instruits, sans influence, sans prestige, sans ressources et Jésus leur dit tranquillement : Allez ! C'est-à-dire, quittez votre pays et partez pour évangéliser le monde entier, pas seulement les Juifs, tous les peuples. Mort pour tous, je veux que tous le sachent. Allez ! Le monde est plein d'idoles, il faut qu'elles disparaissent ; le monde ne me connaît pas, ne connaît pas Dieu, ni son Etre unique, ni sa Trinité de personnes, ni son amour, il faut qu'il connaisse tout cela ; le monde est vicieux, impie, sans morale, sans espérance du ciel, allez lui dire tout ce que j'ai enseigné. Je suis sa lumière, il doit croire, se purifier, aimer Dieu et me suivre. Allez ! je suis

le Puissant. Vous n'êtes rien, mais je suis, moi. Partout où vous irez, je serai avec vous. Allez, prêchez, baptisez.

C'est dit avec une majesté souveraine, une sérénité immuable. On sent, en ces quelques mots, une volonté indomptable, la volonté de celui à qui rien ne résiste. Ce fut la force, l'unique force des Apôtres ; c'est la nôtre. Seuls, nous ne pouvons rien, avec Jésus nous pouvons tout. Thérèse toute seule, ce n'est rien, disait-elle, Thérèse et un ducat, ce n'est rien. Mais Thérèse, un ducat et Jésus, c'est tout. Elle le montra bien.

Offertoire : « Ce jour sera pour vous mémorable, alleluia. Vous célébrerez en ce jour au Seigneur, pendant tous les siècles, une fête solennelle, ce sera un jour saint, à jamais, alleluia, alleluia, alleluia ! »

Secrète : « Recevez, Seigneur, cette victime avec un cœur apaisé. Nous vous l'offrons pour l'expiation des péchés des nouveaux baptisés et pour obtenir plus rapidement le céleste secours. »

Communion : « Toute puissance m'est donnée au ciel et sur la terre, alleluia ! Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, alleluia, alleluia. »

Postcommunion : « Seigneur, nous vous en prions, regardez votre peuple et lui que vous avez daigné renouveler par les mystères éternels, absolvez-le de ses fautes temporelles. »

Nos fautes, commises dans le temps, sont purifiées par un pardon éternel. Ce n'est pas pour

un jour que Dieu pardonne. Lui, il est éternel, son œuvre de salut est éternelle, ses « mystères » qui sont la mort et la résurrection de Jésus ont une valeur éternelle. Laissons-nous renouveler, réformer, rajeunir par eux pour l'éternité.

VIII.

Samedi de Pâques in albis.

Station à Saint-Jean-de -Latran.

C'est du baptistère de Saint-Jean-de-Latran que les nouveaux baptisés de Pâques sont partis, le Samedi Saint, vêtus de blanc, symbole de l'innocence reconquise au baptême ; c'est également à ce baptistère que l'Eglise les ramène, le Samedi de Pâques, pour y déposer leurs habits blancs, après les vêpres. Désormais, ils doivent être assez pénétrés de la force de Dieu pour affronter la vie commune à tous les hommes. Ils ont en eux la grâce et sur leur front le signe de Dieu.

Introït : « Le Seigneur a délivré son peuple dans la joie, alleluia, ses élus dans l'allégresse, alleluia, alleluia ! — Glorifiez le Seigneur et invoquez son Nom, publiez par toute la terre ses œuvres. »

Toujours ce rappel à la première Pâque, celle du salut des Hébreux, de leur passage à travers les flots de la Mer Rouge, symbole et prophétie de la Pâque nouvelle.

Oraison : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, qu'après avoir célébré avec vénération les fêtes pascales, nous méritions d'arriver aux joies éternelles. »

Pour chacun de nous ce sera la Pâque définitive, le grand passage de la terre à la vie invisible. Nous passons tous les jours à travers la Mer Rouge, poursuivis par nos ennemis, ces ennemis de notre âme qui ne nous laissent aucun repos. Ne nous arrêtons pas ! Passons, avançons, à pied sec, sans nous attacher à rien de ce monde. Alors, quand l'heure du grand passage sera arrivée, quand la route aboutira à son terme, nous serons dans la paix. Un pas de plus, derrière le voile, et c'est Dieu.

Epître de saint Pierre I, c. 2 :

« Très chers, déposez toute malice, toute ruse, toute hypocrisie, la jalousie, la médisance, comme des enfants nouveaux-nés, désirez le lait spirituel très pur, afin qu'il vous fasse grandir dans la vie de la grâce, car vous avez déjà goûté combien le Seigneur est doux.

Prenez le Seigneur comme une Pierre vivante, rejetée par les hommes, sans doute, mais choisie et glorifiée par Dieu, et vous-mêmes, sur cette pierre, soyez des pierres vivantes pour devenir la maison spirituelle de Dieu, une société sacerdotale, pleine de sainteté, qui offrira par Jésus-Christ des sacrifices spirituels, agréables à Dieu.

C'est pourquoi l'Ecriture dit : Je mettrai dans Sion une pierre d'angle principale, choisie, précieuse. Celui qui aura foi en cette pierre ne sera pas déçu. Pour vous qui avez cette foi, elle est un honneur ; mais pour ceux qui ne croient pas, qui rejettent cette pierre en bâtissant, quoiqu'elle soit la pierre d'angle, elle sera une pierre qui les blessera, une pierre qui les fera tomber, ceux qui refusent de croire à la parole de Dieu, parce que Dieu, par leur faute, les abandonne.

Mais vous, vous êtes la race choisie, le sacerdoce royal, le peuple saint, le peuple racheté, qui devez publier la puissance de celui qui vous a tirés des ténèbres pour vous faire entrer dans son admirable lumière. Vous n'étiez pas auparavant son peuple, maintenant vous êtes le peuple de Dieu ; vous n'aviez pas sa miséricorde, et maintenant vous la possédez. »

L'idée de saint Pierre a son sens plénier dans les Ecritures. Il emploie deux comparaisons pour dire aux chrétiens ce qu'ils ont reçu de Dieu et ce qu'ils sont devant lui.

La première comparaison, est prise de l'enfant, le nouveau-né, qui a besoin d'un lait pur, abondant pour grandir. Aux chrétiens, l'apôtre dit : Soyez comme ce petit enfant, sans malice, sans tromperie, sans jalousie, soyez simples et purs comme lui. Alors vous grandirez dans la vie de la grâce. Avec Dieu, il faut être droit, franc, vrai, comme un enfant à la mamelle. Règle de vie pour toujours.

Autre comparaison, à laquelle saint Pierre passe sans transition.

C'est la construction spirituelle de la maison de Dieu. Nous sommes chacun de nous une maison de Dieu, un temple, où nous offrons à Dieu, avec Jésus-Christ, prêtres tous, en un sens, avec lui, nos hommages d'adoration, de louange. La pierre d'angle de cette maison, c'est-à-dire la pierre qui porte et soutient tout l'édifice de notre vie spirituelle, de notre sainteté, c'est Jésus lui-même. Il n'y a pas d'aure fondement, dira saint Paul. A chacun de voir ce qu'il bâtit dessus. Ceux qui rejettent Jésus ne peuvent bâtir rien de solide. En dehors de lui, rien. Aussi les chrétiens, les croyants, doivent-ils remercier Dieu de les avoir appelés, choisis, consacrés à son service.

Par ce choix de Dieu, sans aucun mérite de leur part, ils ont la lumière, l'espérance, ils sont la race élue, les enfants de Dieu.

L'Eglise rappelle cela aux nouveaux baptisés, avant qu'ils déposent leurs vêtements blancs,

pour leur faire estimer à toute sa valeur le don de Dieu.

Alleluia, alleluia ! Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous, soyons dans l'allégresse.

Alleluia ! Enfants, louez le Seigneur, louez le Nom du Seigneur, alleluia. »

Pendant tout le Temps Pascal, il n'y a pas de répons pour le graduel, mais quatre alleluias, disposés comme ci-dessus.

Evangile selon saint Jean, c. 20 :

« En ce temps-là, le premier jour après le Sabbat, Marie-Madeleine alla de grand matin au tombeau ; il faisait encore nuit. Elle vit la pierre roulée devant le tombeau. Elle courut aussitôt auprès de Simon-Pierre et de l'autre disciple que Jésus aimait et leur dit : Ils ont retiré le Seigneur du tombeau et nous ne savons pas où ils l'ont mis. Pierre partit aussitôt avec l'autre disciple pour voir le tombeau. Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau. Il se pencha pour voir et remarqua que les linges étaient posés en ordre, mais il n'entra pas. Simon-Pierre qui le suivait, entra dans le tombeau, vit aussi les linges mis de côté et le suaire qui avait été placé sur la tête de Jésus. Ce suaire était plié à part, tout seul. Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au tombeau, entra aussi. Il vit et il crut, car ils ne savaient pas encore que l'Ecriture annonçait qu'il devait ressusciter d'entre les morts. »

On voit la scène.

De grand matin, avant que vînt le jour, Madeleine retourne au tombeau — elle y était déjà allée la veille au soir, le sabbat fini. — Elle est seule, cette fois, plus inquiète que jamais. En s'approchant elle voit que la pierre est roulée,

que le tombeau est ouvert. Sans plus réfléchir, haletante d'émotion, elle court à Jérusalem, elle va trouver Pierre et Jean, et leur dit : le tombeau est ouvert. Emus comme elle, les deux apôtres partent en courant, mais l'un, Pierre, est plus âgé, l'autre, Jean, plus jeune, c'est lui qui court le plus vite. Il arrive le premier, il se penche en avant, à l'entrée du tombeau, pour voir, mais il n'entre pas. Ce qu'il voit l'effraie sans doute ; des linges, rien de plus. Pierre arrive, lui, il n'a plus peur, il entre résolument, il veut savoir. C'est le chef responsable. Et il constate que le corps de Jésus n'y est plus. Il regarde avec tant d'attention qu'il voit d'un côté les linges qui ont servi à l'embaumement précipité du vendredi soir et, à côté, plié soigneusement, à part, le suaire que l'on avait mis par respect sur le visage de Jésus. Mais lui, son Maître, où est-il ? Il n'y a pas trace de profanation. Ces linges, ce suaire pliés avec soin, témoignent que ce ne sont pas des mains sacrilèges qui ont enlevé le corps. Il y a du respect dans ce tombeau. C'est le silence, mais un silence qui donne à réfléchir. Le Maître n'est plus là, c'est le fait. Les saintes Femmes ne les ont pas trompés. Ils se rendent à l'évidence. Mais où est-il ? Ils le surent dans la même journée.

Pierre et Jean, seuls des apôtres, vont au tombeau. Pierre, dont le cœur demeurait oppressé, meurtri par sa faute, mais qui aimait Jésus avec passion, c'est le pécheur qui répare par son amour ses faiblesses et ses lâchetés.

Jean, lui, a suivi le Maître jusqu'au Calvaire, il lui a donné, sans crainte, le suprême témoignage de l'amitié. C'est le juste qui suit la loi

de Dieu sans défaillance et sert son maître avec fidélité. Tous les deux, l'un plus vite, car il va tout droit, l'autre plus lentement, car il prend un chemin de traverse, arrivent à Jésus et par Jésus à Dieu. Qui l'aime le plus ? Celui qui reste à l'entrée du tombeau ou celui qui entre dedans ?

Offertoire : « Béni soit celui qui vient au Nom du Seigneur ! Nous vous bénissons de la maison du Seigneur. Dieu, le Seigneur, fait resplendir sur nous sa lumière, alleluia ! »

Secrète : « Accordez-nous, nous vous en prions, Seigneur, de vous rendre grâces sans cesse pour ces fêtes pascales, afin que l'œuvre continuelle de notre Rédemption soit en nous la cause d'une joie perpétuelle. »

La joie substantielle, la joie qui dure vient de la Rédemption. Si nous appliquons sans cesse à notre âme le fruit de cette rédemption, par une vie foncièrement chrétienne, nous posséderons la joie vraie, qui ne passera jamais.

Communion : « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ, alleluia. »

Quand saint Augustin, étendu sous le figuier, se débattant sous l'emprise formidable de la grâce, eut compris le sens de cette parole, il se fit en lui une paix infinie. Cette paix qui vient de la lumière et fortifie la volonté.

Revêtir le Christ, c'est ne plus être seul à penser, seul à vouloir, seul à agir. Qui a revêtu le Christ est uni intimement à lui, de telle sorte qu'on ne fait plus, pour ainsi dire, qu'un avec lui.

On se transforme en lui, mais c'est lui, terme de cette transformation, qui en est aussi le principe. On le regarde, divin modèle, idéal suprême et, par lui, on s'efforce de réaliser en soi-même cet idéal, de prendre sa figure à lui, de lui ressembler à tel point dans son intelligence, son cœur, tout son être, qu'on ne puisse plus se distinguer de lui. Quiconque a la grâce du baptême possède déjà la ressemblance essentielle, avec la capacité de développer sans cesse cette ressemblance. C'est là se revêtir du Christ.

Postcommunion : « Vivifiés par le don de votre Rédemption, nous vous prions, Seigneur, que par le secours de cette grâce continuelle la vraie foi progresse toujours en nous. »

IX.

Dimanche in Albis — Octave de Pâques.

Ce dimanche s'appelle *in Albis,* en mémoire des baptisés qui, la veille, avaient déposé leurs vêtements blancs. On l'appelle aussi *Quasimodo,* à cause du premier mot de l'Introït, à la Messe. Mais avant tout, c'est l'octave de Pâques.

Dès les premières vêpres, la liturgie reprend son allure ordinaire pour les capitules, les hymnes, les répons qui avaient été supprimés toute la semaine de Pâques.

Signalons, en passant, que, à toutes les Heures du samedi, avant l'antienne *Haec dies,* on dit : Alleluia ! C'est comme une dernière explosion de joie, qui termine la grande allégresse de la semaine pascale. Elle se continuera longtemps encore, mais pas au même degré.

Premières Vêpres.

Sur les psaumes, *Antienne :* Alleluia, alleluia, alleluia !

Capitule : « Le Christ ressuscité des morts ne meurt plus, la mort n'aura plus pouvoir sur lui. En mourant pour détruire le péché, il est mort une fois. Maintenant qu'il vit, il vit avec Dieu. »

Hymne :

Assis à la table de l'Agneau,
éclatants de la blancheur de nos vêtements,
Après le passage de la Mer Rouge,
Nous chantons le Christ notre Roi.

—

Son corps très saint,
Consumé sur l'autel de la Croix,
ruisselant de la rosée de son sang,
nous le mangeons, pour vivre avec Dieu.

—

Protégés, au soir de la Pâque,
contre l'Ange exterminateur,
nous sommes délivrés
du joug très dur de Pharaon.

—

Maintenant le Christ est notre Pâque,
il est l'Agneau immolé :
comme un azyme de sincérité,
sa chair a été sacrifiée.

—

O Victime, vraiment digne,
qui a brisé les portes de l'enfer,
qui a délivré le peuple racheté,
qui a rendu la récompense de la vie.

—

Le Christ se lève du tombeau.
Vainqueur, il revient de l'abîme,
il enchaîne le Tyran
et rouvre le Paradis.

—

Nous vous en prions, Auteur de toutes choses,
en cette joie Pascale,
de toute atteinte de la mort,
défendez votre peuple.

Gloire à vous, Seigneur,
qui êtes ressuscité des morts,
avec le Père et le Saint-Esprit,
dans les siècles éternels. »

Ces deux dernières strophes se disent à toutes les hymnes du Temps Pascal, sauf indication spéciale.

Verset : « Seigneur, demeurez avec nous, alleluia, — car la nuit tombe, alleluia ! »

Antienne du *Magnificat :* « Comme il était déjà tard, ce jour-là, le premier jour du sabbat, les portes étant fermées dans la maison où les disciples se trouvaient réunis, Jésus apparut debout au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous, alleluia ! »

Oraison : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que, après avoir solennisé les fêtes pascales, nous les réalisions, par votre grâce, dans nos mœurs et notre vie. »

C'est la conclusion vraiment chrétienne des solennités de Pâques. Il ne suffit pas de s'en réjouir même très religieusement, il faut en faire passer le sens, l'esprit, la vie, dans sa propre vie de tous les jours. On doit, comme le Sauveur, continuer à passer sans cesse de ce monde à notre Père, c'est-à-dire, se détacher de plus en plus des illusions de la terre et s'unir fortement par son esprit et sa volonté à la vie invisible, là où est le Christ, là où il nous appelle, là où il nous tend les bras. Le fruit de Pâques ne doit jamais mourir. C'est un renouveau perpétuel.

Aux Complies, tout le Temps Pascal, sur les psaumes ordinaires : Alleluia, alleluia, alleluia, alleluia !

A tous les répons, deux fois l'alleluia.

A tous les versets, alleluia.

On ne se lasse pas de répéter ce cri de louange joyeuse à la bonté de Dieu. Pas une antienne qui ne l'ait à sa suite une fois, deux fois, quelquefois trois. A l'office, à la messe, l'alleluia revient partout comme un refrain d'allégresse.

Hymne des Complies :

« Jésus, notre Rédempteur,
notre amour, notre désir,
Dieu, Créateur de tous les êtres,
Homme à la fin des temps,

—

Quelle bonté vous a donc vaincu
pour que vous preniez sur vous nos crimes,
pour que vous subissiez une mort cruelle,
afin de nous délivrer de la mort.

—

Vous avez pénétré dans les enfers,
vous avez racheté vos captifs.
Vainqueur, noble triomphateur,
vous résidez à la droite du Père.

—

Que votre compassion vous force
à surpasser nos fautes,
en pardonnant, en comblant nos vœux
par le rassasiement de votre visage.

Nous vous en prions, auteur de toutes choses,
en cette joie pascale
de toute atteinte de la mort,
défendez votre peuple.

—

Gloire à vous, Seigneur,
qui êtes ressuscité des morts
avec le Père et le Saint-Esprit,
dans les siècles éternels.

Hymne de piété si douce, que le bienheureux Jourdain de Saxe aimait à chanter pendant ses incessantes pérégrinations.

Mon Dieu, que votre compassion surpasse nos fautes, que votre pardon aille au delà, que malgré tout, nous soyons un jour rassasiés par la vue de votre visage !

Antienne du *Nunc Dimittis :* « Alleluia, le Seigneur est ressuscité, alleluia ! Comme il vous l'a dit, alleluia, alleluia ! »

Les Matines.

Invitatoire : « Alleluia, le Seigneur est vraiment ressuscité ; venez, adorons-le, alleluia ! »

On aura remarqué cette insistance de la liturgie, de l'Eglise, par conséquent, dont elle est la voix, pour affirmer la vérité, la réalité de la Résurrection du Sauveur. C'est que l'Eglise est fondée, comme je l'ai déjà dit, sur cette résurrection. Elle porte tout l'édifice du Christ. Et c'est pourquoi sans cesse l'Eglise nous redit à satiété les mêmes paroles, afin que notre foi

s'enracine au plus profond de nos âmes. Avec le Christ ressuscité, l'Eglise vit, elle possède toute vérité, toute sainteté, la vie présente et la vie éternelle, elle est vraie ; sans le Christ ressuscité, l'Eglise tombe d'elle-même, comme un bâtiment sans fondation ; elle est sans réalité, sans vérité, sans sainteté, sans Dieu pour ce monde et pour l'autre. Tout est vide, tout est faux, tout est humain.

Hymne des premières vêpres.

Les psaumes, les antiennes, le verset, les répons sont ceux de Pâques.

Trois leçons d'une homélie de saint Grégoire le Grand sur ce texte de saint Jean, c. 20 : « En ce temps-là, comme il était déjà tard, le premier jour après le sabbat, les portes de la maison où se trouvaient réunis les disciples étant fermées, par peur des Juifs, Jésus vint, apparut au milieu d'eux et leur dit : la Paix soit avec vous. »

I^re^ *Leçon :*

« Une première question se pose à la lecture de cet évangile : Comment, après la résurrection, le corps du Seigneur pouvait-il être un vrai corps, puisqu'il put pénétrer auprès des disciples, les portes étant fermées ? Nous devons savoir d'abord que l'action divine, si notre raison la comprend, n'a rien d'admirable, et la foi n'aurait aucun mérite, si la raison humaine pouvait en faire l'expérience.

Mais les actes de notre Rédempteur que nous ne pouvons pas comprendre par eux-mêmes, sont à examiner sur d'autres actes, afin que des actes plus admirables aident notre foi à accepter les admirables. »

II^e^ *Leçon :*

« En effet, ce corps du Seigneur qui entra auprès des disciples, les portes fermées, est le même qui, à sa nais-

sance, sortit, porte close, du sein de la Vierge. Quoi d'étonnant alors, si le Sauveur, après sa résurrection, triomphateur éternel, entra les portes fermées, quand, venant pour mourir, il sortit du sein intact de la Vierge ?

Mais, comme la foi de ceux qui voyaient ce corps, rendu visible, hésitait, il leur montra immédiatement ses mains et son côté. Il leur donne à toucher sa chair qui, portes fermées, est entrée auprès d'eux. »

III^e^ *Leçon :*

« Ce faisant, le Sauveur leur montra deux choses qui, selon la raison humaine, sont très opposées, puisqu'il leur présente comme pouvant être touché un corps devenu incorruptible par sa résurrection. Car, tout ce qui est palpable est corruptible, et on ne peut pas toucher ce qui ne peut se corrompre.

Mais notre Rédempteur a montré de façon prodigieuse et inestimable un corps rendu incorruptible par la résurrection et cependant palpable, afin que, en le montrant incorruptible, il nous excitât à gagner la récompense et en le montrant palpable, il affermît notre foi. »

Notre-Seigneur nous montre dans son corps glorifié la divine espérance ! Nous aussi, perdus dans la matière, absorbés par la matière, nous pouvons espérer, nous devons espérer que ce corps de chair qui est le nôtre, après avoir subi la corruption du tombeau, reprendra une nouvelle vigueur, une jeunesse qui n'aura plus de fin. Ce n'est pas seulement notre âme qui sera glorifiée, béatifiée, éternisée dans la joie mais bien aussi notre corps, car notre corps fait substantiellement partie de notre être. Et tout notre être, ayant servi Dieu, ayant été sanctifié par Dieu, sera admis à la joie de Dieu. Au-dessus de toutes les ruines humaines, au-dessus de toutes les déchéances et de toutes les corruptions, au-dessus de tous les cimetières et de toutes les

cendres sans nom, perdues à travers les mondes, demeure triomphant par le Christ le cri de Job : Je reprendrai un jour ma chair, je ressusciterai.

Ce sera, en ce jour où tous nous serons présents, la joie parfaite, la joie totale, du Christ ressuscité, lui, le chef, avec nous, ses membres.

Les Laudes.

Avant les Laudes, *Verset sacerdotal :* « En votre Résurrection, ô Christ, alleluia. — Les cieux et la terre sont dans la joie, alleluia. »

Antiennes de Pâques.

Capitule : « Le Christ ressuscité ne meurt plus; la mort n'aura plus de pouvoir sur lui. En mourant pour détruire le péché, il est mort une fois. Maintenant qu'il vit, il vit avec Dieu. »

Hymne :

En son doux parler, un ange
prédit aux femmes :
Le Seigneur, en Galilée,
est à voir au plus tôt.

—

Pendant que, troublées,
elles se hâtent pour le dire aux apôtres,
elles le voient vivant
et baisent les pieds du Seigneur.

—

Dès qu'ils le savent, les disciples
passent vite en Galilée
pour voir le visage
désiré du Seigneur.

En cette splendide joie Pascale,
Le soleil rayonne avec éclat sur le monde,
quand les apôtres voient le Christ
d'une vision corporelle.

—

Ils voient les blessures que le Christ leur montre
resplendissantes dans sa chair :
le Seigneur est ressuscité !
disent-ils à haute et publique voix.

—

Christ, Roi très clément,
Vous, possédez nos cœurs,
afin que nous vous disions
en tout temps la louange qui vous est due.

—

Nous vous en prions, Auteur de toutes choses,
en cette joie Pascale
de toute atteinte de la mort
défendez votre peuple.

—

Gloire à vous, Seigneur,
qui êtes ressuscité des morts
avec le Père et le Saint-Esprit
dans les siècles éternels.

Verset : « Les disciples furent pleins de joie — en voyant le Seigneur. »

Qui pourra nous dire la joie des Apôtres quand ils revirent leur Maître ? Eux, ils l'avaient connu, ils avaient vécu avec lui dans une intimité de tous les instants. Sa voix, son regard, son geste, sa démarche, tout ce qui caractérise au dehors notre personne et nous fait nous-mêmes, leur était familier. Mais quelle différence!

Le Jésus d'hier et le Jésus d'aujourd'hui ! Sans doute, ils pensaient bien qu'il était un prophète, un voyant, un inspiré de Dieu, et, dans ce sens, le Fils de Dieu, le Messie promis, mais Dieu lui-même ! Celui avec qui ils avaient mangé, bu, conversé, voyagé, le Fils vrai, réel de Dieu, Dieu, le Seigneur. Pour les Juifs, le *Seigneur* était le Nom propre de Dieu, Créateur et Souverain du monde. Et voici que leur Maître et ami, Jésus, est le Seigneur. Joie infinie, joie tremblante, cependant joie du cœur, malgré tout, car ils l'aimaient tendrement comme lui-même les aimait. Et c'est pourquoi Jésus mange encore avec eux, boit avec eux, pour que la crainte n'efface pas leur tendresse. Il les veut familiers encore avec lui, eux, qui sont ses amis, qui seront ses témoins.

Antienne du *Benedictus :* « Huit jours après, les portes étant fermées, le Seigneur entra et leur dit : la Paix soit avec vous ! alleluia, alleluia ! »

Oraison : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que, après avoir solennisé les fêtes pascales, nous les réalisions par votre grâce dans nos mœurs et notre vie. »

Ensuite, on fait mémoire de la croix par cette antienne : « Le Crucifié est ressuscité des morts et nous a rachetés, alleluia, alleluia. »

Belle pensée de la sainte Eglise d'unir dans son souvenir joyeux la croix de Jésus et son triomphe. Les deux vont ensemble. Jésus a racheté le monde par sa croix, il est juste qu'elle soit à l'honneur. Du reste, elle fait partie de sa divine Personne. Sur ses membres, Jésus garde

profondément empreintes les blessures du Crucifié. Il est le Crucifié vivant, glorieux pour toujours. Jamais plus il ne sera autre que le Crucifié. Gloire suprême de sa Personne, louange suprême à l'adorable Trinité, joie suprême pour nous, pauvres pécheurs, qui, éternellement, vivrons de ses plaies.

Les Petites Heures.

Les antiennes sont celles de Pâques.

A Prime, il n'y a de spécial que le *Verset des Répons :* « Qui êtes ressuscité d'entre les morts. » On le dit pendant tout le Temps Pascal jusqu'à l'Ascension.

Capitule de Tierce comme à Laudes.

Répons : « Le Seigneur est ressuscité, alleluia, alleluia ! — Comme il vous l'a dit. Alleluia, alleluia ! »

Verset : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, alleluia ! — Et il est apparu à Simon, alleluia ! »

Capitule de Sexte : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez ce qui est en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ; aimez ce qui est en haut et non ce qui est sur la terre. »

Où est le Christ ? Au ciel. C'est donc avec lui, dans le ciel que, même sur terre, nous devons vivre par la pensée, par le cœur. Si nous étions de la terre et pour la terre, nous pourrions vivre des choses de la terre, y mettre notre cœur. Mais

puisque à la suite du Christ ressuscité nous sommes appelés à la vie éternelle du ciel, c'est cette vie éternelle qui doit nous préoccuper au-dessus de tout. Elle seule compte, car elle seule demeure et donne la vraie joie.

Donc, vivons en haut avec le Christ.

Répons : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, alleluia, alleluia ! — Et il est apparu à Simon, alleluia, alleluia ! »

Verset : « Le Seigneur est ressuscité du tombeau, alleluia ! — lui qui pour nous a été suspendu sur le bois, alleluia ! »

Capitule de None : « Quand le Christ, votre vie réapparaîtra, alors vous paraîtrez vous-mêmes avec lui dans la gloire. »

Délicieuse espérance ! Nous ne faisons qu'un avec le Christ. Où je serai, disait-il à son Père, je veux qu'ils soient avec moi. Avec mes Frères, ceux que j'ai rachetés par mon sang, je ne suis qu'un. Si je vis dans la joie, dans la gloire, eux, mes frères de sang, mes membres, vivront avec moi dans la joie et dans la gloire. Il n'y a qu'un être devant Dieu : Jésus ; tous les autres êtres unis à lui sont comme lui. Devant l'auguste Trinité, l'unité de louange, de joie, de gloire est parfaite en Jésus. Chacun de ses membres, c'est-à-dire, chaque élu, participe selon son mérite, à cette simple unité. Mais du plus bas échelon jusqu'au plus élevé, jusqu'au plus proche de Dieu, c'est l'unité de joie et de gloire en Jésus. Aucune joie, aucune louange, aucune gloire n'arrive à Dieu que par lui.

Répons : « Le Seigneur est ressuscité du tombeau, alleluia, alleluia ! — Qui pour nous fut suspendu sur le bois, alleluia, alleluia ! »

Verset : « Les disciples furent remplis de joie, alleluia ! — En voyant le Seigneur, alleluia ! »

L'Eglise nous montre le Christ en ses deux gestes les plus augustes : le Christ crucifié, pendu sur le bois, le Christ glorifié, sorti du tombeau. C'est le même Christ : celui qui rachète le monde par son sang, le crucifié ; celui qui ouvre le ciel, le glorifié. A l'un et à l'autre nous devons ressembler : sur terre, au crucifié, dans le ciel, au glorifié. La route est droite, claire, suivons-la en toute sécurité.

La Messe.

Station à Saint-Pancrace.

Jeune martyr de quatorze ans, auprès duquel l'Eglise convoquait, en l'octave de Pâques, les nouveaux baptisés, tant pour leur rappeler l'héroïque exemple de cet enfant, que pour leur inspirer le respect salutaire de leurs promesses baptismales.

C'est, en effet, sur le tombeau de saint Pancrace que l'on faisait prêter les serments les plus solennels. Ainsi, fidèle à l'ancien usage, le grand pontife Innocent III exigea de Pierre d'Aragon qu'il jurât, sur ce tombeau, fidélité et obéissance au Saint-Siège. Ce que Pierre d'Aragon fit le 11 novembre 1205.

Pendant de longs siècles, la basilique de Saint-

Pancrace, située sur la *Via Aurelia,* en dehors des murs de Rome, fut visitée par de nombreux pèlerins. Souvent restaurée, transformée, depuis le V^e^ siècle, elle a perdu aujourd'hui son ancien éclat.

Introït : « Comme des enfants nouveaux nés, alleluia, désirez en toute simplicité le lait spirituel, alleluia, alleluia, alleluia ! — Célébrez Dieu notre protecteur, chantez le Dieu de Jacob. »

Si vous ne ressemblez pas à des petits enfants, disait Notre-Seigneur, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Non pas, comme pensait Nicodème, qu'il faille renaître de nouveau et redevenir enfant par l'âge. Cette enfance d'âge est une faiblesse, une imperfection. Mais l'enfance spirituelle dont le Seigneur parle, dont parle saint Pierre, en cet Introït, c'est la pureté, la limpidité de l'âme, la droiture de la volonté, cette simplicité de tout l'être qui n'a aucun repli caché et va à Dieu tout droit, dans la joie toute fraîche de le chercher, de le servir et de le posséder. Il en faut, au moins, l'essentiel, pour être sauvé. La parole du Maître est absolue. Quelques âmes privilégiées iront plus loin et seront en toute vérité entre les mains du Père céleste, comme des petits enfants. N'en avons-nous pas, de nos jours, un gracieux exemple dans la vie de la vénérable Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, qui se sanctifia en pratiquant à la lettre cette enfance spirituelle ? Benoît XV a glorifié solennellement devant toute l'Eglise cette sainteté particulière et le dernier mot n'est pas dit. L'enfance spirituelle, en Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, suppose et exige un amour de

Dieu parfait. C'est le « lait spirituel » dont parle saint Pierre et dont il faut boire à longs traits.

Oraison : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que, après avoir solennisé les fêtes pascales, nous les réalisions par votre grâce dans nos mœurs et notre vie. »

Epître de saint Jean, I, c. 5 :

« Très chers, tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde. Et ce triomphe sur le monde vient de notre foi. Qui triomphe du monde, si ce n'est celui qui croit que Jésus est fils de Dieu ? C'est lui qui est venu avec l'eau et le sang, non pas avec l'eau seule, mais avec l'eau et le sang. Et c'est l'Esprit qui témoigne que le Christ est vérité, car ils sont trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et l'Esprit Saint. Et ces trois ne sont qu'un.

Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre: l'Esprit, et l'eau et le sang. Et ces trois ne sont qu'un. Nous acceptons (sur terre) le témoignage des hommes ; mais le témoignage de Dieu est bien plus grave. Et ce témoignage de Dieu, qui est plus grave, est celui qu'il a donné de son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu, porte en soi le témoignage même de Dieu. »

C'est notre foi, la foi en la divinité de Jésus qui nous fait vaincre le monde. C'est elle qui nous met au-dessus des choses de la terre et triomphe en nos âmes de toutes les passions humaines. Sans la foi, à quoi bon vaincre ses passions ; sans la foi, à quoi bon se priver des jouissances de la terre, puisque le ciel, terme de notre foi, n'existe pas? Notre vie chrétienne avec ses luttes, ses victoires et ses espérances est donc basée sur la foi en Jésus crucifié, Fils de Dieu, qui par le baptême de l'eau nous purifie et par son sang nous nourrit de la grâce divine. C'est pour cela qu'il vient en nous offrant l'eau et le sang.

Mais, continue saint Jean, cette foi en Jésus, Fils de Dieu, repose elle-même sur deux sortes de témoignage : un témoignage qui vient du ciel, le plus grand de tous et un témoignage qui vient de la terre. Le témoignage du ciel est celui de Dieu lui-même, de la Trinité Sainte : le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint. Le Père a témoigné en disant au baptême du Christ : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, témoignage qu'il renouvela à sa Transfiguration. Le Verbe a témoigné par les miracles accomplis pendant sa vie humaine. L'Esprit-Saint a témoigné au baptême du Christ en descendant sur lui en forme de colombe et à la Pentecôte, en transformant les Apôtres. C'est le triple témoignage de l'auguste Trinité, celui du ciel, à la divinité du Christ.

Sur terre, dit saint Jean, il y a aussi un triple témoignage à l'humanité du Christ : celui de l'esprit, de l'eau et du sang, qui s'unissent pour rendre gloire au Sauveur en attestant qu'il est aussi véritablement homme, qu'il est véritablement Dieu.

L'esprit est ici l'âme de Jésus, qui a vécu sur terre comme tous les autres hommes et qui est mort en rendant l'esprit comme tous les autres hommes. Jésus avait donc comme tous les hommes un corps et une âme, il était vraiment homme. L'eau qui avec le sang sortit de son côté ouvert, le sang qui coula de ses plaies rendent également témoignage à la vérité de son humanité. Et l'âme, avec l'eau et le sang, ne font qu'un seul témoignage, le témoignage humain à l'humanité de Jésus.

Témoignage du ciel à la divinité de Jésus, témoignage de la terre à son humanité. Notre foi

a besoin des deux, car elle doit croire que Jésus est Dieu et croire que Jésus est homme. En acceptant ces deux témoignages par la foi en la divinité et en l'humanité du Sauveur, nous portons en nous la signature de Dieu, son témoignage invincible en faveur de Jésus. Croire, c'est dire à Dieu : Votre parole est vraie. Et faire passer dans sa vie cette foi, c'est vaincre le monde, vaincre la mort pour triompher éternellement avec Dieu.

Graduel : « Alleluia, alleluia ! Huit jours après, les portes étant fermées, Jésus apparut debout au milieu de ses disciples et dit : la paix soit avec vous.

Alleluia ! Le Seigneur est sorti du tombeau, lui qui fut suspendu sur le bois pour nous, alleluia ! »

Evangile selon saint Jean, c. 20 :

« En ce temps-là, le soir de ce même jour, le premier après le sabbat, quand déjà les portes de la maison où les disciples se trouvaient réunis étaient fermées, par crainte des Juifs, Jésus vint, se plaça debout au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous. Après ces mots, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le Seigneur. Une seconde fois, il leur dit : La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Ayant dit ces paroles il souffla sur eux et dit : Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez, ils seront retenus à ceux auxquels vous les retiendrez.

Or, Thomas, l'un des Douze, surnommé Didyme, n'était pas avec les autres quand Jésus vint. Ils lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Il leur répondit : Si je ne vois pas dans ses mains la trace des clous, si je ne mets pas mon doigt dans le trou des

clous, si je n'entre pas ma main dans son côté, je ne croirai pas. Huit jours après, les disciples étaient encore réunis à l'intérieur et Thomas avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées, se plaça au milieu d'eux et dit : La paix soit avec vous. Puis, il dit à Thomas : Mets ton doigt ici et vois mes mains, approche ta main et entre-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle. Thomas répondit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Tu as cru, Thomas, parce que tu m'as vu. Heureux ceux qui croiront, sans avoir vu.

Jésus fit encore beaucoup d'autres prodiges, devant ses disciples, qui ne sont pas racontés dans ce livre. Ce qui s'y trouve a été écrit afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu et que, en le croyant, vous arriviez par son Nom à la vie éternelle. »

Déjà nous connaissons cette première apparition de Jésus ressuscité à ses disciples, le soir même de Pâques, cette Paix infinie qu'il répand dans leurs cœurs et la joie qui les inonde en le regardant.

Mais Jésus ne leur donne pas la paix pour eux seuls, il fait plus. Maître souverain de tout pardon, il communique à ses disciples, ces pauvres gens qu'il a choisis lui-même, la mission qu'il a reçue de son Père : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie ». Lui, il a reçu de son Père la grande mission d'enseigner Dieu au monde, de mériter par sa mort le pardon des péchés, de tous les péchés, de ramener à l'éternité bienheureuse tous les enfants d'Adam. C'est sa mission à lui, mission totale, universelle, sans limite. Cette mission, la même, il la donne à ses disciples : Allez, enseignez, pardonnez, ouvrez le ciel. Et c'est pourquoi, afin de donner une preuve immédiate de cette mission, il fait descendre sur eux l'Esprit-Saint, l'Esprit d'amour, qui pardonne. Déjà, ce soir de Pâques, les

Apôtres reçoivent le pouvoir de pardonner les péchés.

A la Cène, ils avaient eu le pouvoir de consacrer le corps et le sang du Christ. Avec ce pouvoir sacerdotal, principal, tous les autres pouvoirs étaient implicitement accordés, mais, ce soir de Pâques, Jésus donne spécialement celui de pardonner les péchés, d'ouvrir le ciel aux âmes repentantes. C'est le premier fruit de sa résurrection. Et voici ces pauvres gens constitués, eux et leurs successeurs jusqu'à la fin des temps, juges souverains du monde. Ils ont entre leurs mains le sang de Jésus, l'amour de l'Esprit. Qui demande pardon l'obtient. Au ciel, le Juge éternel ratifie la sentence. Dès ce soir de Pâques la miséricorde de Dieu est fixée sur terre. Elle ne la quittera plus.

Or, il manquait à cette première et émouvante apparition, l'un des Douze, Thomas, surnommé Didyme.

Homme positif, peu porté à l'exaltation, il ne veut point croire à la venue réelle de Jésus. Des idées ! des imaginations ! Ce sont les femmes allées le matin au tombeau qui ont troublé l'esprit des disciples. A lui, Thomas, il faut des preuves, des preuves sensibles. Ce n'est pas qu'il n'aime point Jésus, mais, avant tout, la vérité! « Je croirai quand je verrai, dit-il, et même ce n'est pas suffisant. Mes yeux peuvent me tromper, un imposteur quelconque peut m'illusionner. Je veux pour croire mettre mon doigt, bien avant, l'enfoncer à mon aise dans les trous des clous, et puis je veux pour plus de sûreté, mettre ma main toute entière dans la plaie de son côté. Cette plaie-là ne peut pas me tromper. On ne vit pas

avec le côté ouvert. Si j'y plonge ma main et si je l'y retourne, c'est vrai. »

Toutes ces pensées, bien arrêtées, occupent Thomas, quand huit jours après, en cette octave de Pâques, il se trouve avec les autres disciples, les portes closes. Au milieu d'eux, tout à coup, Jésus est présent. Il les regarde, il leur dit sa salutation ordinaire : La paix soit avec vous. Puis c'est à Thomas qu'il s'adresse. Tous les deux se regardent. Thomas, inquiet, impressionné, cherchant dans son trouble et son émoi ce qu'il faut penser ; Jésus, simple et bon, avec dans son regard une légère nuance de reproche. Il lui parle : Thomas, vois mes mains, mets donc ton doigt dans le trou des clous, enfonce-le bien, ne crains pas que je souffre. Et puis, voici mon côté où la blessure est béante, approche, enfonce ta main dedans, toute ta main dedans, au plus profond, jusqu'à ce qu'elle touche mon cœur, comme le fer de la lance l'a touché. Crois-tu maintenant? Est-ce moi, ton Maître, ton Sauveur, ton Dieu ?

Thomas n'en peut plus de joie ! Il tombe à genoux, il l'adore, il crie : Mon Seigneur, mon Dieu ! Est-ce possible ! Et on le devine, écroulé devant Jésus, implorant le pardon de son incrédulité, mais si heureux, si heureux d'être sûr, de ne pas se tromper, de pouvoir se dire dans toute la certitude et la tendresse de son cœur : C'est Lui, c'est bien Lui !

Jésus le laisse en son extase de joie. Il lui dit seulement : Toi, tu crois parce que tu me vois. Plus heureux que toi, seront les millions et millions d'âmes qui croiront en moi sans m'avoir vu. Plus heureuses, car elles me donneront un témoignage d'amour plus profond.

Cette condescendance de Jésus va d'abord à saint Thomas, mais elle est plus pour nous que pour lui. Il a voulu ce doute de son disciple pour permettre une vérification détaillée, authentique de sa personne. Et nous aussi, à longue distance, nous tombons à genoux devant lui en nous écriant avec Thomas : Mon Seigneur et mon Dieu. Mais faisons aussi comme Thomas, vivons de cette foi, travaillons pour la répandre, et, s'il le faut, sachons mourir pour la défendre.

Offertoire : « Un ange du Seigneur descendit du ciel et dit aux Femmes : Celui que vous cherchez est ressuscité comme il l'a dit, alleluia ! »

Secrète : « Seigneur, recevez les offrandes de l'Eglise, exultante de joie, et vous qui lui donnez le motif d'une si grande allégresse, accordez-lui le fruit de la félicité éternelle. »

Communion : « Mets ta main et reconnais la place des clous, alleluia ; et ne sois plus incrédule mais fidèle, alleluia, alleluia ! »

Postcommunion : « Nous vous demandons, Seigneur, notre Dieu, que ces sacrés mystères institués pour le secours de notre réparation, vous en fassiez pour nous un remède présent et futur. »

Il s'agit du mystère Eucharistique. Institué pour réparer nos forces morales, pour nous faire croître dans la grâce, pour nous élever jusqu'à la « plénitude de l'âge du Christ », c'est-à-dire, pour accomplir en chacun de nous l'œuvre de notre prédestination personnelle, cette œuvre qui

doit créer en nous l'être divin semblable au Christ, destiné à rendre à Dieu éternellement la louange spéciale qui sera la nôtre, ce sacrement est un remède pour la vie présente qu'il soutient et augmente et nous sera pour l'éternité le remède sans fin, en ce sens que par lui nous aurons avec Dieu la santé morale parfaite, éternelle.

X.

Premier Dimanche après l'Octave de Pâques.

Premières Vêpres.

Tout comme aux premières vêpres du dimanche de Quasimodo excepté ce qui suit :

Au *Magnificat, antienne :* « Ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu et que, le croyant, vous ayez la vie en son nom, alleluia. »

Ce texte est pris de l'évangile de saint Jean, pour le dimanche de Quasimodo. Il le termine et nous donne le but de l'apôtre en écrivant cet évangile. Il le fit à la prière des chrétiens, pour rassurer leur foi et par son témoignage fermer la bouche à tous les hérétiques de son temps et de plus tard.

Jean était déjà très vieux, mais la vie du Christ, son Seigneur et son ami, était présente en lui. Il entendait encore sa parole, il voyait toujours ses actes. Les redire, c'était reconstituer au jour le jour cette vie divine dont lui, Jean, vivait sans se lasser. Pouvait-il oublier les actes et les paroles de Jésus ! Son âme en était remplie et l'Esprit-Saint, qui le sanctifiait et l'illuminait, lui faisait savourer tout ce que Jésus avait

dit et fait. « Il vous enseignera tout », avait dit le Maître. Ce que j'ai dit, ce que j'ai fait, il vous le rappellera. Ne vous mettez pas en peine, il sera là pour parler par votre bouche et vous rendre toute ma vie présente.

Oraison : « Dieu, qui par l'humiliation de votre Fils avez relevé le monde, étendu par terre, accordez à vos fidèles l'éternelle allégresse, afin que délivrés des menaces de la mort éternelle, ils jouissent des joies qui ne finissent pas. »

On voit l'antithèse : le monde est par terre, sans force, sans vie, Dieu le relève, lui rend la force et la vie, non pas par sa puissance de Créateur, de Souverain Maître, mais par la faiblesse humiliée de son Fils. Nous devons suivre la même voie. Si nous voulons nous relever, monter vers Dieu, il faut, avec Jésus, nous mettre au plus bas. Dans l'ordre surnaturel, qui descend monte. Il est écrit : celui qui s'abaisse sera élevé.

Les Complies comme au dimanche de Quasimodo.

Les Matines.

Invitatoire déjà connu : « Alleluia, le Seigneur est vraiment ressuscité. Venez, adorons-le, alleluia ! »

Un seul nocturne, pour tout le Temps Pascal, Trois psaumes et une seule antienne, variant à chaque dimanche, selon la nouvelle réforme du Bréviaire.

Homélie de saint Grégoire le Grand sur ce texte de saint Jean : « En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens : je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

1re *Leçon :*

« Vous avez entendu, très chers Frères, en cette lecture de l'Evangile, votre enseignement, vous avez entendu aussi notre danger.

Voici, en effet, que celui qui est bon non par faveur accidentelle mais par essence dit : Je suis le bon Pasteur. Et de plus il ajoute ce que nous devons imiter nous autres dans cette bonté, en disant : Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

Les répons forment l'*Histoire* que l'on doit lire d'abord, le lundi après l'octave de Pâques, puis pendant les deux semaines qui suivent. Ce n'est pas précisément une Histoire comme pendant le Carême, mais le nom reste.

1er *Répons :* « Seigneur, vous êtes digne d'ouvrir le livre, de briser les sceaux qui le ferment, car vous avez été tué et vous nous avez rachetés pour Dieu, dans votre sang, alleluia ! — Vous nous avez fait entrer dans le royaume de notre Dieu, vous nous avez faits ses prêtres. »

C'est une vision de l'Apocalypse, à la gloire de Jésus, Sauveur du monde.

Le grand livre de la vie du monde est posé sur le trône, les quatre animaux symboliques, les vingt-quatre vieillards l'entourent, mais personne n'a le pouvoir d'ouvrir ce livre, fermé de sept sceaux. L'Agneau seul, debout, mais comme tué, portant le signe de sa mort, ouvre ce livre. Il

l'ouvre, car ce livre mystérieux contient toutes les destinées du monde et toutes ces destinées aboutissent à lui. Tout ce qui est écrit dans ce livre parle de lui et se termine à lui. C'est l'histoire de la bonté de Dieu jusqu'à la fin des temps à travers les événements humains, l'histoire du salut des âmes jusqu'au dernier des élus. Et cette histoire est celle de l'Agneau, Jésus crucifié, qui sauve les élus, les introduit dans le royaume céleste afin que tous, prêtres avec lui, chantent éternellement la louange à la bonté de Dieu. Aussi quand l'Agneau, souverain Juge, a ouvert le livre, le ciel éclate en jubilations. C'est la vision de la bienheureuse éternité.

II^e *Leçon :*

« Jésus a fait ce qu'il dit ; il a pratiqué ce qu'il commande. Bon pasteur, il a donné sa vie pour ses brebis, jusqu'à nous offrir dans notre Sacrement son corps et son sang, afin de nourrir de l'aliment de sa chair les brebis qu'il avait rachetées. Il nous montre donc la route du mépris de la mort, que nous devons suivre ; il nous propose le modèle auquel nous devons nous conformer.

Nous devons premièrement communiquer avec miséricorde à nos brebis nos biens du dehors, puis s'il est nécessaire, leur offrir même notre vie. Par le premier don, le plus infime, on parvient au second qui est plus grand. »

II^e *Répons :* « Comme une vigne en fleur je répands mon parfum. Venez tous à moi, vous qui m'aimez et remplissez-vous de mes fruits, alleluia, alleluia ! — J'aime ceux qui m'aiment. Ceux qui dès le matin pensent à moi, me trouvent. »

Gracieux symbole de Jésus crucifié et ressus-

cité. Sur la croix, il a, comme une vigne en fleur, répandu, avec son sang, tout le parfum de son cœur, il a donné tout son amour. L'amour est le parfum du cœur. Tous, il nous invite à nous approcher de lui, à respirer le parfum de ses plaies, à comprendre l'infini de son amour. Comme aux Apôtres, il nous dit : Voyez mes mains, mes pieds, mon côté, approchez, rassasiez-vous de mon amour, aimez-moi comme je vous aime. Que je sois votre première pensée, votre unique pensée, celle qui domine et dirige toutes les autres. Moi, je ne vous oublie jamais, je suis toujours présent en vous. Cherchez-moi, vous me trouverez.

III^e *Leçon* :

« Mais comme l'âme qui nous fait vivre est incomparablement plus précieuse que la richesse que nous possédons au dehors, comment celui qui ne donne pas cette richesse pour ses brebis, pourra-t-il jamais donner son âme ? Et il y en a qui, aimant plus leur richesse que leurs brebis, perdent justement le nom de pasteur, et c'est de ceux-là qu'il est dit tout de suite après : Le mercenaire, celui qui n'est pas pasteur, auquel les brebis n'appartiennent pas, voit le loup venir, laisse les brebis et prend la fuite. »

III^e *Répons :* « J'entendis une voix dans le ciel comme la voix d'un tonnerre formidable, alleluia ! Notre Dieu régnera éternellement, alleluia ! Car l'œuvre de salut du Christ, sa force, sa puissance, tout est fait, alleluia ! — Et une voix sortit du trône qui disait : que tous les Saints chantent la louange de notre Dieu, tous vous qui craignez Dieu, petits et grands. »

Ce tonnerre formidable que Jean entend dans le ciel, c'est la louange de tous les élus à la

bonté de Dieu dans le Christ Jésus. Cette acclamation de l'amour à Jésus, souverain Seigneur de l'amour. Tout l'amour de Dieu pour nous s'est incarné dans le Christ, il est l'amour de Dieu fait homme ; par lui, l'amour de tous les élus remonte à Dieu. Il descend de Dieu par Jésus et remonte à Dieu par Jésus. C'est le tonnerre éternel des cœurs béatifiés, louant la bonté de Dieu.

Les Laudes.

Sur les cinq psaumes du dimanche unique antienne : Alleluia, alleluia, alleluia !

Capitule, Hymne, verset, comme au dimanche de Quasimodo.

Antienne du *Benedictus :* « Je suis le bon Pasteur, qui pais mes brebis et je donne ma vie pour mes brebis, alleluia, alleluia ! »

Oraison des premières vêpres.

Aux Petites Heures, comme au dimanche de Quasimodo ; les secondes vêpres de même, sauf l'*antienne* suivante du *Magnificat :* « Je suis le Pasteur des brebis ; je suis la voie, la vérité, la vie ; je suis le bon Pasteur et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, alleluia, alleluia ! »

La Messe.

Les dimanches après Pâques, comme ceux après l'Epiphanie et la Trinité n'ont pas de

station propre où l'on convoquait le peuple romain. Ce sont les dimanches ordinaires, les mineurs, comme on dit aujourd'hui, ceux qui ont une moindre solennité.

Introït : « La miséricorde du Seigneur remplit la terre, alleluia, les cieux sont affermis par la parole du Seigneur, alleluia, alleluia ! — Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, la louange revient à ceux qui ont le cœur droit. »

Par la mort du Christ, la terre entière est remplie de miséricorde. Tous sont appelés au pied de la croix pour y recevoir la vie. Les plaies du bon Pasteur sont ouvertes, toutes les brebis peuvent y boire et y puiser la vie.

Avant, la miséricorde se manifestait en vue du Christ, mais combien plus restreinte, combien plus inconnue. Sans vérité, sans certitude, sans espérance, comme un aveugle, le monde allait d'idole en idole, de déchéance en déchéance. Il ne possédait pas Dieu. Maintenant, la vérité est sur terre, le pardon est sur terre, la divine espérance est sur terre. Partout, le Christ mort et ressuscité étend ses bras pour rassembler ses brebis. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Quelle différence ! Et quelle joie reconnaissante en ceux qui savent !

Maintenant, « les cieux sont affermis », le ciel est ouvert, l'espérance certaine. Nous avons pour gage le sang du Sauveur. Hardiment, comme des fils, nous avons le droit et le devoir de dire à Dieu : Mon Père ! Et si je dis à Dieu : Mon Père ! j'ai droit, par sa miséricorde, à une place dans la maison de mon Père, au foyer familial.

Oraison : « Dieu, qui avez relevé par l'humiliation de votre Fils le monde étendu par terre, accordez à vos fidèles l'éternelle allégresse, afin que, délivrés des menaces de la mort éternelle, ils jouissent des joies qui ne finissent pas. »

Epître de saint Pierre, apôtre, I, c. 2 :

« Très chers, le Christ a souffert pour nous, se donnant à vous en exemple, afin que vous marchiez à sa suite. Il n'avait commis aucune faute. Aucune parole trompeuse ne sortit de sa bouche. Quand on le maudissait, il ne maudissait pas. Quand il souffrait, il n'éclatait pas en menaces. Il se livra à celui qui le jugeait injustement. Il a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin que morts au péché, nous vivions selon la justice : vous avez été guéris par son sang. Vous étiez, en effet, comme des brebis errantes, et maintenant vous êtes réunis à votre pasteur et l'évêque de vos âmes. »

Comme dans l'évangile qui va suivre, il est question en cette épître du bon Pasteur. Saint Pierre insiste sur ce qu'a souffert Notre-Seigneur pour réunir ses brebis. On sent qu'il veut que les premiers chrétiens apprécient le don de Dieu. Innocent, doux, patient, dévoué volontairement à la mort, tel il présente Jésus, prenant notre place sur la croix, y clouant avec ses mains et ses pieds nos péchés à tous. Regardez-le bien, dit saint Pierre, Jésus se donne, il donne son sang, sa vie, lui, le Fils de Dieu, pour vous, pauvres pécheurs, pour vous arracher au mal, pour vous communiquer la vie sainte de Dieu. Sans lui, vous seriez demeurés comme des brebis errantes, perdues, sans pasteur, sans Dieu, destinées à la mort. C'est au pied de la croix que Pierre convoque toutes les brebis, afin qu'elles sachent ce que leur salut a demandé à Jésus de

souffrances et de sang. Et il leur dit : Vous voyez comme il vous a aimées, imitez-le. Sa parole est aussi pour nous, elle est éternelle. Restons, brebis fidèles, aimantes, au pied de la croix, les yeux fixés sur notre Sauveur. Heureux celui qui sait le regarder et le comprendre !

Graduel : « Alleluia, alleluia, Je suis le bon Pasteur, je connais mes brebis et mes brebis me connaissent.

Alleluia, le Christ est sorti du tombeau, il illumine son peuple, qu'il a racheté de son sang, alleluia ! »

Evangile selon saint Jean, c. 10.

« En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens : Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, mais le mercenaire, celui qui n'est pas le pasteur, auquel les brebis n'appartiennent pas, voit le loup venir, laisse les brebis et prend la fuite. Et le loup enlève et disperse les brebis. Le mercenaire fuit, parce qu'il est mercenaire et que les brebis n'ont aucun intérêt pour lui.

Je suis le bon pasteur. Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et comme je connais mon Père. Et je donne ma vie pour mes brebis.

J'ai d'autres brebis, qui ne font pas partie de ce troupeau ; il me faut les amener, elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. »

Délicieuse comparaison ! Pour Jésus, l'humanité entière est son troupeau, il en est le chef, le pasteur. A travers les siècles et à travers l'espace Jésus connaît toutes ses brebis, elles sont marquées de son signe à lui ; il sait leurs noms, le nom de chacune. Tous, qui que nous soyons,

nous appartenons au troupeau, si nous portons la marque du pasteur, son signe unique, réservé, la croix.

Il connaît chacun de nous, il sait notre nom, il sait ce que nous sommes pour lui, il lit au dedans si nous lui appartenons de cœur, de volonté. Jésus fait même une comparaison extraordinaire : je connais mes brebis comme je connais mon Père, et elles me connaissent, comme mon Père me connaît. La lumière est parfaite, lumière divine que personne ne trompe.

Comment Jésus me voit-il ? Que pense-t-il de moi, quand il regarde ses brebis ? Quel nom me donne-t-il ? Le nom correspond à l'amour que j'ai pour lui. Mon nom est-il lumineux, joyeux ? Quand il le prononce, en me regardant, le bon Pasteur, est-il content ?

Suis-je de ces brebis errantes, volages, qui entrent dans le bercail, puis en sortent, de celles que le bon Pasteur doit aller chercher au loin ? Lui seul est Pasteur, qui s'éloigne de lui s'égare.

Offertoire : « Dieu, mon Dieu, dès l'aurore je veille auprès de vous, je lève mes mains pour glorifier votre nom, alleluia ! »

Secrète : « Seigneur, que cette oblation sainte nous obtienne toujours une bénédiction salutaire, afin que ce qu'elle est comme mystère, elle le produise en nous par sa vertu. »

Le mystère, en ce sacrifice, c'est la mort et la résurrection du Christ, et cette mort et cette résurrection, il doit les réaliser en nos âmes, par la mort au péché et la pratique de la vertu, qui donne la vie.

Communion : « Je suis le bon Pasteur, alleluia; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, alleluia, alleluia ! »

Postcommunion : « Accordez-nous, Dieu tout-puissant, que par la mort temporelle de votre Fils que ces mystères vénérables représentent, nous ayons la confiance de recevoir de vous la vie éternelle. »

Le bon Pasteur, Jésus ! Depuis la création de l'homme, depuis sa chute lamentable, le bon Pasteur est au travail. Sur la terre entière il cherche ses brebis, il les appelle, il les marque pour son bercail. Où ne va-t-il pas les prendre ? Au plus bas, quelquefois au plus misérable. Il se plaît à panser les blessures, à purifier les souillures; il aime à éclairer ceux qui ne voient pas, à remettre sur pied ceux qui sont tombés. On dirait que plus on est indigne, plus le bon Pasteur, Jésus, vous regarde comme son bien, sa propriété. Et le bercail, au cours des siècles, le grand bercail du Père de famille se remplit, regorge de brebis. Le bon Pasteur, Jésus, ira ainsi jusqu'à la fin des temps cherchant ses brebis et la fin n'arrivera que quand la dernière, la plus misérable peut-être de toutes, sera entrée dans le bercail. Alors, la porte sera fermée pour toujours. Heureuses les brebis du bon Pasteur, Jésus !

XI.

Le Patronage de Saint Joseph. Sens de cette fête.

Cette fête, en l'honneur du bienheureux Patriarche, est aujourd'hui fixée au mercredi de la semaine après le premier dimanche qui suit l'octave de Pâques.

Comme, de ce chef, c'est une fête mobile dont la date suit celle de Pâques, il m'a paru naturel de l'intercaler dans le lieu qui lui revient. De plus comme la fête de saint Joseph, la fête primitive tombe pendant le Carême, souvent au temps de la Passion, l'Eglise a estimé que ne pouvant à cette époque lui donner toute la solennité qui convient à celui qui fut, aux yeux du monde, le Père de Jésus-Christ, il valait mieux reporter cette solennité plus grande à la fête du Patronage, en pleine joie pascale. Et c'est pourquoi, le Patronage a maintenant une octave solennelle que n'a plus la fête du 19 mars.

Du reste, rien de plus noblement chrétien que le Patronage de saint Joseph sur l'Eglise universelle. On dirait même que ce Patronage est chose toute naturelle. Et si Dieu, dans sa sagesse providentielle, a attendu jusqu'au XIX^{e} siècle pour en révéler la grandeur et la nécessité, c'est que, précisément, l'Eglise, en ces temps de foi

défaillante, a plus besoin que jamais de la protection spéciale, universelle de saint Joseph.

L'Esprit-Saint, qui a la charge de l'Eglise et dirige sa barque, a choisi le moment décisif pour mettre au gouvernail un Pilote vigilant. Et quel Pilote ?

N'est-ce pas Joseph qui eut la mission surhumaine de veiller sur l'Enfant ? Il a accepté, dans l'humilité et la joie de son cœur, cet Enfant qui n'était pas le sien, mais qui cependant l'appelait son père. Et jamais le Fils de Dieu, devenu extérieurement le fils de Joseph, n'eut à rougir de lui dire : Mon Père !

Simple artisan, pauvre, quoique de race royale, Joseph se dévoue pour cet Enfant. Il l'assiste quand il lui plaît de venir en ce monde dans une étable. Il le protège contre ses ennemis en fuyant en Egypte. Il ne conteste pas, il ne réclame pas, il ne dit pas : Puisqu'il est le Fils de Dieu, ne pourrait-il pas se protéger lui-même ? Non ! Dieu veut qu'il se protège par lui, et Joseph en prend la charge. Sur cette terre étrangère, il le nourrit de son travail. Et il protège et nourrit en même temps cette femme qui est la sienne, mais dont il vénère avec une respectueuse tendresse la maternité virginale. Quels trésors à garder ! Le Père, qui est dans les cieux, devait suivre avec amour les pas de cet humble ouvrier qui avait le soin de ce qu'il aimait le plus : Jésus et Marie.

Pendant une trentaine d'années, à Bethléem, en Egypte, à Nazareth surtout, Joseph remplace officiellement sur terre le Père éternel. Il en porte le caractère auguste et dans son cœur toute la tendresse. Il est, de par Dieu, le gardien de sa famille, son protecteur, son gagne-pain. Honneur

unique qui place saint Joseph dans l'ordre réservé de l'Incarnation, et, à ce titre, le plus près de Dieu après la très sainte Vierge Marie.

La « famille de Dieu » n'est plus à Nazareth. Elle s'est répandue sur toute la terre. La famille de Dieu, c'est l'Eglise. L'Eglise qui, elle aussi, possède réellement Jésus, Fils de Dieu, mais Jésus caché comme à Nazareth, Jésus exposé à toutes les trahisons et à tous les attentats. Ce bien précieux, ce trésor divin, à qui le confier si ce n'est à celui qui en fut le premier protecteur ? L'idée va de soi. Joseph est le gardien de Jésus dans l'Eglise comme il fut son gardien pendant sa vie terrestre. Et l'on peut être sûr que le cœur paternel de Joseph aura pour Jésus dans l'Eglise le même amour, le même dévouement qu'autrefois. De sorte que, dans les desseins éternels de Dieu, Joseph est officiellement et toujours le père nourricier, protecteur et gardien de Jésus. C'est un titre qui lui est connaturel et qu'il ne perdra jamais. Titre essentiel à sa destinée, prévue et voulue par Dieu.

C'est à cette hauteur qu'il faut nous placer pour solenniser de tout notre cœur le Patronage de Saint Joseph sur l'Eglise universelle.

L'Ordre de Saint-Dominique, du reste, a des attaches spéciales avec cette fête. Et ces attaches s'accordent parfaitement avec la mission de « Défenseurs de la foi » que sont les Frères Prêcheurs. On dirait même que la Providence a voulu ces attaches précisément à raison de cette convenance de fond.

Sous le pontificat si glorieux et en même temps si douloureux de Pie IX qui, comme le Christ, passa des acclamations enthousiastes de l'entrée

triomphale à Jérusalem aux angoisses mortelles du Calvaire, un mouvement suscité en toute évidence par le Saint-Esprit, se manifesta dans toute la chrétienté, pour que le Pape proclamât le Patronage de saint Joseph sur l'Eglise universelle. Comme toujours, le Chef de l'Eglise attendit avec la sagesse qui dirige la barque de Pierre. Mais les circonstances étaient si tragiques et les instances se firent si pressantes et si unanimes que l'action de l'Esprit-Saint était manifeste. L'Eglise voulait confier ses destinées à celui qui avait eu la garde providentielle de Jésus.

D'innombrables lettres affluèrent au Vatican, sollicitant ce Patronage.

Un jour, le R^me^ Père Jandel, Maître général de l'Ordre, avait une audience de Pie IX. Lui aussi présentait au Pape la supplique des Prêcheurs dont le culte pour saint Joseph, comme nous le verrons au volume sur les Saints, était ancien dans l'Ordre. Pie IX lui dit : J'ai reçu plus de cinq cents lettres sollicitant la proclamation du Patronage de saint Joseph, lettres signées par les personnages les plus éminents dans l'Eglise, *un seul a offert sa vie à Dieu pour que ce Patronage fût proclamé.* Cet unique était le vénéré Père Lataste, le fondateur des Sœurs Dominicaines de Béthanie. Et le Pape ajouta : Il sera bientôt exaucé.

En effet, peu de temps après, Pie IX publiait la Bulle qui proclamait saint Joseph, Patron de l'Eglise universelle.

Le P. Lataste était exaucé, mais il mourut : Dieu le prit au mot et accepta son sacrifice.

Ces détails très authentiques viennent du Père Jandel lui-même.

J'avais donc raison de dire que cette fête du Patronage de saint Joseph est une fête dominicaine.

La Messe du Patronage.

Introït : « Le Seigneur est notre aide, et notre protecteur. Notre cœur trouve sa joie en lui, nous espérons en son saint Nom, alleluia, alleluia ! — Vous qui dirigez Israel, venez à notre secours, vous qui conduisez Joseph comme une brebis. »

Le Protecteur absolu, c'est Dieu, car de lui seul tous les événements dépendent. Il pourrait, selon son bon plaisir, se passer de tout intermédiaire. Mais, il préfère et il aime unir sa créature à son gouvernement providentiel. Et l'intermédiaire des créatures, voulu par lui, prévu par lui, rentre dans sa manière de gouverner le monde. Ce sont les causes secondes en dépendance immédiate de l'unique cause première. Celle-ci est absolue, celles-là sont relatives et n'ont de force que par la cause première.

Ainsi, le Patronage de saint Joseph, sur Jésus d'abord, pendant sa vie humaine, sur l'Eglise, ensuite qui est toujours Jésus, est relatif et dépend de celui qui le « conduit comme une brebis ». Mais il est réel, parce qu'il est voulu et établi par Dieu et que, par ce patronage, Dieu a décidé d'accorder à son Eglise la protection qui lui est utile. En soi, Dieu peut s'en passer, en fait, il l'exige pour accorder certaines grâces, qui ne seront pas accordées sans ce Patronage.

Il devient, par la volonté de Dieu, une loi de surnature, qui doit produire ses effets correspondants. Et toutes ces choses sont voulues, prévues, décrétées de toute éternité pour le gouvernement de l'Eglise.

Oraison : « Dieu, qui par une providence ineffable, avez daigné choisir le bienheureux Joseph pour époux de votre Mère, faites, nous vous en supplions, que celui que nous vénérons sur terre comme protecteur, nous méritions de l'avoir dans le ciel comme intercesseur. »

C'est dire à Notre-Seigneur : Vous avez choisi Joseph pour époux de votre Mère, ne soyez donc pas surpris si, de notre côté, nous le choisissons pour Protecteur. Nous suivons votre exemple, nous faisons comme vous. Alors, qu'il soit réellement devant vous celui qui protège en priant. Vous ne pouvez rien refuser à celui qui ne vous a jamais rien refusé. Rappelez-vous Bethléem, rappelez-vous l'Egypte, rappelez-vous Nazareth. Vous a-t-il jamais dit : Non ! Ne le lui dites pas non plus quand il prie pour votre Eglise.

Lecture du *Livre de la Genèse*, c. 49 :

« Joseph est un Fils qui va toujours croissant ; il va toujours croissant. Son visage est beau. Pour le voir, les jeunes filles (d'Egypte) courent sur les murailles. Mais avant, ses frères lui firent subir toutes les vexations, ils le poursuivirent de leur haine, ils le jalousèrent avec violence, le piquant de leurs dards. Son cœur demeura ferme comme un arc tendu, et le Dieu puissant de Jacob fit tomber les chaînes de ses bras et de ses mains. Il devint ainsi le Pasteur de l'Egypte, la force d'Israël. (Mon Fils) le Dieu de ton père sera ton protecteur et le Tout-Puissant te comblera de ses bénédictions : les bénédictions des hauteurs du ciel, les

bénédictions de l'abîme des eaux, les bénédictions d'une famille nombreuse. Les bénédictions de ton père dépassent celles qu'il a reçues de ses ancêtres. Elles dureront jusqu'à ce que s'accomplisse le désir des collines éternelles.

Que ces bénédictions reposent sur la tête de Joseph, sur la tête de celui qui est un Nazaréen au milieu de ses frères. »

Pour comprendre ces paroles prophétiques, il faut se reporter devant la couche du Patriarche Jacob, qui, près de mourir, réunit ses fils autour de lui et prédit à chacun d'eux l'avenir qui leur est réservé.

On voit ce vieillard, l'ami de Dieu, chargé d'ans, presque aveugle et on l'entend, car il n'a rien oublié. A chacun de ses fils, il dit ce qu'il a mérité. Quand vient le tour de Joseph, accouru d'Egypte, pour recevoir sa suprême bénédiction, lui qui fut toujours son préféré, le vieillard qui, déjà, lui a réservé à lui et à ses autres fils une magnifique bénédiction, s'arrête : Joseph, mon fils ! Toi tu iras toujours en croissant. Tu as souffert, tu as supporté avec courage l'adversité et tu es devenu, par la volonté de mon Dieu, le maître de l'Egypte. Tu es beau, mon fils ! A toi toutes les bénédictions du ciel et de la terre. Tu seras parmi tes frères le privilégié, toujours séparé d'eux par la gloire, choisi de Dieu, un Nazaréen. Et un jour, le Désir, le grand Désir des collines éternelles, c'est-à-dire, de tout ce qui est dans les desseins de Dieu, se réalisera. Alors, un autre Joseph, dont tu n'es que la figure, véritable Nazaréen, recevra l'unique bénédiction, la bénédiction suprême de l'amour : Jésus, Fils de Dieu fait homme.

« Alleluia, alleluia, pour quelque danger que l'on m'appelle, je serai là pour les exaucer, je serai toujours leur protecteur.

Alleluia, Joseph, faites-nous mener une vie sans péril ; qu'elle soit toujours en sécurité sous votre patronage, alleluia ! »

Evangile selon saint Luc, c. 3 :

« En ce temps-là, comme le peuple entier se faisait baptiser, Jésus étant baptisé lui-même et priant, le ciel s'ouvrit et l'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe. Et cette voix se fit entendre du ciel : Tu es mon Fils bien-aimé. Je me complais en toi. Et Jésus paraissait avoir une trentaine d'années, fils de Joseph, comme on le croyait. »

« Fils de Joseph ! » Et un peu avant, l'Evangéliste avait dit : le ciel s'ouvrit et une voix cria : Tu es mon Fils bien-aimé. Fils de Dieu, Fils de Joseph. Fils de Dieu dans l'éternité d'une même substance, Fils de Joseph, non pas par nature, mais par don du Père éternel. Seulement, quand Dieu confie une mission officielle à une de ses créatures, il lui communique tout ce qui est nécessaire, utile et même simplement décoratif pour que cette mission soit remplie avec honneur. Et c'est pourquoi, portant sur son front pour l'éternité le titre de Père de Jésus devant les hommes Joseph a reçu du Père véritable qui est dans les cieux, quelque chose de sa Paternité à lui vis-à-vis de ce Fils. L'amour paternel de Dieu s'est infusé dans le cœur de Joseph et a fait que, en toute vérité, il aimait Jésus comme son fils. Jésus, de son côté, aimait Joseph comme son père. Qui pourrait dire le va-et-vient de cet amour mutuel qui de Joseph allait à Jésus et de

Jésus à Joseph ? De ce chef, Joseph a une place réservée, incommunicable dans l'ordre de l'Incarnation.

Offertoire : « Jérusalem, loue le Seigneur, car il a consolidé les serrures de tes portes, il a béni tes fils en toi, alleluia ! »

L'Eglise est la vraie Jérusalem. Contre s s « Portes » à elle, les « Portes de l'Enfer » ne seront jamais les plus puissantes. Mais il arrive que besoin est, au cours des siècles, d'en « consolider les serrures ». C'est l'œuvre de l'Esprit-Saint, le Fort, qui se sert de ceux qu'il choisit pour cette garde vigilante. Au-dessus de tous, sauf la très sainte Vierge Marie, Joseph est le gardien universel des portes de l'Eglise.

Confions-lui avec tendresse les portes de notre âme, petite cité dans la grande cité, afin qu'il veille aussi sur « ses serrures ». Souvent, l'ennemi entre parce que les portes sont mal fermées : insouciance, tiédeur, négligence, mauvais instincts, tout concourt à ouvrir à l'ennemi l'entrée de notre âme. Que Joseph en garde les serrures !

Secrète : « Seigneur, soutenus par la protection de l'Epoux de votre très sainte Mère, nous supplions votre clémence de faire que nos cœurs méprisent les choses de la terre et soient pénétrés pour vous, le vrai Dieu, d'un amour parfait. »

Joseph aime son fils Jésus. Il sait le grand mystère de son amour pour nous ; il sait également que notre bien, notre unique bien véritable, est d'aimer avec lui son Fils Jésus. Aussi toute prière qui lui demande cet amour est exaucée. Sa joie de Père est de faire aimer son Fils.

Communion : « Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus que l'on appelle le Christ, alleluia, alleluia ! »

Postcommunion : « Restaurés à la source du divin sacrifice, nous vous prions, Seigneur, notre Dieu, de faire que, jouissant de la protection du bienheureux Joseph, nous participions également par ses mérites et son intercession à la gloire céleste. »

Etre protégés rien que pour la terre serait peu. Nous demandons que cette protection de saint Joseph nous fasse parvenir à la joie du ciel. Son efficacité manquerait le but, si nous restions loin de son Fils. Lui, le Chef de la famille de Dieu sur terre, qu'il nous introduise au foyer familial de l'éternité. C'est son œuvre personnelle, si personnelle que l'Eglise le prie tout spécialement pour préparer les âmes avant la mort. Saint Joseph est le patron officiel des agonisants, non pas seulement parce que, lui, il a eu le privilège de mourir entre les bras de Jésus, mais bien parce que, il lui appartient, comme chef de la famille de Dieu, d'ouvrir les portes de la Maison paternelle. Au ciel comme sur terre Joseph demeure le Père de la famille de Dieu.

XII.

Le deuxième Dimanche après l'Octave de Pâques.

Les Premières Vêpres.

Tout, comme au dimanche précédent, sauf l'antienne du *Magnificat* et l'oraison.

Antienne : « J'ai d'autres brebis, qui ne sont pas de ce bercail. Il me faut les amener, elles écouteront ma voix ; alors il n'y aura plus qu'un troupeau et un seul Pasteur, alleluia ! »

Les Juifs formaient le petit bercail, réservé, fermé jusqu'alors. Ils croyaient qu'il en serait toujours ainsi et que la race d'Abraham demeurerait à jamais le peuple élu de Dieu.

Erreur très grave qu'ils auraient pu éviter facilement, en lisant attentivement les prophètes. Tous annoncent le retour à Dieu des nations, les « Gentils » dont les Ecritures parlent sans cesse. Le Maître déclare nettement que ces brebis doivent rentrer au bercail du Père de famille, pour ne former avec les Juifs, devenus chrétiens, qu'un seul troupeau. C'est la grande et splendide unité de l'Eglise : Un seul Dieu, un seul Christ, un seul salut, une seule foi et une seule Eglise chargée officiellement de garder cette foi et de donner aux âmes la grâce de Dieu. En dehors

d'elle, de façon normale, il n'y a pas de salut. Il faut que implicitement ou explicitement on fasse partie de l'Eglise pour arriver à Dieu. C'est la route unique. Image sensible de l'unité de l'Eglise triomphante, sous la direction de son chef, le bon Pasteur Jésus.

Oraison : « Dieu, qui montrez la lumière de votre vérité à ceux qui sont égarés, pour les ramener dans le chemin de la justice, accordez à tous ceux qui font profession de la foi chrétienne de rejeter tout ce qui est contraire à ce nom et de suivre tout ce qui lui est conforme. »

Cette prière s'accorde parfaitement avec l'idée du bon Pasteur, ramenant au bercail les brebis égarées, les nations païennes.

Dans l'Ordre, quand le chapitre général doit se célébrer à la Pentecôte, c'est depuis ce dimanche « *qui errantibus* » que les religieux sont tenus à dire certaines prières pour les capitulaires en voyage, les « errants » sur les chemins du monde. Sans nul doute, il faut rattacher cette pratique au « *qui errantibus* » de ce dimanche.

Les Matines, Laudes et Secondes Vêpres.

L'homélie est de saint Augustin sur ce texte de l'évangile selon saint Jean, c. 16 : « En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et de nouveau un peu de temps et vous me verrez, car je vais à mon Père. »

Ire *Leçon :*

« Ce peu de temps est toute la durée que comporte la durée du monde présent. Aussi, dans son épître, le même Evangéliste dit : c'est la dernière heure. C'est pourquoi Jésus a ajouté : Car je vais à mon Père. Ces mots se rapportent à ses premières paroles : Un peu de temps encore et vous ne me verrez plus et non à ce qui suit, quand il dit : Et de nouveau un peu de temps et vous me verrez. En allant à son Père, les disciples ne pouvaient plus le voir. »

IIe *Leçon :*

« Il leur dit donc : Un peu de temps encore et vous ne me verrez plus, comme vous me voyez maintenant corporellement. Allant à son Père, les disciples ne devaient plus le voir homme mortel, comme ils le voyaient quand il leur disait ces paroles.

Mais quand il ajoute : Et de nouveau un peu de temps et vous me verrez, c'est à l'Eglise universelle qu'il fait cette promesse, comme il lui fit cette autre promesse : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Le Seigneur ne tarde pas à remplir sa promesse.

IIIe *Leçon :*

« Un peu de temps et nous le verrons. Nous le verrons en un lieu où nous n'aurons plus rien à demander, rien à interroger, parce qu'il ne restera rien à désirer, rien de caché à chercher.

« Ce « peu de temps » nous semble long parce qu'il dure encore ; quand il sera terminé, nous comprendrons qu'il aura été très court. Que notre joie ne ressemble donc pas à celle du monde, dont il est dit : Le monde se réjouira. Cependant, tant que notre désir demeure, ne soyons pas dans la tristesse, ne soyons pas sans joie. Soyons, comme dit l'Apôtre, joyeux dans l'espérance. »

Saint Augustin nous donne le sens des deux périodes, de courte durée toutes les deux, dont parle Notre-Seigneur.

La première période de peu de temps pendant

laquelle Jésus étant mort ne vivra plus avec ses Apôtres de la même manière familière et habituelle, c'est la période qui va du Calvaire à l'Ascension. Sans doute Jésus se montre à ses disciples, mais ce n'est plus la vie d'autrefois avec eux ; car il va à son Père. Il est redevenu extérieurement même le Fils de Dieu. Même à Madeleine qui veut s'attarder à lui baiser les pieds, il dit : Va, ne me touche pas ! Ce n'est pas l'heure, je vais à mon Père.

La seconde période du « peu de temps et vous me reverrez » c'est toute la durée du monde. Et cette parole, dit Saint Augustin, dépasse les Apôtres. La première les regardait personnellement, car c'étaient eux qui n'allaient plus vivre familièrement avec leur Maître ; la seconde s'adresse à l'Eglise universelle, à travers les siècles. Jésus dit à toute l'Eglise : Patience ! un peu de temps et vous me reverrez. Ce peu de temps c'est la durée des siècles, jusqu'à la fin du monde. Longue durée, interminable, des milliers d'années, tout cela « un peu de temps », dit Notre-Seigneur. Des milliers d'années, qu'est-ce entre les mains de Dieu ? Qu'est-ce pour l'éternité ? Un rien. Quand ce sera fini, on dira : Si peu de temps ! Et dans ce « peu de temps » que peuvent compter nos quelques années de vie ! Un instant, rien. De telle date où nous commençons jusqu'à telle date où nous finissons un tout petit trajet sur terre ! Mais ce tout petit trajet, quelques pas, est gros d'éternité heureuse ou malheureuse. Pensons-y bien.

Les Répons comme au dimanche précédent.

Antienne du *Benedictus :* « Un peu de temps et vous ne me verrez plus ; de nouveau un peu de temps et vous me verrez, car je vais à mon Père, alleluia, alleluia ! »

Antienne du *Magnificat,* aux secondes vêpres : « Mais de nouveau je vous verrai et votre cœur sera dans la joie, alleluia, et personne ne vous enlèvera cette joie, alleluia ! »

C'est le grand, l'éternel revoir ! Le revoir où la joie sera sans mélange, sans limite, éternelle. Cette joie, personne ne pourra l'enlever, la diminuer, la troubler, car ce sera la joie même de Dieu.

La Messe.

Introït : « Toute la terre, louez Dieu dans la jubilation, alleluia ; chantez la gloire de son nom, alleluia ; exaltez sa louange, alleluia, alleluia, alleluia ! — Dites à Dieu : Que vos œuvres sont terribles, Seigneur, quand vous déployez toute votre puissance !

Deux pensées : la joie de l'âme qui aime Dieu, qui le remercie de ses bienfaits, qui s'offre elle-même comme une louange substantielle à la gloire de son nom, la terreur qu'inspire la puissance de Dieu. Quand on regarde les œuvres de Dieu, ces forces formidables de la nature qui toutes obéissent à ses lois, quand surtout on considère l'action de Dieu dans la rédemption du monde, on ne peut que se mettre à genoux devant lui, s'abîmer en sa présence et dire : que les œuvres de Dieu sont terribles ! En face de

cette puissance nous sommes une si petite chose! Si nous le comprenions...

Oraison : « Dieu, qui montrez la lumière de votre vérité à ceux qui sont égarés, pour les ramener dans le chemin de la justice, accordez à tous ceux qui font profession de la foi chrétienne de rejeter ce qui est contraire à ce nom et de suivre tout ce qui lui est conforme. »

Epître du bienheureux apôtre Pierre, I, c. 2 :

« Très chers, je vous conjure de vous abstenir, en vous considérant vous-mêmes comme des étrangers et des voyageurs en ce monde, des passions mauvaises qui combattent contre vos âmes. Gardez au milieu des païens une conduite honorable, afin que ceux qui vous décrient comme des malfaiteurs, considérant vos actes bons, glorifient Dieu au jour où il daignera se révéler à eux. Soyez soumis, pour Dieu, à toute créature, soit au roi, comme à celui qui est au-dessus des autres, soit aux chefs qu'il envoie pour châtier les coupables et féliciter les justes. Car la volonté de Dieu est que, par le bien que vous faites, vous fermiez la bouche à ceux qui vous attaquent injustement. Soyez vraiment des hommes libres, non pas en vous couvrant de la liberté du mal, mais comme des serviteurs de Dieu. Rendez honneur à tous ; cultivez la charité fraternelle ; craignez Dieu, respectez le roi. Soyez soumis, avec crainte, à tous vos maîtres, non pas seulement les bons, mais même les méchants. C'est la grâce que nous avons reçue du Christ Jésus, Notre-Seigneur. »

Cette lettre de saint Pierre est remplie de graves enseignements sociaux, mais pour en comprendre l'importance capitale il faut se reporter à l'état des chrétiens dans la société.

Cet état ne manquait pas de sérieuses difficultés. Dans le monde païen, où les chrétiens ne formaient encore qu'une infime minorité, leur con-

duite paraissait étrange. Ils ne fréquentaient pas les réunions cultuelles en l'honneur des dieux de l'empire ; ils se refusaient, dans les repas de famille ou de relations, à manger des viandes consacrées aux idoles ; ils s'abstenaient de la débauche universelle. Cette attitude, que l'on ne pouvait comprendre, les faisait passer pour des hommes impies, ennemis des dieux, ennemis de l'empereur. Car alors l'empire romain ne faisait qu'un avec ses dieux.

Ne pas adorer les dieux de l'empire était plus qu'un acte irréligieux, c'était un acte politique considéré comme une révolte contre le pouvoir impérial. Il fallait donc éviter deux choses : une mauvaise réputation comme personne privée et une apparence de révolte contre l'autorité.

C'est le but de la lettre de saint Pierre. Ayez une conduite si honorable, faites le bien de façon si évidente que personne ne puisse discréditer votre vie. Puis, montrez-vous les sujets les plus obéissants, les plus dévoués de l'empereur. Qu'il soit bon ou mauvais, peu importe, ce n'est pas lui que vous servez, mais, en lui, en ses délégués, vous servez Dieu, le seul Souverain. Alors, en regardant du côté de Dieu, vous serez, tout en obéissant, les hommes les plus libres du monde.

Chacun de nous, dans la pratique de sa vie ordinaire, aujourd'hui, comme au temps de saint Pierre, peut profiter pour son bien personnel et pour le bien de la société de ces graves et sages enseignements.

Graduel : « Alleluia, alleluia ! Peu de temps encore et vous ne me verrez plus, dit le Sei-

gneur ; de nouveau, un peu de temps, et vous me reverrez, car je vais à mon Père.

Alleluia, le bon Pasteur est ressuscité, celui qui a donné sa vie pour ses brebis et a daigné mourir pour son troupeau, alleluia ! »

Evangile selon saint Jean, c. 16 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Un peu de temps encore et vous ne me verrez plus et de nouveau un peu de temps et vous me reverrez, car je vais à mon Père. Les disciples se disaient entre eux : Que veut-il dire par ces paroles : Un peu de temps encore et vous ne me verrez plus et, de nouveau, un peu de temps et vous me reverrez, et quand il ajoute : Je vais à mon Père. Ils se demandaient donc : Que signifie ce peu de temps ? Nous ne comprenons pas ce qu'il veut dire. Jésus vit qu'ils voulaient l'interroger et leur dit : Vous cherchez entre vous ce que signifie ce que j'ai dit, un peu de temps encore et vous ne me verrez plus et, de nouveau, un peu de temps et vous me verrez.

En vérité je vous le dis : Vous pleurerez, vous, vous serez dans les larmes, tandis que le monde sera dans la joie. Vous, vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Quand une femme enfante, elle est dans la tristesse, car son heure est venue, mais lorsque elle a mis au monde un fils, elle oublie son angoisse à cause de la joie qu'elle ressent de la naissance d'un homme dans le monde. Vous donc, vous aurez maintenant de la tristesse, mais je vous verrai de nouveau et votre cœur sera dans la joie. Cette joie, personne ne pourra vous l'enlever. »

Le Seigneur allait quitter ce monde. C'était à la dernière Cène. Il regarde ses Apôtres avec tendresse. Son cœur d'homme, d'ami, s'émeut. Ces pauvres gens qui mangent avec lui pour la dernière fois, c'est lui qui les a choisis, qui les a enlevés à leurs travaux ordinaires, qui leur a dit : Venez, suivez-moi. Ils ont tout quitté pour lui, leur famille, leur petit avoir ; ils ont vécu

avec lui, confiants en sa mission, mission qu'ils ne comprenaient pas bien, mais leur confiance en lui demeurait absolue. A leurs yeux, il restait le prophète, le Messie, celui qui devait restaurer le royaume de David. Et maintenant, c'est l'heure de les quitter, sans qu'ils comprennent ce qu'il va faire, où il veut aboutir. Il le leur dit: Je vais vous quitter dans peu de temps. Je sais que mon absence va vous être dure, je sais que vous pleurerez, que tous ceux qui croiront en moi trouveront que ce peu de temps de mon absence est long, très long. Mais, il le faut. Ma mission sur terre va finir, je vais retourner à mon Père. Autour de vous, on rira, on sera dans la joie pendant des siècles. Mais, n'ayez aucune crainte, ne vous troublez pas : je reviendrai, je vous prendrai avec moi et alors votre cœur sera tellement joyeux que toutes les douleurs seront oubliées. Je vous donnerai ma joie, la mienne, et personne, jamais personne ne vous l'enlèvera.

La douce espérance ! La suprême et tendre consolation ! Je vous reverrai ! Attendez un peu et je serai près de vous, vous près de moi pour toujours. Chacun donc, peut dire : J'ai mon bonheur en moi, le bonheur de posséder Dieu par la foi, par l'espérance, par l'amour. Je possède mon bonheur, dès ce monde : qui est capable de me l'enlever ? Partout, Dieu est à moi, partout je le trouve, partout je lui parle. Et quand je mourrai, il sera à moi en sa plénitude de vérité et de joie. Personne, non, personne ne peut, en ce monde, m'enlever ma joie substantielle d'être à Dieu et de le posséder ; personne, non, personne ne pourra, après ma mort, m'en-

lever mon Dieu, ma joie. Vigoureuse et douce certitude !

Offertoire : « Mon cœur, loue le Seigneur. Je louerai le Seigneur toute ma vie, je chanterai mon Dieu tant que j'existerai, alleluia ! »

C'est bien la conclusion de l'éternelle joie des élus.

Secrète : « Seigneur, accordez-nous par ces mystères de diminuer en nous les désirs de la terre et d'apprendre à aimer les choses du ciel. »

Unique et salutaire moyen de posséder en ce monde et pour l'éternité la joie substantielle, celle qui ne passe pas comme passent les jouissances de la terre, même les plus légitimes.

Communion : « Peu de temps encore et vous ne me verrez plus, alleluia ! De nouveau un peu de temps et vous me reverrez, car je vais à mon Père, alleluia, alleluia ! »

Postcommunion : « Seigneur, que les sacrements auxquels nous avons participé nous donnent par leur nourriture spirituelle une nouvelle vigueur et soient aussi une protection pour nos corps. »

Nous avons besoin des deux : la vigueur de l'âme par la charité ; la vigueur du corps par la santé. Cette double vigueur, la première surtout nous la trouvons ou pouvons la trouver dans la Sainte Eucharistie, vie de l'âme et du corps.

XIII.

Troisième Dimanche après l'Octave de Pâques.

Les Premières Vêpres.

Antienne du *Magnificat :* « La tristesse remplit votre cœur, mais votre joie, personne ne vous l'enlèvera, alleluia, alleluia ! »

Les jours les plus douloureux passent. Quand notre cœur est meurtri, nous croyons qu'il sentira toujours avec la même acuité la souffrance qui l'étreint. Sur terre, c'est une erreur. Le temps seul, le grand médecin de toutes les douleurs, suffit pour en atténuer à la longue l'exaspération. En enfer, seulement, la douleur garde toute son horreur, parce que dans l'autre monde, on est toujours présent à soi-même avec la présence de la même souffrance. Alors, c'est le désespoir infini, sans limite, sans arrêt. Comme dans le ciel, on est toujours présent à soi-même en présence de la joie de Dieu. Ces deux présences, qui ne cessent jamais, font que la joie demeure également la même. Sur terre, la joie comme la douleur s'atténuent, se succèdent, s'effacent.

Oraison : « Dieu, qui unissez toutes les âmes dans une seule volonté, accordez à vos peuples d'aimer ce que vous commandez, de désirer ce

que vous promettez, afin que, au milieu de l'instabilité humaine, nos cœurs soient fixés où sont les vraies joies. »

Tous les chrétiens, riches d'une seule et même foi, doivent avoir une seule volonté qui est d'aimer Dieu. C'est la volonté essentielle, celle sans laquelle on ne peut rester uni à Dieu par la grâce sanctifiante.

Cette unique volonté doit se fixer, si elle veut être fidèle à Dieu, dans la joie vraie. La joie vraie ce n'est pas la joie de surface, celle que l'on trouve dans les satisfactions humaines, même les bonnes qui, elles aussi, sont un don de Dieu. A plus forte raison ce n'est pas la joie que l'on trouve dans les jouissances mauvaises, de toutes les catégories. La joie vraie, parce qu'elle est fondée sur Dieu, parce que, fille de Dieu, elle aboutit à Dieu et se développe en lui, c'est la joie de fond, la joie substantielle, qui est précisément de connaître et d'aimer Dieu, de le servir en soi-même et dans les autres. Si nous savons fixer notre cœur en cette joie vraie, les autres joies nous paraîtront très inférieures, souvent indignes d'être appelées joies.

C'est en ce monde, le signe de Dieu. Où est notre cœur ? Où se plaît-il ? Où aime-t-il à se trouver ? La réponse loyale nous dira avec certitude si nous sommes à Dieu oui ou non.

Les Matines, les Laudes et les Secondes Vêpres.

L'homélie est de saint Augustin sur ce passage de l'évangile de saint Jean, c. 16 : « En ce

temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je vais à celui qui m'a envoyé et nul d'entre vous ne me demande : Où allez-vous ? »

Je résume la pensée de saint Augustin dont le commentaire est plutôt chose d'exégèse ou de science des Ecritures.

Le saint Docteur rapproche plusieurs passages des évangiles qui paraissent se contredire, au premier aspect, mais dont le sens s'accorde parfaitement pour qui sait les lire et les comprendre.

A la dernière Cène, Jésus annonce à ses disciples les persécutions qu'ils auront à souffrir à cause de lui, son départ vers son Père, l'envoi du suprême Consolateur et il ajoute : je ne vous ai pas dit tout cela au commencement, quand je vous ai choisis, attirés à moi, liés à ma destinée ; mais maintenant que je vais vous quitter, je vous dis toute la vérité. Jusqu'ici j'étais avec vous, je pouvais vous consoler, vous réconforter, à quoi bon vous attrister trop tôt ?

Or, cependant, déjà le Christ avait annoncé à ses apôtres et sa douloureuse Passion et ce qu'ils auraient à souffrir plus tard. Evidemment, ces dernières confidences sont plus solennelles, plus définitives. Le Christ a bien dit à ses Apôtres, dans le cours de sa vie avec eux, qu'ils auraient à souffrir pour lui, mais, de fait, ce n'est pas dès le début de leur vocation, *ab initio*, qu'il leur a révélé cet avenir douloureux. C'est plus tard, quand déjà ils le connaissaient, quand déjà ils avaient été témoins de ses miracles. Et puis, il ne leur avait pas tout dit, son départ définitif, l'envoi du Saint-Esprit. C'est surtout, dit saint Augustin, la promesse de ce divin Consolateur qui était nouvelle. J'étais avec vous, dit

le Sauveur, maintenant, je m'en vais, mais je ne vous laisse pas seuls, abandonnés, orphelins, je vous enverrai l'Esprit-Saint qui me remplacera dans votre cœur, qui vous fera comprendre tout mon enseignement, qui vous éclairera sur le bien infini de ma douloureuse Passion et qui vous donnera le courage et le désir de souffrir avec moi pour le salut des âmes. Cette promesse, le Maître ne l'avait pas faite au commencement parce que, lui présent, il suffisait.

Tel est le sens de l'homélie de saint Augustin.

Nous avons pour ce dimanche et celui qui suit une *Histoire* nouvelle, comme répons. Chaque répons a un sens spécial.

1er *Répons :* « Si je t'oubliais jamais, alleluia ! Que ma droite m'oublie moi-même ; que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens plus de toi, alleluia ! — Sur les rives des fleuves de Babylone, nous sommes assis et nous pleurons, en pensant à toi, Sion ! »

La cité sainte est dévastée, le peuple juif a été transporté en masse à Babylone, ses prêtres, ses princes, tout est en exil, le temple est détruit, ce temple merveilleux de Salomon. Dieu a rejeté son peuple.

Et là-bas, dans leur exil douloureux, les Juifs pieux se souviennent de Jérusalem. Assis sur le bord du fleuve ennemi, ils pleurent et, de temps à autre, ils se tournent vers Jérusalem ; ah ! si je t'oubliais jamais, Jérusalem, fille de Dieu, ma patrie, que ma droite se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais ! T'oublier, jamais !

Jérusalem, c'est la vie invisible, la vraie, la vie

divine, Dieu lui-même. Sur cette terre, nous sommes des exilés, notre patrie, notre terre natale, notre foyer familial, notre temple à nous, c'est Dieu. Ne l'oublions jamais ! Que nous soyons toujours ici-bas comme des voyageurs, des hôtes de passage, indifférents aux joies qui nous entourent, préoccupés uniquement d'arriver à notre maison, la Maison paternelle, celle de Dieu. Passons ! Ne nous laissons pas prendre aux charmes de Babylone. C'est la terre ennemie...

II^e *Répons :* « Les eaux vous ont vu, Seigneur, les eaux vous ont vu, et elles furent saisies de terreur. Les vagues immenses ont fait entendre le bruit de leur fureur, les nuées, le tonnerre de leur voix. Alleluia, alleluia, alleluia ! Vos éclairs fulgurants ont illuminé la terre, elle en a tremblé dans ses fondements. »

Ces textes ont rapport au passage de la Mer Rouge, au don de la loi sur le Sinaï, ces deux faits prophétiques des fêtes pascales : le passage du Seigneur, de la mort à la vie et la promulgation de la nouvelle loi, la loi d'amour qui remplace la loi de crainte.

Mais ici, c'est dans le cœur que se fait le divin passage ; c'est dans le cœur que la loi d'amour est gravée et non plus sur la pierre. Qui aime Dieu, qui désire l'aimer davantage est toujours en passage, il va du moindre au meilleur et ce qui est le meilleur un jour devient moindre le lendemain, car, plus on aime Dieu plus on le connaît, et plus on le connaît aujourd'hui plus on sait demain que ce n'est pas encore tout Dieu. C'est l'avance perpétuelle, la marche sans arrêt jusqu'à la montagne de Dieu. Dans le ciel seule-

ment le cœur trouvera son repos, la marche sera terminée.

III^e *Répons :* « Je glorifierai votre Nom au milieu de mes frères, alleluia ; dans leur assemblée, je vous louerai, alleluia ! — Je vous glorifierai au milieu d'une assemblée nombreuse, au milieu d'une foule compacte, alleluia ! »

Quiconque a reçu le don de Dieu, a conscience de son amour, désire rendre grâces à Celui qui est tout pour lui. Le cœur chante, quand il est joyeux. Et c'est pourquoi, devant Jésus ressuscité, nous chantons son amour. Dans le ciel, les élus chantent éternellement la bonté de Dieu. « J'entendis, dit saint Jean, comme un bruit de tonnerre. » C'est le chant d'amour des élus qui monte vers Dieu en une clameur infinie. Et pour chanter, notre cœur n'a pas besoin de nos lèvres de chair, à lui seul, notre amour chante quelquefois jusqu'à briser notre frêle enveloppe matérielle. Les Saints meurent de ce chant d'amour.

Antienne du *Benedictus :* « Je vais à celui qui m'a envoyé, et parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse remplit votre cœur, alleluia ! »

Bien compréhensible la tristesse des Apôtres ! Eux qui vivaient familièrement avec Jésus, qui le voyaient, qui l'entendaient lui si bon, si prévenant, comment pouvaient-ils se faire à cette idée qu'ils allaient le perdre ? Le perdre, pour eux, c'était perdre tout, toute leur joie et toute leur espérance.

Nous-mêmes, quand Jésus se dérobe, quand noús ne sentons plus sa présence, quand nous

ne l'entendons plus, la nuit noire ne descend-elle pas en nos âmes ? Avec lui, tout va bien, sans lui, rien ne va. Avec lui, tout effort est facile, toute souffrance tolérable. Il peut demander tout ce qu'il veut, pourvu qu'il reste avec nous. Seigneur, demeurez avec nous, disaient les disciples d'Emmaüs.

Antienne du *Magnificat*, aux secondes vêpres : « Je vous le dis en vérité, il vous est utile que je m'en aille. Car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas en vous, alleluia ! »

Sans doute, Jésus sait que, parfois, il est utile de nous laisser, afin que nous lui donnions quelque chose de nous. Mais nous ne pouvons le lui donner de nous-mêmes. Il faut le « Paraclet », l'Esprit-Saint, le doux et vigoureux consolateur. C'est à lui de remplacer Jésus ou plutôt de le faire connaître, de le faire aimer, de le faire agir en nous. Douceur qui pénètre en nous comme l'huile parfumée, pacifiant notre âme, lui communiquant sans effort l'émotion tendre qui la dispose à suivre son impulsion. Vigueur puissante à laquelle aucune volonté ne résiste, qui nous rend capables de tous les efforts, de tous les détachements, de toutes les audaces dans le bien.

La Messe.

Introït : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau, alleluia ! Car le Seigneur a fait des merveilles, alleluia ! Il a manifesté sa justice aux nations, alleluia, alleluia ! — C'est sa droite, son bras saint qui nous a sauvés. »

Cantique nouveau ! que les patriarches, les prophètes, les Saints de l'Ancien Testament ne connurent pas. Cantique nouveau à l'amour infini de Dieu, consommé en Jésus, Sauveur du monde. C'est le cantique éternel de tous les élus. Mais chacun de nous a son cantique à chanter ou si l'on veut son solo à exécuter dans ce cantique universel des élus. C'est le solo de louange personnelle à la bonté spéciale de Dieu. Dieu m'aime de façon particulière. Mon âme a des misères que les autres n'ont pas ; elle a aussi des biens secrets qui lui sont propres. Le tout, misères et biens, forme en moi ce que je suis devant Dieu, ma ressemblance personnelle avec le Christ, qui n'est pas celle des autres. Tous les bienfaits reçus, tous les pardons accordés, tout ce qui fait que moralement devant Dieu je suis *moi*, tout ce moi divin doit rendre à Dieu, dans le concert universel, sa louange propre. C'est mon solo d'amour éternel. Qu'il soit beau, Seigneur, le solo de louange de votre serviteur !

Oraison : « Dieu, qui unissez toutes les âmes dans une seule volonté, accordez à vos peuples d'aimer ce que vous commandez, de désirer ce que vous promettez, afin que, au milieu de l'instabilité humaine, nos cœurs soient fixés où sont les vraies joies. »

C'est tout un redressement de notre être que demande cette oraison. Notre nature viciée par le péché n'aime pas ce que Dieu commande, ne désire pas ce qu'il promet. Nous aimons d'instinct ce qui est humain, souvent ce qui est bas et nous désirons la jouissance de ce que nous aimons. Nous l'aimons tellement, nous le désirons

avec tant d'appétit, que nous avons peine, même en luttant avec force, à nous dégager. Et cependant ce redressement moral est nécessaire, si nous voulons arriver à Dieu.

Epître de l'apôtre saint Jacques, c. 1 :

« Très chers, tout bienfait très bon, tout don parfait vient d'en haut, il descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni changement, ni ombre de variation. Il nous a engendrés volontairement par sa parole de vérité afin que nous soyons les premiers parmi ses créatures. Vous savez ces choses, mes Frères bien-aimés.

Que chacun de vous soit donc prompt à écouter, lent à parler, lent à se mettre en colère. Car la colère ne réalise pas la sainteté de Dieu. Rejetez donc toute impureté, tout dérèglement du péché, et recevez avec soumission la parole qui vous a été annoncée et qui peut sauver vos âmes. »

Tout bien descend jusqu'à nous de la bonté de Dieu. Lui, il ne change pas, il ne varie pas. C'est la lumière parfaite, sans ombre. Ce qu'il donne, il le donne librement, mais il le donne pour toujours. C'est lui qui nous a faits ses enfants en nous enseignant par la bouche de son Fils, toute vérité. Le Verbe, Sagesse de Dieu, est engendré de toute éternité par le Père. Il sort, comme dit l'Ecriture, de la bouche du Très-Haut. Et ainsi nous-mêmes, nous sommes engendrés, nous devenons Fils du Père, par le sacrement de la foi ; le Baptême. Pour être baptisé, devenir fils de Dieu, il faut croire, il faut avoir la science de Dieu, adhérer à la sagesse de Dieu, entendre et croire sa parole. Génération adoptive, très réelle, très substantielle qui ressemble, par ce côté lumineux de la foi, à la génération éter-

nelle du Verbe. Elle en est comme une image en chacun des baptisés.

Et c'est pourquoi, devenus fils de Dieu, les chrétiens doivent demeurer purs, exempts de tout péché, soumis joyeusement à la vérité qui les a engendrés et qui seule les sauvera.

Graduel : « Alleluia, alleluia, je vais à celui qui m'a envoyé. Et parce que je vous le dis, la tristesse remplit votre cœur.

Alleluia, le Seigneur est sorti du tombeau, lui qui, pour nous, fut suspendu sur le bois. Alleluia ! »

Evangile selon saint Jean, c. 16 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je vais à celui qui m'a envoyé et personne d'entre vous ne me demande : Où allez-vous ? Mais parce que je vous le dis, la tristesse remplit votre cœur. Cependant ce que je vous dis est vrai : il est utile pour vous que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas en vous. Si je m'en vais, je vous l'enverrai. Quand il sera venu, il instruira le procès du monde sur le péché, sur la justice, sur le jugement. Sur le péché, car on n'a pas cru en moi ; sur la justice, car je vais à mon Père et vous ne me verrez plus ; sur le jugement, car le prince de ce monde est déjà jugé.

J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter en ce moment. Quand cet Esprit de Vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il entendra et vous annoncera les événements futurs. Il me glorifiera, car il vous annoncera ce qu'il prendra de moi. »

C'est l'œuvre du Saint-Esprit que Notre-Seigneur nous révèle en ces lignes. Œuvre très importante qu'il nous faut comprendre pour notre propre vie spirituelle.

Jésus console ses Apôtres. Mais tout en les consolant, il leur dit la vérité. Sa présence parmi eux, aussi agréable soit-elle, prend fin et doit prendre fin. Jésus n'est pas en ce monde pour satisfaire le cœur de ses amis, il a une autre mission. Au delà de ses Apôtres il y a le monde et c'est pour le monde qu'il est venu. Plus tard, dans le ciel, ses amis auront l'éternité pour l'aimer et jouir de lui. Maintenant, c'est travailler et souffrir qu'il faut, avec et pour lui, même sans avoir le sentiment de sa présence.

Chacun peut faire son profit de cette parole : il faut que je m'en aille.

L'Esprit, le Paraclet, ne doit venir qu'après le départ de Jésus. C'est l'ordre parfait dans l'égalité des Personnes divines qui, chacune, pour la rédemption du monde, ont leur œuvre, leur attribution spéciale. Le Père envoie le Fils comme il l'engendre éternellement, pour qu'il remplisse la mission de Sauveur en prenant notre humanité et en mourant, comme homme, pour le salut des âmes. Sa mission terminée, le Fils remonte en son humanité à son Père et alors commence l'œuvre de l'Esprit, qui procède et du Père et du Fils. Cette œuvre sera jusqu'à la fin des temps, la mise en acte du salut mérité par Jésus, le Fils fait homme. De sorte que, sur terre, dans la rédemption du monde, la Sainte Trinité opère dans l'ordre qui est sa distinction essentielle.

C'est pourquoi, Notre-Seigneur dit : si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas. Mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.

Une fois venu, l'Esprit-Saint fera son œuvre totale. œuvre de vérité, vis-à-vis du monde, de ceux qui n'ont pas cru ou qui ne croiront pas en

la mission rédemptrice de Jésus. Il les convaincra de péché. Le Maître disait : Si je n'avais pas fait au milieu d'eux , tous les prodiges dont ils furent témoins, ils auraient quelque excuse en ne croyant pas en moi ; mais, étant donné ce que j'ai fait, ce qu'ils ont vu, aucune excuse ne leur reste, leur péché est manifeste. Cet argument vaut pour toujours, et c'est avec lui que l'Esprit accusera et convaincra toujours les incrédules de péché.

Œuvre de justice vis-à-vis du Christ, fils de Dieu, que les hommes ne veulent pas reconnaître pour tel. L'Esprit est dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, à la sainteté de Jésus, et ce témoignage deviendra un jour public, solennel, quand on verra le Sauveur assis à la droite du Père. Ce sera alors le triomphe de Jésus.

Œuvre de condamnation contre le prince de ce monde, c'est-à-dire, de l'Ennemi, le grand coupable, celui qui dès le commencement s'est déclaré l'adversaire de Dieu. Jugé, condamné, il l'est déjà, mais l'Esprit d'amour a pour mission de le combattre dans les âmes, de détruire son empire et c'est lui qui donnera à cet Esprit de haine la suprême défaite : *De peccato, de justitia, de judicio.* Triple justice exercée en ce monde par l'Esprit-Saint : sur la conscience des pécheurs, en l'honneur du Christ, contre le démon, son ennemi.

Toute vérité sera ainsi enseignée, établie, toute justice accomplie.

Mais pour que les Apôtres, encore peu éclairés, ne pensent pas que l'Esprit-Saint puisse jamais faire une autre œuvre que celle de Jésus, ni enseigner une autre doctrine ; afin d'établir

solidement l'unité de l'œuvre des trois Personnes divines comme elles sont une dans leur substance, Jésus ajoute : Il enseignera toute vérité, mais cette vérité qu'il dira il ne la dira pas de lui tout seul, il dira ce qu'il entend éternellement dans son union indissoluble avec le Père et le Fils. Un seul Dieu, une seule vérité, une seule parole.

Et le témoignage de l'Esprit sera la louange de Jésus, Fils de Dieu, à travers les siècles. Car il redira éternellement tout ce qu'est Jésus et son témoignage dans les élus de Dieu sera la louange qui jaillira de leur cœur à l'auguste Trinité.

Offertoire : « Que toute la terre loue Dieu dans la jubilation. Chantez un cantique à son Nom. Venez, écoutez, vous tous qui craignez Dieu, et je vous raconterai tout ce que le Seigneur a fait de bon à mon âme, alleluia ! »

Au ciel, ce sera la grande joie des élus : Montrer à tous, à la plus magnifique louange de Dieu, son œuvre de bonté en eux.

Secrète : « Dieu, qui par les vénérables échanges de ce sacrifice daignez nous faire participer à votre unique souveraine divinité, faites, nous vous en supplions, que, de même que nous connaissons votre vérité, nous puissions aussi l'atteindre par la sainteté de notre vie. »

Ces « vénérables échanges » sont la sainte Communion qui fait de nous, en réalité, des participants de la nature de Dieu ; elle agrandit, développe cette participation qui est la grâce sanctifiante. Mais connaître cette vérité ne suffit

pas ; il faut que la vérité de Dieu entre dans notre vie, afin que nous en vivions dans l'intime de notre être.

Communion : « Quand le Paraclet viendra, l'Esprit de vérité, il jugera le monde sur le péché, la justice et le jugement, alleluia, alleluia ! »

Postcommunion : « Soyez-nous secourable, Seigneur, afin que, par ces sacrements que nous avons reçus pieusement, nous soyons purifiés de nos péchés et délivrés de tout danger. »

XIV.

Quatrième Dimanche après l'Octave de Pâques.

Les Premières Vêpres.

Antienne du *Magnificat :* « Il me glorifiera, car il recevra de moi et vous le dira. »

L'Esprit-Saint nous dit, par ses dons de sagesse, d'intelligence, de science ce qu'est Notre-Seigneur, ce qu'est Dieu. Lui seul est le grand Docteur intime qui illumine au-dedans et révèle Dieu, tout ce qu'est Dieu, en une lumière intense et affectueuse. Ce n'est pas comme la lumière qui vient du dehors, de l'étude, lumière qui d'elle-même n'agit pas nécessairement sur la volonté. Autre est la lumière de l'Esprit. Nous répétons le Nom de Jésus, chose en apparence très simple, mais saint Paul nous déclare qu'il nous est impossible de prononcer ce Nom sans le Saint-Esprit. Qu'est-ce à dire ? Quand nous le disons de nous-mêmes, nous le disons comme un autre nom, sans penser à ce qu'il y a dans ce nom ; mais quand nous le disons avec le Saint-Esprit, ce nom nous révèle tout ce qu'il est : sa grandeur, son excellence, sa bonté, son sens profond et salutaire, son sens unique de Sauveur, Fils de Dieu.

L'Esprit-Saint est le grand, l'unique Illuminateur des âmes.

Oraison : « Dieu, de qui viennent tous les biens, accordez à nos prières de penser toujours, sous votre inspiration, ce qui est vrai et, sous votre direction, de l'accomplir. »

Tout bien vient de Dieu. Ne l'oublions jamais. Ce que nous avons de bon en nous, par nature ou par grâce, nous l'avons reçu de Dieu. Nous vivons, au sens le plus strict du mot, *aux crochets de Dieu.*

Alors, pourquoi nous enfler de vanité ? Nous sommes des pauvres, des mendiants auxquels Dieu fait la charité, rien de plus. Et si nous développons notre intelligence, si nous faisons des actes de noblesse, si nous sommes dans la masse commune plus que beaucoup d'autres, c'est que nous avons reçu davantage. Or, plus on reçoit, plus on doit à celui de qui on a reçu. La dette de reconnaissance croît avec le don. Et plus le don est grand, plus il étale notre indigence personnelle. L'effort même que nous faisons, effort intellectuel ou effort moral, provient de la capacité première de fond, que nous avons reçue. Nous travaillons sur le bien d'autrui, avec le bien d'autrui, c'est-à-dire de Dieu.

Si cela est vrai dans l'ordre naturel, à plus forte raison dans l'ordre surnaturel où tout est gratuit, depuis le degré le plus inférieur jusqu'au sommet le plus élevé de la sainteté.

Toute notre vie doit être une louange perpétuelle à la bienfaisance de Dieu.

Nous resterons éternellement ses débiteurs, car jamais notre reconnaissance ne sera égale à ses bienfaits.

LES MATINES, LAUDES ET SECONDES VÊPRES.

L'homélie est de saint Augustin sur ce texte de saint Jean, c. 16 : « En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Je vous le dis en vérité : si vous demandez quelque chose à mon Père en mon Nom, il vous le donnera. »

Cette homélie nous donne un précieux enseignement sur la prière.

Le saint Docteur nous montre ce que signifient ces paroles : demander au nom du Christ. Le Père donnera, si l'on demande en mon nom. Or, jamais, on ne demande au Nom de Jésus ce qui est contraire au salut. Il ne s'agit pas, seulement, pour demander au Nom de Jésus, de prononcer son nom, il faut que l'objet de la demande ou la pensée de celui qui demande soit conforme à ce qu'est essentiellement le Nom de Jésus.

Demander, par exemple, au Nom de Jésus qui est le bien absolu, une chose mauvaise, c'est lui faire injure : son nom ne peut s'allier à une chose mauvaise, ni être prononcé pour l'obtenir. Les deux s'excluent.

De même, celui qui a sur le Christ des idées qui ne sont pas exactes, qui ne conviennent pas au Fils de Dieu, ne peut pas légitimement demander quelque chose en son nom, quoiqu'il prononce ce nom. Il ne le peut pas, parce que le nom qu'il prononce n'est pas le vrai Nom du Fils de Dieu. Tandis que celui qui a la vraie foi, qui croit ce qu'est dans la vérité Jésus, Fils de Dieu fait homme, peut demander en son nom, seulement il ne sera exaucé que s'il ne demande rien qui soit contraire à son salut. Et il sera

exaucé quand il plaira à Dieu, selon sa providence, de l'exaucer. Certaines prières ne sont pas repoussées, mais elles sont simplement différées dans leur efficacité, selon les vues spéciales de la Providence.

Heureusement pour nous, du reste. Car nous sommes souvent comme les deux fils de Zébédée qui demandaient ce qu'ils ne savaient pas. Le refus d'une prière est parfois une grande bénédiction de Dieu. Et plus tard, quand nous aurons les yeux ouverts pour voir, nous remercierons la bonté de Dieu de nous avoir dirigés selon ses vues et non selon les nôtres.

Les Répons sont ceux du dimanche précédent.

Antienne du *Benedictus*, aux Laudes : « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom : demandez et vous recevrez, alleluia ! »

Jusqu'à la douloureuse Passion de Jésus, tout bien venait aux âmes par le Nom de Jésus, Sauveur unique, sans que ce nom fût prononcé sur terre. Mais comme dans les décrets éternels de Dieu, ce nom seul pouvait obtenir sa grâce, il était prononcé éternellement dans l'adorable Trinité. La terre en bénéficiait sans le connaître, mais il était éternellement connu de Celui qui, par le mérite de ce nom, répandait ses bienfaits. On vécut de Dieu, pendant de longs siècles, par le Nom éternel de Jésus, on fut sauvé par lui, sans qu'on le connût. Mais, une fois qu'il eut été prononcé sur terre par l'Ange Gabriel, comme il était prononcé par l'auguste Trinité, le Nom de Jésus devint officiellement et pour toujours le seul nom qui pût donner accès aux hommes auprès de Dieu. C'est pourquoi le Maître dit :

Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom, maintenant et pour toujours, il faut demander en mon nom. Aucune prière ne peut être agréable à Dieu, être exaucée par Dieu sans le Nom de Jésus.

Antienne du *Magnificat,* aux secondes Vêpres: « Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. Car mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru en moi. »

Le Père aime Jésus, son Fils, et il ne peut rien aimer qui ne soit uni à son Fils. Son amour est unique.

Pour être aimé du Père, il faut aimer Jésus, croire en lui. Alors le Père étend son amour sur tous ceux qui aiment son Fils. Où qu'ils soient, quels qu'ils soient, aussi misérables humainement soient-ils, le Père les aime du même amour qu'il aime son Fils. Et quand ils lui demandent quelque chose en son nom, le Père est ému, car il entend le nom bien-aimé et son Cœur se dispose à tout accorder.

Oraison des Premières Vêpres.

La Messe.

Introït : « Chantez dans l'allégresse, et que votre voix joyeuse soit entendue, alleluia ! Annoncez jusqu'aux extrémités de la terre que le Seigneur a délivré son peuple, alleluia, alleluia ! — Que toute la terre chante à Dieu dans la jubilation, qu'elle chante un cantique à son nom, qu'elle exalte ses louanges ! »

Il faut que la terre entière sache la grande, la joyeuse nouvelle : Dieu a sauvé son peuple. C'est la nouvelle la plus consolante, la seule qui puisse donner le réconfort d'une joie vraie. Tous ceux qui participent à cette joie divine doivent la répandre autour d'eux, partout, au bout du monde. Car le salut est pour tous. Si on aime Dieu, si on a conscience de la grâce de son baptême, on ne gardera pas pour soi ce don inestimable, le plus précieux. On le fera connaître, on le fera aimer, on le fera désirer soit par sa parole, soit par ses exemples, soit par sa prière, même par ses souffrances. Tout baptisé doit être apôtre de son baptême. Que l'on pense à ceux en nombre infini qui ne savent pas. Il faut qu'ils sachent la bonté de Dieu en Jésus notre Sauveur. Garder pour soi le don de Dieu, sans s'occuper des autres, c'est trahir son baptême, offenser l'amour de Dieu. C'est pourquoi il nous est crié, en cet Introït : Chantez la bonté de Dieu, publiez-la partout, jusqu'aux extrémités de la terre.

Oraison : « Dieu, de qui viennent tous les biens, accordez à nos prières de penser toujours sous votre inspiration, ce qui est vrai et, sous votre direction, de l'accomplir. »

Rien de plus rare et de plus difficile que de « penser toujours ce qui est vrai ».

Notre intelligence défaille à tout instant. Elle croit voir et ne voit pas juste ; elle croit comprendre et tombe dans l'erreur. Et le plus grave ne serait pas de ne pas voir juste de soi-même, mais de s'obstiner avec opiniâtreté dans ses propres pensées, aussi fausses soient-elles.

Et c'est pourquoi surtout pour penser juste

sur Dieu, sur nos rapports avec Dieu, nous avons besoin d'un tuteur intellectuel, qui est l'Eglise. Elle, elle pense juste sur tout ce qui est de Dieu et jamais rien de ce qu'elle pense sur ce qui est de Dieu ne pourra être en opposition avec une vérité quelconque. Ce qui est vrai de Dieu sera toujours vrai vis-à-vis de toute science humaine vraie. Car la Vérité est une, c'est Dieu lui-même, source et norme de toute vérité.

Pensons juste avec l'Eglise et, avec l'Eglise, réalisons dans notre vie morale ce que nous pensons.

Penser juste et agir de travers, avec une volonté fausse, est simplement folie. Folie qui peut venir soit de la perversité du cœur, soit de sa faiblesse. Mais c'est toujours folie. La vie de vérité, juste d'esprit et de volonté, est celle qui porte partout l'inflexible logique de la foi de son baptême. Nous sommes tous, sous ce rapport, plus ou moins insensés. Dans le ciel seul, nous aurons notre saine raison surnaturelle parfaite, définitivement équilibrée.

Epître de l'apôtre saint Jacques, qui confirme avec autorité ce qui vient d'être demandé dans l'oraison et expliqué, c. I :

« Mes très chers, mettez en pratique la parole de Dieu et ne vous contentez pas de l'écouter en vous faisant illusion à vous-mêmes. Car celui qui écoute la parole de Dieu et ne la pratique pas ressemble à un homme qui regarde son visage dans un miroir. Il se regarde, s'en va et oublie bien vite ce qu'il est. Tandis que celui qui est attentif à la loi parfaite, loi de liberté ; qui s'y attache non pas seulement comme un auditeur oublieux, mais comme un homme qui pratique cette loi, celui-là trouvera son bonheur dans ses œuvres. Celui également qui se croit religieux, sans prendre garde à modérer sa

langue, sans empêcher son cœur de suivre ses inclinations, a une religion vaine. La religion vraie, immaculée, aux yeux de notre Dieu et de notre Père, consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs souffrances et à se préserver de toute souillure du monde. »

Ecoutons avec joie et respect la parole de Dieu, mais ne croyons pas que cela suffise. Il faut mettre en pratique ce que nous entendons et croyons.

C'est une vaine illusion de se contempler dans la beauté d'un sermon comme dans un miroir et de s'en aller, le cœur vide. Il faut agir : pratiquer la loi de Dieu, qui nous rend la liberté entière de notre volonté, en nous dégageant des passions du monde.

Combien s'estiment de vie très pieuse, comme dit Saint Jacques, qui ne pensent pas à garder sévèrement leur langue, mais se permettent de mordre agréablement leur prochain. Vaine piété, dit l'austère apôtre. Elle n'est pas vraie, parce qu'elle n'est pas pure de tout mélange. Lui qui avait entendu le Christ réclamer avec tant d'insistance la piété vraie du cœur et non pas seulement l'apparence pharisienne de la religion, crie avec son Maître : Avant tout, soyez vrai devant Dieu.

Graduel : « Alleluia, alleluia, jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez.

Alleluia, le Seigneur est ressuscité, il se présente aux Femmes et leur dit : Salut ! Alors elles s'approchèrent de lui et entourèrent ses pieds de leurs bras. »

On les voit, ces saintes Femmes, qui reconnaissent leur Maître, se jeter à ses pieds et les entourer de leurs bras, comme pour le retenir, le garder, l'empêcher de disparaître. Nous aussi, jetons-nous souvent aux pieds de Jésus, tenons-les fortement par un amour profond, afin qu'il ne nous quitte pas. Quand il disparaît, la lumière s'éteint dans notre âme ; c'est la nuit, la nuit froide pendant laquelle il faut travailler et gagner le pain de vie à la sueur de son front. Mais quand lui revient, il compte ces gouttes de sueur, perles précieuses pour notre couronne éternelle.

Evangile selon saint Jean, c. 16 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : En vérité je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. Je vous ai dit ces choses en paraboles. Mais l'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai de mon Père ouvertement. Ce jour-là, vous demanderez en mon nom et je ne vous dis pas que je prierai mon Père pour vous, car mon Père vous aime, parce que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti de mon Père et je suis venu en ce monde, maintenant je quitte ce monde et je retourne à mon Père. Ses disciples lui dirent : Voici que vous nous parlez clairement, sans parabole. Nous savons maintenant que vous connaissez tout et que vous n'avez pas besoin que l'on vous pose des questions. C'est ce qui nous fait croire que vous êtes sorti de Dieu. »

Nous sommes toujours avec saint Jean à la dernière Cène, quand Jésus fait ses adieux à ses disciples. L'heure de son sacrifice approche ; c'est aussi l'heure de leur dire nettement ses vo-

lontés, de leur dire nettement ce qu'il est et où il va.

Les apôtres étaient inquiets, ils ne comprenaient plus rien, moins que jamais aux allusions que Jésus faisait à son origine divine et à son retour vers son Père. Des paraboles, croyaient-ils. Jésus les détrompe. Le temps des figures est passé. Il leur déclare : Je suis sorti de Dieu, venu de Dieu, mon Père, et je retourne à mon Père. Je suis donc Dieu, celui que vous adorez, que vos pères ont adoré. Je retourne à mon Père, mais je n'aurai pas besoin de le prier d'exaucer vos demandes, celles que vous ferez en mon nom, car mon Père vous aime, il vous aime comme il m'aime moi-même. Nous avons cette assurance inouïe : Dieu nous aime. Il nous demande seulement pour nous aimer que nous croyions en lui, en son Fils, en sa bonté pour nous. Alors, Dieu est vraiment tout à nous. Nous pouvons compter sur lui partout, toujours.

Offertoire : « Nations, bénissez le Seigneur, notre Dieu. Ecoutez et chantez ses louanges. C'est lui qui m'a donné la vie, lui qui ne permet pas que mes pieds chancellent. Béni soit le Seigneur qui n'a pas repoussé ma prière, ni éloigné de moi sa miséricorde, alleluia ! »

La vie de l'âme nous la tenons de Dieu, qui est la grâce sanctifiante. Vie fondamentale, elle porte en elle notre éternité bienheureuse. Mais, sur notre route, que d'obstacles, que d'embûches, que d'ennemis ! A Dieu de garder cette vie en nous par son secours, afin que nos pieds ne trébuchent pas, que nous ne succombions pas dans la lutte. C'est lui qui nous rend forts, vigoureux

dans son amour, qui nous attache invinciblement à sa vie divine. Béni soit le Seigneur, chanterons-nous éternellement, béni soit le Seigneur qui a écouté notre prière, qui a eu pitié de nous ! Demandez et vous recevrez, dit le Maître.

Secrète : « Recevez, Seigneur, les prières et les sacrifices de vos fidèles serviteurs, afin que par ces pieux hommages de notre dévotion, nous arrivions à la gloire du ciel. »

Communion : « Chantez au Seigneur, alleluia ! Chantez au Seigneur et bénissez son nom. Annoncez tous les jours le salut qu'il a donné, alleluia, alleluia ! »

Postcommunion : « Accordez, Seigneur, à nous qui sommes restaurés par la vertu de cette table céleste, de désirer ce qui est juste et d'obtenir ce que nous désirons. »

Dans toute cette messe, c'est de la prière qu'il s'agit. Pour qu'elle soit agréable à Dieu, pour qu'elle soit exaucée, notre prière doit passer par Jésus, le seul Nom que connaisse le Père. Mais, de plus, notre prière doit demander ce qui est juste, non pas juste à nos propres yeux, mais juste devant Dieu. Et rien de contraire à notre salut ne peut être juste devant Dieu. Notre prière doit concorder de tous points avec l'éternelle volonté de Dieu. Quand il exauce notre prière, prévue par lui, Dieu accomplit uniquement sa volonté. Et c'est pourquoi, quand nous prions, notre volonté à nous doit être intimement unie à la volonté suprême de Dieu. Alors Dieu est à sa place et nous à la nôtre. Souvent nous voulons

prendre la place de Dieu, oubliant ce que nous sommes, et c'est pourquoi souvent notre prière n'est pas exaucée. Elle n'a pas la qualité essentielle que doit lui donner notre état de créature vis-à-vis de Dieu.

XV.

La Messe des Rogations.

Les trois jours qui précèdent l'Ascension, ce départ définitif du Sauveur, qui laisse la terre, sa mission terminée, pour introduire dans la gloire du ciel sa sainte humanité, sont consacrés par d'instantes supplications.

Déjà, au IV^e^ siècle, il y avait, à Rome, des supplications spéciales fixées au 25 avril. C'étaient des Litanies solennelles où l'on invoquait tous les Saints, où l'on détaillait devant Dieu toutes les nécessités de l'Eglise pour exciter sa compassion. On lui rappelait, en même temps, les bienfaits accordés par les mystères de la Rédemption et c'est au Nom de Jésus, incarné, crucifié, ressuscité, glorifié dans le ciel que l'on demandait au Père de protéger ses enfants.

Ce sont les trois parties toujours existantes des Litanies : les invocations aux Saints, les mystères de la Rédemption et le détail des demandes coupé en deux par les mystères.

L'Ordre n'avait pas jusqu'ici, mais il a maintenant ces Litanies du 25 avril, appelées Litanies majeures, pour les distinguer de celles des Rogations instituées plus tard.

Disons en passant que la fête de Saint Marc

n'est pas du tout liée aux Litanies majeures. Elles existaient, en ce jour du 25 avril, avant elle.

Au V^e^ siècle, saint Mamert, évêque de Vienne, dans la Gaule, effrayé des calamités qui pesaient sur son peuple, prescrivit trois jours de supplications solennelles, trois jours de Litanies avec procession et jeûne, avant l'Ascension. Sainte coutume qui s'étendit d'abord à toute la Gaule, puis, au VIII^e^ siècle, fut ordonnée par le pape Léon III, pour l'Eglise universelle. Le Maître va partir. Avant qu'il s'en aille, l'Eglise se jette à ses pieds et lui crie toutes ses misères. Elle lui dit : Ayez pitié de moi ! Et elle fait intervenir tous les Saints qui sont dans la béatitude éternelle. Elle semble leur dire : dans votre joie, n'oubliez pas mes nécessités. Elle nomme à Dieu ceux qui furent ses plus grands amis en ce monde : les Apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges. Ces noms glorieux, même ceux des Anges qui nous sont connus, passent devant Dieu pour solliciter sa miséricorde. Puis, c'est le triste défilé de toutes les misères humaines : la mort subite, le péché, la tentation, la corruption, l'aveuglement du cœur, la foudre, la tempête, la peste, la famine, la guerre, le tremblement de terre. Rien n'est oublié de ce que souffrent les humains. A ces misères, l'Eglise oppose le Sang du Sauveur ; sa miséricorde, ses gloires, tout cela elle l'offre à Dieu pour obtenir sa pitié, elle lui offre son Fils Jésus pour la rançon du monde. Elle demande la paix, la protection sur l'Eglise, sur le Pape, sur tous les Prélats, les princes, tout le peuple chrétien, les fruits de la terre, les pauvres, les voyageurs, les prisonniers, les navigateurs et sa prière s'étend jusque dans le Pur-

gatoire. Aucune souffrance n'est oubliée ni en ce monde, ni dans l'autre. Au Christ Jésus de donner à tous sa bénédiction avant de nous quitter.

Avant la messe conventuelle, l'officiant et ses ministres viennent se placer au pied de l'autel. Ils portent les ornements violets. La procession s'organise selon l'usage : en tête un Frère porte le bénitier pour jeter l'eau bénite sur son passage, puis la croix, avec l'image du Crucifié tourné vers les religieux, puis les religieux sur deux rangs, les plus jeunes les premiers, et enfin l'officiant entouré du diacre et du sous-diacre. L'officiant est en chape violette, le diacre porte des reliques.

On chante d'abord cette antienne avant de quitter le chœur : « Seigneur, levez-vous, aidez-nous, délivrez-nous à cause de votre nom, alleluia ! — Dieu, nous avons entendu raconter, nos Pères nous ont dit ce que vous avez fait pour eux. Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. »

Verset : « Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, alleluia ! — Donnez-nous le salut, alleluia ! »

Oraison : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, afin que châtié par les calamités qu'il mérite, il respire par votre miséricorde. »

Cette prière dite, la procession se met en marche, soit dans les cloîtres soit dans les jardins, en chantant les Litanies.

Quoiqu'elles soient dans un volume précédent, je les remets ici pour la plus grande commodité des lecteurs.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Dieu le le Père, qui êtes aux cieux, ayez pitié de nous.
Dieu le Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Dieu le Saint-Esprit, ayez pitié de nous.
Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, priez pour nous.
Sainte Mère de Dieu,
Sainte Vierge des Vierges,
Saint Michel,
Saint Gabriël,
Saint Raphaël,
Tous les saints Anges et Archanges,
Tous les saints ordres des bienheureux Esprits,
Saint Jean-Baptiste,
Saint Joseph,
Tous les saints Patriarches et Prophètes,
Saint Pierre,
Saint Paul,
Saint André,
Saint Jacques,
Saint Jean,
Saint Thomas,
Saint Jacques,
Saint Philippe,
Saint Barthélemi,
Saint Mathieu,
Saint Simon,
Saint Thaddée,

Priez pour nous.

Saint Mathias,
Priez pour nous.
Saint Barnabé,
Saint Marc,
Saint Luc,
Tous les saints Disciples du Seigneur,
Tous les saints Innocents,
Saint Etienne,
Saint Clément,
Saint Corneille,
Saint Cyprien,
Saint Laurent,
Saint Vincent,
Saint Denis et ses compagnons,
Saint Maurice et ses compagnons,
Saint Janvier et ses compagnons,
Saints Fabien et Sébastien,
Saints Côme et Damien,
Saint Thomas,
Saint Pierre,
Saint Jean et ses compagnons,
Tous les saints martyrs,
Saint Silvestre,
Saint Grégoire,
Saint Pie,
Saint Ambroise,
Saint Augustin,
Saint Jérôme,
Saint Hilaire,
Saint Martin,
Saint Nicolas,
Saint Antonin,
Saint Dominique, notre Père,
Saint Dominique, notre Père,

Priez pour nous.

— A cette invocation à notre bienheureux Père, répétée deux fois, on chante à plus haute voix.

Saint Thomas,
Saint Vincent,
Saint Hyacinthe,
Saint Raymond,
Saint Louis,
Saint Antoine,
Saint Benoît,
Saint Bernard,
Saint François,
Tous les saints Confesseurs,
Sainte Anne,
Sainte Marie-Madeleine,
Priez pour nous.

Sainte Marthe,
Sainte Félicité,
Sainte Perpétue,
Sainte Agathe,
Sainte Lucie,
Sainte Agnès,
Sainte Cécile,
Sainte Cathérine,
Sainte Marguerite,
Sainte Ursule et ses compagnes,
Sainte Catherine,
Sainte Rose,
Sainte Agnès,
Sainte Catherine,
Toutes les saintes Vierges et Veuves.
Tous les Saints,
Priez pour nous.

Soyez-nous propice. Pardonnez-nous, Seigneur.
Soyez-nous propice. Pardonnez-nous, Seigneur.
De la damnation éternelle. Délivrez-nous, Seigneur.
D'une mort subite et imprévue,
Des dangers imminents pour nos péchés,
Des embûches du démon,
De toute impureté de l'âme et du corps,
De la colère, de la haine et de toute mauvaise volonté,
Des pensées impures,
De l'aveuglement du cœur,
De la foudre et de la tempête,
De la peste, la faim et la guerre,
Du châtiment des tremblements de terre,
De tout mal,
Par le mystère de votre sainte Incarnation,
Par votre Passion et votre Croix,
Par votre glorieuse Résurrection,
Par votre admirable Ascension,
Par la grâce du Saint-Esprit le Paraclet,
Au jour du Jugement,
Délivrez-nous, Seigneur.
Pécheurs, nous vous prions, exaucez-nous.
Pour que vous nous donniez la paix, n. v. pr. exaucez-nous.
Pour que votre miséricorde et votre bonté nous gardent, nous vous prions, exaucez-nous.
Pour que vous daigniez gouverner et conserver votre sainte Eglise, nous vous prions, exaucez-nous.

Pour que vous daigniez conserver dans la sainte religion le Seigneur Apostolique et tous les ordres de la hiérarchie de l'Eglise,
Pour que vous daigniez conserver à votre saint service les Evêques, nos Prélats et toutes les Congrégations qui leur sont confiées,
Pour que vous daigniez humilier les ennemis de la sainte Eglise,
Pour que vous daigniez donner à nos rois et à nos princes la paix, la vraie concorde et la victoire,
Pour que vous daigniez conserver tout le peuple chrétien racheté par votre sang précieux,
Pour que vous donniez en récompense à nos bienfaiteurs les biens éternels,
Pour que vous arrachiez nos âmes, les âmes de nos parents, à la damnation éternelle,
Pour que vous daigniez donner et conserver les fruits de la terre,
Pour que vous daigniez retourner sur nous les yeux de votre miséricorde,
Pour que vous rendiez raisonnable l'hommage de notre servitude,
Pour que vous éleviez nos âmes vers les désirs célestes,
Pour que vous daigniez regarder et soulager les misères des pauvres et des prisonniers,
Pour que vous daigniez visiter et consoler nos habitations et ceux qui y résident,
Pour que vous daigniez protéger et conserver cette ville et tout son peuple,
Pour que vous daigniez conduire au port du salut tous les fidèles qui naviguent et qui voyagent,
Pour que vous daigniez nous former à la discipline régulière,
Pour que vous accordiez à tous les fidèles défunts le repos éternel,
Pour que vous daigniez nous exaucer,
Fils de Dieu, nous vous prions, exaucez-nous.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Nous vous prions, exaucez-nous.

Dès que les Litanies sont terminées, l'officiant commence la messe. Tout est une supplication à la miséricorde de Dieu. On pourrait appeler cette messe, la messe de la prière.

Introït : « Il a exaucé ma voix, de son temple saint, alleluia, et ma clameur est arrivée, devant lui, jusqu'à ses oreilles, alleluia, alleluia ! — Seigneur, je vous aime, vous qui êtes ma force. Le Seigneur est mon appui, il est mon refuge et mon libérateur. »

Toute prière à Dieu doit être accompagnée de ce cri : je vous aime, j'ai confiance en vous. Je sais qui vous êtes et ce que je suis. Je sais que tout ce que j'ai, je l'ai reçu de votre bonté ; je sais que vous seul pouvez m'aider, me secourir, me sauver. Quand on se présente ainsi devant Dieu, conscient de sa bonté toute-puissante et de sa propre misère, on est exaucé.

Oraison : « Accordez-nous, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, que nous qui au milieu de nos afflictions, avons confiance en votre bonté, nous soyons défendus toujours par votre protection contre toute adversité. »

Epître de saint Jacques, apôtre, c. 5 :

« Très chers, confessez vos fautes l'un à l'autre et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés. Car la prière persévérante du juste a beaucoup de valeur. Elie était un homme mortel comme nous. Il pria pour que la pluie ne tombât point sur la terre et il ne plut pas pendant trois ans et six mois. Il pria de nouveau et le ciel donna de la pluie et la terre produisit ses fruits. Mes Frères, si quelqu'un d'entre vous s'écarte de la vérité et qu'il y soit ramené par un de ses frères, que celui-ci sache que faire sortir un pécheur de son erreur, c'est sauver son âme de la mort et faire disparaître la multitude de ses péchés. »

Saint Jacques nous donne un exemple frappant de l'efficacité de la prière du juste. Cette prière nous met entre les mains la puissance même de Dieu. Il fait par notre prière ce que nous voulons. Il est écrit : le Seigneur fait la volonté de ceux qui le craignent. Il va même jusqu'à faire passer par leur voix, par leurs mains cette majesté de Créateur qui commande souverainement à tous les êtres. Elie arrête la pluie, comme s'il était le Maître de la nature, il la rend de même. Sa volonté unie à celle de Dieu ne fait plus qu'une.

Il est probable que ce passage de l'épître de saint Jacques est la cause du sens populaire de la procession des Rogations. Ces Litanies, en effet, sont destinées tout spécialement dans l'esprit du peuple, à obtenir la bénédiction de Dieu sur les biens de la terre. Tandis que, à l'origine de leur institution par saint Mamert, elles étaient une supplication contre toutes les calamités qui pesaient sur le monde.

Graduel : « Alleluia, dites à Dieu : que vous êtes bon ! Votre miséricorde est éternelle. »

C'est tout, mais il suffit, car c'est le cri de la confiance en Dieu.

Evangile selon saint Luc, c. II :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un de vous avait un ami qui vînt au milieu de la nuit lui dire : Mon ami, donnez-moi trois pains, car un ami à moi m'arrive d'un voyage et je n'ai rien à lui offrir à manger, et que de l'intérieur il répondît : Ne m'ennuyez pas, ma porte est fermée, mes serviteurs sont couchés, je ne puis pas me lever et vous donner ce que vous demandez, et si néanmoins l'autre continuait à frapper à la porte, je vous assure que si cet

homme ne se levait pas parce que l'autre est son ami, il se lèverait quand même à cause de son importunité et lui donnerait ce qui lui est nécessaire.

De même je vous dis : Demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira, car celui qui demande reçoit, celui qui cherche trouve, et on ouvre à celui qui frappe. Si quelqu'un d'entre vous demandait du pain à son père, lui donnerait-il une pierre ? S'il demandait un poisson, lui donnerait-il au lieu de poisson, un serpent ? Et s'il demandait un œuf, lui présenterait-il un scorpion ? Si donc vous, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, à plus forte raison votre Père du ciel donnera-t-il l'Esprit bon à ceux qui le prient. »

Le Maître ne craint pas de comparer la bonté de Dieu à la nôtre. Si nous autres, chétives créatures dont le cœur est si étroit, si égoïste, témoignons cependant à nos amis quelque bonté, à plus forte raison, Celui qui est essentiellement bonté exaucera-t-il les prières qu'on lui adressera. Et ce que donne le Père qui est dans les cieux, ce n'est pas seulement ces biens temporels, ces biens humains, de valeur inférieure, ce qu'il donne, lui, avant tout, c'est l'Esprit bon, l'Esprit d'amour seul capable de réjouir notre cœur à fond et de le conduire à la joie éternelle. Demandons à Dieu tous les biens, mais surtout le plus grand des biens, l'Esprit qui le fait aimer et désirer.

Offertoire : « Ma bouche glorifie le Seigneur, je le loue dans une nombreuse assemblée, car il est à la droite du pauvre pour le protéger contre ceux qui en veulent à ma vie, alleluia ! »

David se disait « le pauvre », l'indigent, le faible, il se mettait à sa place devant Dieu, au plus bas, pour obtenir son secours. C'est l'unique place qui nous convient à tous. Aux superbes,

Dieu refuse, aux humbles, il ouvre ses deux mains.

Secrète : « Seigneur, que ces offrandes, nous vous en supplions, nous délivrent des chaînes du péché et nous obtiennent les dons de votre miséricorde. »

D'abord la délivrance du péché, le mal unique en soi, c'est ce que nous devons demander instamment à Dieu, avant tout autre don. Notre âme étant purifiée, unie à lui par la grâce, nous pouvons alors solliciter d'autres faveurs, même temporelles, car le Seigneur est le dispensateur souverain de tous les biens. Mais ces biens secondaires il les accorde selon les desseins supérieurs de sa Providence.

Communion : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Car celui qui demande reçoit, celui qui cherche, trouve, et on ouvre à celui qui frappe, alleluia ! »

Postcommunion : « Seigneur, nous vous en supplions, exaucez avec bonté nos prières, afin que, en recevant vos bienfaits dans la tribulation, la consolation venue de vous nous fasse croître en votre amour. »

Consolés par la bonté de Dieu, reconnaissants de ses bienfaits, nous devons avoir pour lui un plus grand amour. Ce serait une ingratitude de recevoir, sans aimer celui qui donne. Et plus il donne, plus nous devons l'aimer. Nos efforts doivent tendre à mettre l'égalité, sans pouvoir jamais l'atteindre, entre la bonté de Dieu pour nous et notre affectueuse reconnaissance pour lui.

XVI.

Vigile de l'Ascension.

Au rite romain cette Vigile de l'Ascension emprunte toutes ses parties chantées au dimanche précédent ; elle n'a de spécial que l'épître et l'évangile.

Au rite dominicain la messe entière est propre et remplie de la pensée de l'Ascension du Seigneur.

Introït : « Que toutes les nations applaudissent des mains, qu'elles chantent à Dieu dans la jubilation, alleluia, alleluia ! — Il nous a soumis les peuples, il a mis sous nos pieds toutes les nations. »

C'est la joie universelle, la joie de toutes les nations. Le Seigneur Jésus a sauvé tous les peuples, il les a conquis par son sang, il est devenu leur roi. Avec lui, tous les peuples dont il est le chef vont monter au ciel, participer à sa gloire. Ils ne font plus qu'un en lui. Sa gloire personnelle est la gloire de tous, son Ascension, l'ascension de tous. Que tous soient dans la jubilation !

Oraison : « Accordez, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, que la pensée de notre cœur

soit toujours attachée au lieu où l'Auteur glorieux de cette prochaine solennité est entré. Faites que notre conduite nous fasse parvenir où notre pensée va par la foi. »

Notre pensée suit le Sauveur en son lieu de triomphe, qu'elle ne le quitte pas, que notre volonté marche où elle va, afin que d'esprit et de cœur, de pensée et d'acte nous vivions au ciel avec notre Sauveur.

Epître de saint Paul aux Ephésiens, c. 4 :

« Frères, la grâce est donnée à chacun de nous, selon la mesure gratuite voulue par le Christ. Aussi est-il écrit : En s'élevant dans les hauteurs, il a emmené avec lui ceux qui étaient prisonniers, il a répandu ses dons sur les hommes. S'il est monté, c'est qu'auparavant il était descendu dans les profondeurs de la terre. Celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir ainsi tous les mondes de sa présence. Lui-même a institué les uns apôtres, les autres prophètes, quelques-uns évangélistes, quelques autres pasteurs et docteurs, tous pour sanctifier les âmes par leur ministère et former le corps du Christ. Formation qui se fera jusqu'à ce que tous les hommes, unis dans une même foi, une même connaissance de Dieu, arrivent à la maturité de l'homme parfait, c'est-à-dire à la mesure exacte de l'âge parfait du Christ. »

Grande doctrine mystique de saint Paul que nous devons comprendre et réaliser. Chacun de nous reçoit la grâce à laquelle il est prédestiné, grâce personnelle par là même, absolument gratuite, qui nous est propre par l'ordre de la Providence divine. Grâce méritée par la Passion du Sauveur et répandue sur le monde par la venue de l'Esprit-Saint, après l'Ascension de Jésus. Descendu au plus bas sur terre pour mériter

cette grâce, le Fils de Dieu remonte au plus haut avec sa sainte humanité pour envoyer l'Esprit-Saint, le Don suprême.

Ce sera l'œuvre de l'Esprit-Saint de former, à travers les siècles et à travers le monde, le corps complet du Christ. Le Christ est mystiquement le chef, la tête de ce corps, tous les élus en sont les membres. De sorte que le Christ et les élus unis à lui ne sont devant Dieu qu'un seul homme, un seul Christ ; le Père n'a qu'un Fils Jésus et les élus unis à lui, formant son corps mystique. Et pour former ce corps, l'Esprit-Saint agit dans le monde comme il a d'abord agi pour la formation du corps réel de Jésus dans le sein de la Sainte Vierge. Le corps de Jésus fut formé par l'opération du Saint-Esprit. De même son corps mystique est formé par l'opération du Saint-Esprit. Il le façonne par l'Eglise : ses apôtres, ses prophètes, ses évangélistes, ses évêques, ses docteurs. Tout ce ministère, toute cette hiérarchie est établie uniquement pour former, sous la direction de l'Esprit-Saint, le corps mystique du Christ.

Chaque élu, sauvé par la grâce du Sauveur, uni à lui par l'opération du Saint-Esprit, fait partie du corps mystique de Jésus. Il n'est qu'un avec lui, à ce point qu'il est impossible d'aller à Dieu sans entrer dans cette unité mystique. Nous y avons notre place marquée, celle qui correspond à notre prédestination, à notre grâce, à notre degré d'amour de Dieu.

Alleluia : « Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde ; maintenant, je quitte le monde et je vais à mon Père, alleluia. »

Evangile selon saint Jean, c. 17 :

« En ce temps-là, Jésus, levant les yeux au ciel, dit : Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie. Vous lui avez donné toute puissance sur les hommes, que par elle il leur donne la vie éternelle. La vie éternelle consiste à vous connaître, vous, le seul Dieu véritable, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai terminé l'œuvre que vous m'avez confiée. Et maintenant, vous, mon Père, glorifiez-moi en vous, en me donnant la gloire que j'ai en vous, avant le commencement du monde. J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez choisis dans le monde. Ils étaient vôtres et vous me les avez donnés, et ils ont accepté votre parole. Maintenant ils savent que tout ce que vous m'avez donné, vient de vous, parce que je leur ai communiqué les paroles que vous m'aviez confiées. Ils les ont reçues, ils savent que je suis vraiment sorti de vous et ils croient que vous m'avez envoyé. Je prie pour eux ; je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi. Je suis glorifié en eux. Déjà je ne suis plus dans le monde, mais eux ils restent dans le monde et moi je viens à vous. »

« J'ai achevé mon œuvre », dit le Sauveur.

Son œuvre, c'est-à-dire, le salut du monde, l'œuvre décrétée de toute éternité par l'auguste Trinité. Mais cette œuvre personnelle au Christ comme principe et vie, des hommes choisis par le Père, choisis de même par le Fils devront la réaliser dans le monde entier, jusqu'à la fin des temps. C'est l'Eglise, chargée, comme disait saint Paul, de former le corps du Christ, son corps mystique en lui unissant à lui, le Chef, les élus, ses membres. L'heure est venue d'établir cette grande œuvre. Jésus s'en réjouit, il en rend grâces à son Père. A travers les siècles et à travers le monde, le Père et avec lui Jésus et le

Saint-Esprit se choisiront les ministres de cette œuvre.

Toujours cette parole de Jésus sera vraie : Père, vous me les avez donnés, ils étaient à vous et vous me les avez donnés, mais ce qui est à vous est à moi, et ce qui est à moi est à vous. L'œuvre est commune entre les trois Personnes de l'auguste Trinité.

A l'Eglise, fille de Dieu, de glorifier son chef et par son chef de glorifier l'auguste Trinité. C'est son rôle unique en ce monde. Elle sait ce qu'est Dieu, elle sait ce qu'est la vie éternelle, elle sait combien Jésus, son chef, a aimé les âmes, elle sait ce qu'elle doit enseigner et faire pour les ramener à Dieu et ainsi accomplir toute l'œuvre de Dieu. Et c'est très touchant d'entendre Notre-Seigneur recommander à son Père, avec une tendresse infinie, non pas seulement ses Apôtres, cette Eglise primitive qu'il a formée lui-même, mais tous ceux qui, après eux, auront la même foi, le même amour, l'Eglise future dont il voit le magnifique épanouissement. Jésus, à cette dernière Cène, voit se dérouler devant ses yeux la suite de l'œuvre divine ; il voit son Eglise au milieu du monde, aujourd'hui, demain, toujours. Il compte ses victoires, mesure ses défaites, écoute ses accents de triomphe et ses cris de détresse. Et alors, ce « monde » qui est l'ennemi, l'adversaire, l'antéchrist, il le réprouve. Jésus ne prie pas pour lui. Mais, profondément ému de voir les « siens », ses amis, son Eglise en lutte avec ce « monde », il implore son Père pour les « siens » qui sont également ceux de son Père. C'est que, il s'en va, et s'en allant il ne sera plus là, de manière visible, pour consoler et réconfor-

ter les siens. Mais sur l'Eglise plane éternellement la prière vivifiante de Jésus. Elle n'a rien à craindre. Heureux ceux qui, fidèles à Jésus, peuvent se dire humblement mais avec joie « les siens ».

Offertoire : « Dieu monte dans la jubilation, le Seigneur monte au son de la trompette, alleluia ! »

Secrète : « Nous vous offrons, Seigneur, en humbles suppliants, ce sacrifice, pour honorer la vénérable Ascension de votre Fils, dont nous devançons la solennité, accordez-nous, nous vous en prions, de nous élever par lui, au moyen de ces échanges sacrés, à la vie du ciel. »

Communion : « Père, quand j'étais avec eux, je les protégeais, ceux que vous m'avez donnés, alleluia ; maintenant, je viens à vous, je ne vous demande pas de les enlever de ce monde, mais bien de les défendre contre tout mal, alleluia, alleluia. »

Touchante sollicitude ! On sent que le Cœur de Jésus, son Cœur d'homme est ému, à la pensée de quitter ses Apôtres. Ce n'étaient cependant que de pauvres gens, si inférieurs à lui sous tous les rapports. Mais précisément, il était venu pour les pauvres gens, pour les malheureux, pour les déchus de ce monde. Alors, en les regardant, Jésus sent en lui une tendresse compatissante infinie. Et non seulement pour ceux qui étaient là avec lui, mais aussi pour tous ceux qui devaient croire en lui, l'adorer, l'aimer. Tous ses amis sont présents, il les voit tous, il nous voit, assis

nous aussi à sa table, et, sur nous, aussi lointains, son Cœur s'émeut. Il le dit à son Père : Vous, gardez-les ! ce sont vos enfants, mes frères d'âme et de sang. Père, aimez-les comme vous m'aimez. Eux et moi, c'est tout un comme vous et moi c'est tout un.

Postcommunion : « Accordez-nous, nous vous en supplions, Seigneur, que par ces sacrements auxquels nous avons participé, le désir affectueux de notre piété aille où est avec vous notre substance, Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

« Notre substance ». En effet, depuis que le Fils unique de Dieu a pris notre humanité, notre substance à nous, cette substance humaine est entrée dans l'auguste Trinité, elle fait partie, par la Personne du Verbe, de l'auguste Trinité, elle n'y est pas une étrangère, elle y est chez elle, non pas par elle-même, mais par son union à la Personne du Fils de Dieu. Et, depuis l'Incarnation du Fils de Dieu, en levant les yeux vers l'auguste Trinité, nous y trouvons, assise à la droite de Dieu, notre substance, notre pauvre nature. Rien n'est changé dans l'Etre divin, mais quelque chose s'est ajoutée, qui, avant l'Incarnation, n'y était pas, notre substance humaine unie au Verbe de Dieu.

De toute éternité, Dieu a prédestiné cette substance humaine à être unie à la Personne de son Fils, à faire, par cette union, partie de la Divinité, en ce sens que son union au Verbe de Dieu l'élève en la Personne du Verbe à la hauteur de Dieu. Et c'est pourquoi, nous adorons l'humanité du Fils de Dieu, notre substance en lui, non pas pour elle-même, mais pour son union

à la Personne du Verbe. Vraiment, notre substance est avec Dieu, notre substance, Notre Seigneur Jésus-Christ.

Il est aussi « notre substance », substance mystique très réelle, parce que la grâce sanctifiante ne vient en nos âmes que par la vertu de la douloureuse Passion de Jésus. Tout ce qui est en nous de surnaturel, de saint, tout ce qui nous fait substantiellement enfants de Dieu, tout ce qui nourrit et développe cette substance de sainteté, tout ce qui lui fait atteindre son but, qui est la possession éternelle de Dieu, tout nous vient par Jésus. Il est donc ainsi notre substance de sainteté en ce monde, de joie éternelle dans l'éternité. Et cela est si vrai qu'il a institué précisément la Sainte Eucharistie pour être notre pain de vie, le pain qui nourrit notre substance divine. On ne peut pas établir avec plus de netteté et de certitude que Jésus est véritablement « notre substance ». Nous vivons de la grâce de Dieu par lui, nous nourrissons cette grâce par lui, nous atteignons la vie éternelle de Dieu par lui. Jésus est vraiment notre substance. Et comme Jésus, notre substance, est dans le ciel, c'est là que nous devons le regarder, l'adorer, le prier ; c'est là que nous devons avoir le désir d'aller vivre avec lui. Sa substance humaine unie à la Personne du Verbe appelle notre substance à nous pour se l'unir éternellement dans la joie de Dieu, comme en ce monde, sa substance eucharistique nous attire à lui pour nous donner sa divine ressemblance.

XVII.

L'Ascension du Seigneur.

Les Premières Vêpres.

Pendant quarante jours, après sa Résurrection, Notre-Seigneur demeure, si l'on peut dire, entre le ciel et la terre. Il n'est plus de la terre, sur laquelle il n'habite plus comme avant sa mort ; il n'est pas définitivement du ciel, pour sa sainte Humanité, qui n'y a pas encore pris la place glorieuse qu'elle doit occuper.

Mais le Maître n'est pas inactif. Pendant ces quarante jours, il affermit la foi de ses disciples, en se montrant souvent à eux ; il leur ouvre l'esprit pour qu'ils comprennent en toute vérité le sens de sa Personne, le sens de sa douloureuse Passion, le sens de la rédemption du monde. La fréquentation de Jésus ressuscité met toutes ces grandes choses au point dans ces âmes timides, ignorantes, mais bonnes et simples. A le voir, à l'entendre, les Apôtres se familiarisent peu à peu avec la grandeur de leur mission, ils comprennent mieux leur Maître adoré, ils se disposent à faire sous sa direction l'œuvre qu'il leur confie. La hiérarchie de l'Eglise se précise. Là-bas, en Galilée, près de ce lac de Tibériade où tant de fois Jésus a enseigné, a guéri les malades, a attiré les pauvres et les pécheurs, Jésus, devant ses

Apôtres donne définitivement à saint Pierre le pouvoir suprême. Déjà il lui avait dit, à Césarée de Philippe : Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise et jamais les puissances de l'enfer ne triompheront d'elle. Mais c'était avant sa Passion, avant que Pierre eût renié son Maître. Sans doute, Jésus lui était apparu, après sa Résurrection, à lui tout seul, comme pour lui dire : Pierre, je connais ton cœur ! Même quand tu me reniais, tu m'aimais toujours. C'était le pardon de l'ami, en privé ; il fallait autre chose, un acte public qui prouvât sans réplique aux disciples à venir que rien n'était changé dans la hiérarchie de l'Eglise ; que Pierre, même après avoir renié son Maître, demeurait la *Pierre* sur laquelle cette Eglise était bâtie, le chef visible, unique, jusqu'à la fin des temps, de cette Eglise.

Et c'est pourquoi, devant tous les Apôtres, afin que personne ne l'ignorât, Jésus, après le dîner sur les bords du lac, regarde Pierre avec ces yeux qu'il connaissait bien, ces yeux de vérité et de bonté et lui dit : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ne m'aiment ?

Pierre répondit : Oui, Seigneur, vous, vous savez que je vous aime. — Pais mes agneaux, reprit Jésus. Et une seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? — Seigneur, vous savez que je vous aime. — Pais mes agneaux. — Et une troisième fois, Jésus reprit : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? — A cette troisième interrogation, sous ce regard qui pénétrait jusqu'au fond de son âme, Pierre bouleversé, se rappelant son triple reniement, répond : Seigneur, vous qui savez tout, vous savez bien que je vous aime. — Pais

mes brebis, dit le Maître. C'est fini. L'Eglise est définitivement constituée : les agneaux et les brebis, les fidèles et les pasteurs sont unis sous l'autorité de Pierre. Il est le chef, le vicaire du Christ. Jésus peut quitter la terre.

Antienne sur les psaumes ordinaires des premières vêpres : « Le Christ en montant au ciel, emmène avec lui les prisonniers des limbes, il répand ses dons sur les hommes, alleluia ! »

Tout un monde attendait la venue du Christ promis, depuis Adam jusqu'aux élus contemporains de Jésus. Pas de souffrance en cette attente, car les volontés étaient unies dans un amour parfait à la volonté de Dieu, mais un désir profond, affectueux de le voir venir et avec lui, d'entrer dans la joie du ciel. Aussi, quand le Sauveur monte vers son Père, il a pour escorte tous ces élus dont le triomphe s'unit au sien. Quelle armée glorieuse ! Avec eux, ayons le désir ardent de Dieu, le désir que s'accomplisse en chacun de nous le grand mystère de l'union éternelle avec Dieu. C'est pour cela que nous vivons, pour cela que nous croyons, pour cela que nous prions. Notre vie chrétienne, religieuse, sacerdotale n'a que ce but : la possession éternelle de Dieu pour le louer et le glorifier à jamais. Si nous étions plus chrétiens, nous aurions le désir le plus violent de mourir, puisque c'est la mort qui achève ce grand mystère d'union. La mort est le passage à la vie, la Pâque éternelle.

Capitule : « Je vous ai fait un premier récit, ô Théophile, de tout ce que Jésus a fait et enseigné jusqu'au jour où après avoir donné des

ordres, par le Saint-Esprit, aux Apôtres qu'il avait choisis, il fut élevé dans le ciel. »

C'est le commencement des Actes des Apôtres rédigés par saint Luc, le compagnon très aimé de saint Paul. Lui-même nous apprend ici qu'il avait composé un autre récit, son Evangile, dont saint Paul écrit que « toute l'Eglise lui en fait louange. » Mais il est cité en ces premières vêpres, pour ce témoignage qu'il donne à l'Ascension du Sauveur.

Ces « ordres » donnés aux Apôtres sont tout ce que Jésus leur avait enseigné pendant les quarante jours passés au milieu d'eux, ce qu'il leur recommanda avant de monter au ciel, comme un suprême testament : allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les, au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ordre divin qui allait changer la face du monde et dont chacun de nous bénéficie encore. Notre foi et notre baptême remontent à cet ordre de Jésus. Et si nous pouvions suivre à travers les âges la suite de cet ordre, nous saurions par qui nous arrivons jusqu'aux Apôtres et par un apôtre à Jésus lui-même. Nous saurions de quel apôtre nous sommes les fils spirituels et par quelles mains, de cet apôtre jusqu'à chacun de nous, la grâce du baptême est descendue. Nous établirions ainsi, à la louange de la bonté de Dieu, notre généalogie chrétienne. Au ciel nous le saurons.

Répons : « La splendeur ravissante du Seigneur s'est élevée au-dessus des astres, elle illumine les nuées du ciel, son Nom demeure éternellement. — Sa sortie est du plus haut des cieux, son retour au plus haut des cieux. »

Comparaison aimée des Ecritures entre la course splendide du soleil et le passage sur terre du Fils de Dieu.

Comme le soleil, le Verbe de Dieu prend sa course vers la terre, dans la magnificence de son éclat, il sort du Père au plus haut, Dieu lui-même et, uni à la nature humaine, son œuvre de salut achevée, il remonte à son Père, avec cette nature humaine glorifiée, au plus haut, en Dieu lui-même.

Course de « géant » par la grandeur de l'œuvre accomplie : marche aimable et gracieuse de « l'Epoux sortant heureux de la chambre nuptiale ».

Hymne :

Roi éternel, Roi très haut,
Rédempteur des Fidèles
qui triomphe de la mort
et donne la victoire à la grâce.

—

En montant à la droite
du Père, Jésus reçoit au ciel
une souveraineté sur toute créature
qu'il n'avait pas humainement.

—

Afin que les trois ordres des êtres,
au ciel, sur la terre,
dans l'enfer, êtres tous créés,
fléchissent le genou, courbés devant lui.

—

A sa vue, les Anges tremblent
contemplant ce changement de l'homme mortel.
La chair a péché, la chair a réparé la faute,
Dieu règne, la chair de Dieu.

Vous, soyez notre joie
qui devez être notre récompense,
que notre gloire soit en vous
pendant tous les siècles.

—

Gloire à vous, Seigneur,
qui vous élevez au-dessus des astres
avec le Père et le Saint-Esprit,
dans les siècles éternels.

En effet, l'Ascension de Jésus, c'est la fête de l'humanité, la fête de sa chair, de notre chair par conséquent, Jésus ne monte pas au ciel comme Dieu, puisque jamais comme Dieu il ne l'a quitté. Le ciel, c'est Dieu. C'est donc l'humanité de Jésus qui monte au ciel, qui va s'asseoir à la droite du Père, c'est-à-dire, qui va prendre possession de la gloire et de la joie de Dieu. C'est Jésus homme, celui qui a été pauvre sur la terre, qui a travaillé de ses mains, laborieux ouvrier, pour gagner sa vie;celui qui a enseigné les foules, guéri les malades, pardonné aux pécheurs ; celui qui, trahi, livré à ses ennemis, les ennemis de la vérité, fut jugé, condamné, frappé au visage, flagellé, couronné d'épines, insulté, crucifié et qui mourut sur cette croix dans la plus atroce agonie, c'est celui-là même qui entre triomphant dans le ciel, dont l'humanité resplendit de gloire et qui est établi par Dieu souverain Seigneur et souverain Juge du monde.

Notre chair coupable, humiliée, avilie par le péché, suivons-la du regard avec les Apôtres, elle monte au plus haut. C'est le triomphe de l'humanité, notre triomphe à chacun de nous, si nous le voulons. Car ce qu'est Jésus, dans sa

gloire, nous pouvons l'être, à notre mesure spéciale. Il a dit : Là où je serai, seront mes amis. Et c'est pourquoi l'Ascension du Seigneur c'est notre fête personnelle à chacun de nous.

Nous monterons un jour et nous serons avec lui, comme lui.

Verset : « Votre magnificence s'est élevée, alleluia ! — O Dieu, au-dessus des cieux, alleluia ! »

Antienne du *Magnificat :* « Père, j'ai fait connaître votre Nom aux hommes que vous m'avez donnés. Maintenant je prie pour eux, pas pour le monde, car je viens à vous, alleluia ! »

« Pas pour le monde », c'est-à-dire pas pour ce qui est sciemment et volontairement mauvais, ce qui s'oppose à Dieu par orgueil. C'est là le « monde », l'adversaire, l'antéchrist, qui fait la guerre à Dieu. Sur ce « monde » pèse lourdement la malédiction de Jésus. Il ne prie pas pour lui, et si Jésus ne prie pas pour quelqu'un, c'est fini. Les élus, tous, sont les fils de sa prière.

Oraison : « Accordez, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, que la pensée de notre cœur soit toujours attachée au lieu où l'Auteur glorieux de cette prochaine solennité est entré.

Faites que notre conduite nous fasse parvenir où notre pensée va par la foi. »

Antienne du *Nunc dimittis,* à Complies : « Alleluia, le Christ en montant dans les hauteurs, alleluia, conduisit avec lui les prisonniers des limbes, alleluia, alleluia ! »

Nous ajoutons ces mots « des limbes » pour que l'on comprenne le sens de l'antienne : la *captivité*.

LES MATINES.

Invitatoire : « Alleluia, le Christ Seigneur montant au ciel. — Venez, adorons-le, alleluia ! »

Hymne des premières vêpres.

Ps. 8, *Domine, Dominus noster.*

Antienne : « Votre magnificence s'est élevée au-dessus des cieux, alleluia. »

Tout ce psaume est une louange à la gloire du Christ, Chef de la Création.

Splendide, cette création sortie de la pensée de Dieu ! Sa magnificence éclate dans toute cette œuvre merveilleuse dont l'homme fut établi le souverain. Mais le vrai Souverain, en tant que le Premier de l'humanité, c'est Jésus, Fils de Dieu fait homme. Et c'est en lui que la création atteint toute sa splendeur ; c'est par lui qu'elle rend à Dieu la louange qu'elle porte en elle. Car Dieu se loue lui-même dans ses œuvres, qui ne sont ce qu'elles sont que par lui.

Ps. 10, *In Domino confido.*

Antienne : « Le Seigneur est dans son temple saint, le Seigneur est dans le ciel, alleluia ! »

Les deux lieux où le peuple juif voyait le « Seigneur ». Le « Seigneur », c'est le Nom de Dieu. Il habitait sur terre dans son « temple saint »,

le temple de Jérusalem où il siégeait au-dessus des Chérubins qui couvraient de leurs ailes l'Arche d'alliance. Dieu, le Seigneur, parlait à son peuple de ce trône royal. Il y manifestait sa gloire. C'était comme le lieu de la présence réelle de Dieu sur terre. Les Juifs tournaient leurs regards vers le Temple et si loin qu'ils fussent à travers le monde, ils se prosternaient pour adorer et prier du côté de Jérusalem et de son temple.

Mais ils savaient que le Seigneur qui se manifestait dans le Temple était le Souverain du monde et qu'il demeurait, à notre manière de parler, au ciel, c'est-à-dire, en haut, au-dessus de tous les êtres. Et c'est pourquoi, le psaume dit : Le Seigneur est dans son temple saint — celui de Jérusalem — le Seigneur est dans le ciel — sa demeure divine. —

Ps. 18, *Coeli enarrant.*

Antienne : « Sa sortie est du plus haut des cieux, son retour au plus haut des cieux, alleluia ! »

Nous en connaissons le sens.

Verset : « Votre magnificence s'élève, alleluia ! — O Dieu, au-dessus des cieux, alleluia ! »

L'homélie est de saint Grégoire sur ce passage de l'Evangile de saint Marc, c. 16 : « En ce temps-là, les onze disciples étant à table, Jésus leur apparut. Il leur reprocha leur manque de foi et la dureté de leurs cœurs, parce qu'ils n'avaient pas cru en ceux qui l'avaient vu après sa résurrection. »

1re *Leçon :*

« La lenteur que les disciples mirent à accepter la Résurrection du Seigneur ne fut pas tant une faiblesse de leur part, qu'un ferme appui pour nous. Précisément à cause de ces doutes, cette Résurrection dut être prouvée par de nombreuses manifestations. En les lisant, ne sommes-nous pas affermis nous-mêmes dans notre foi ? En effet, Marie-Madeleine, qui a cru du premier coup, nous est moins utile que Thomas qui longtemps a douté. Car, en doutant il a touché les cicatrices des plaies et par là même a retranché en nous la blessure du doute. »

La Providence voulait, évidemment, satisfaire à la fois le cœur des Saintes Femmes et assurer notre foi comme celle des Apôtres. Et il n'y a pas de doute que l'hésitation de saint Thomas, hésitation très nette et très voulue, nous donne un témoignage plus sûr de la réalité de la résurrection, que le cri ému de Madeleine tombant aux pieds de Jésus. On pourrait dire et on l'a dit tout de suite, ce jour même : ce sont des hallucinations. Mais quand Pierre voit lui-même son Maître, quand les Apôtres le regardent debout, vivant au milieu d'eux, quand Thomas met ses doigts dans les plaies de ses mains et de son côté, la vérité apparaît dans toute sa certitude. Nous tombons devant le Maître, à genoux, comme Thomas et nous disons avec lui: Mon Seigneur et Mon Dieu !

1er *Répons :* « Après sa Passion, il leur apparut pendant quarante jours et leur parla du Royaume de Dieu, alleluia ! Il s'éleva devant leurs yeux, alleluia, et une nuée le leur cacha, alleluia ! — En mangeant avec eux, il leur ordonna de ne pas quitter Jérusalem, mais d'y attendre le Promis du Père. »

Le « Promis » du Père, l'Esprit-Saint. Le premier « Promis » est Jésus lui-même, annoncé dès le seuil du Paradis terrestre. Puis, l'œuvre de Jésus étant accomplie, le fruit de la Rédemption descend du ciel, à son tour, c'est le second « Promis », l'Esprit-Saint qui a mission d'établir dans le monde entier le « Royaume de Dieu », c'est-à-dire l'Eglise. C'est de ce Royaume de Dieu, de son établissement, de son fonctionnement, de ses bienfaits infinis que Jésus s'entretient pendant quarante jours avec ses disciples. Et ce qu'il leur a dit, l'Eglise nous le redit. Elle est la voix de Jésus. Nous devons l'écouter comme s'il parlait lui-même.

IIe *Leçon :*

« Pour nous persuader de la vérité de la Résurrection du Seigneur, il faut lire avec soin ce que raconte saint Luc. Il dit : En mangeant avec eux, il leur ordonna de ne pas quitter Jérusalem. Et peu après il ajoute : Sous leurs yeux, il s'éleva et une nuée le déroba à leur vue. Remarquez les paroles, notez les mystères.

En mangeant, il s'éleva. Il mange, puis il monte dans le ciel, afin que, en le voyant manger, on soit convaincu de la vérité de sa chair.

Marc, lui, dit qu'avant de s'élever dans le ciel, le Seigneur reprocha aux disciples la dureté de leur cœur et leur infidélité. La raison de ce reproche est celle-ci : Le Seigneur fait ce reproche, avant de quitter corporellement ses disciples, afin que ses dernières paroles, prononcées à l'instant où il les quittait, s'impriment plus profondément dans le cœur de ceux qui les entendaient. »

Pour nous, ce n'est pas un reproche, mais un avertissement. Le Maître nous fait entendre que notre foi est suffisamment établie tant par ses miracles et sa doctrine que par les nombreux té-

moignages de sa Résurrection. Si nous ne croyons pas, si nous hésitons à aller pratiquement jusqu'au bout de notre foi, cet avertissement se changera lui aussi en un reproche et même, si notre cœur s'endurcit, en une condamnation.

II^e *Répons.* C'est celui commenté aux premières vêpres.

III^e *Leçon :*

« Après ce reproche sur la dureté de leur cœur, écoutons ce que Jésus recommande à ses disciples : Allez dans le monde entier et prêchez l'Evangile à toute créature. Est-ce donc, mes Frères, que l'on devait prêcher l'évangile aux êtres inanimés et aux animaux, puisqu'il est dit aux disciples : prêchez l'évangile à toute créature. Nullement. Par le mot toute créature l'homme seul est désigné, car l'homme a en lui-même quelque chose de toutes les créatures. Il a, en effet, l'être, qui lui est commun avec les pierres, la vie comme les plantes, la sensation comme les animaux, l'intelligence comme les anges. Donc si l'homme a quelque chose en lui-même de toutes les créatures, il est, en ce sens, toute créature. De sorte que, en prêchant l'évangile à l'homme, on le prêche à toutes les créatures.

Un peu subtile l'argumentation de saint Grégoire, un peu ingénieuse. Mais le sens obvie des paroles de Notre-Seigneur est que les Apôtres devaient prêcher l'Evangile au monde entier, à tous les hommes.

La croix étend ses bras sur tout l'univers. Aucun être humain n'est en dehors d'elle. Le sang de Jésus est pour tous. Quelle grandiose assurance dans la simplicité de ces mots : Allez dans le monde entier, prêchez l'Evangile à tous les hommes, allez dans le monde entier ! Il ne

s'agit plus du peuple juif, confiné dans ce petit pays de Palestine, il s'agit de toutes les nations. Jésus les domine toutes de son regard. Sur toutes il étend ses bras. Partout, le bon Pasteur a des brebis, il doit les ramener au bercail. Allez, ramenez mes brebis. Elles m'attendent, elles me désirent. Allez, allez toujours, allez pendant tous les siècles. Vous ne vous arrêterez que le jour où je reviendrai. Jusque-là, marchez, cherchez, enseignez, marquez du sceau de ma croix mes brebis dispersées.

III^e *Répons :* « Hommes de Galilée, que regardez-vous de si étonnant dans le ciel ? Comme vous l'avez vu monter au ciel, il reviendra, alleluia, alleluia, alleluia ! — Pendant qu'ils le regardaient s'en aller dans le ciel, deux hommes s'approchèrent d'eux , vêtus de blanc, et leur dirent : Comme vous l'avez vu monter au ciel, il reviendra, alleluia, alleluia, alleluia ! »

Verset sacerdotal.: « Je monte à mon Père et votre Père, alleluia ! — A mon Dieu et votre Dieu, alleluia ! »

Les Laudes.

1^re *Antienne :* Hommes de Galilée, pourquoi regardez-vous dans le ciel ? Ce Jésus qui vous quitte pour monter dans le ciel, reviendra de même, alleluia !

2^e En le regardant s'élever dans le ciel, ils dirent, alleluia.

3e Ayant élevé ses mains, il les bénit et il monta dans le ciel, alleluia !

4e Glorifiez le Roi des Rois et chantez une hymne à Dieu, alleluia !

5e Sous leurs yeux, il s'éleva et une nuée le reçut dans le ciel, alleluia !

Capitule des premières vêpres.

Hymne :

Vous, ô Christ, notre joie
qui faites de l'Olympe votre demeure,
vous gouvernez tout l'univers,
vous triomphez des joies du monde.

—

Humblement nous vous prions,
pardonnez toutes nos fautes,
Elevez en haut nos cœurs,
vers vous, par une suprême grâce.

—

Afin que, quand soudain vous viendrez
comme Juge, sur une nuée éclatante,
Vous fassiez grâce des châtiments mérités,
vous rendiez les couronnes perdues.

—

Vous, soyez notre joie,
qui êtes notre future récompense,
que notre gloire soit en vous
pendant tous les siècles.

—

Gloire à vous, Seigneur,
qui vous élevez au-dessus des astres,
avec le Père et le Saint-Esprit
dans les siècles éternels.

Verset : « Sa sortie est du plus haut des cieux, alleluia !
Son retour au plus haut des cieux, alleluia ! »

Antienne du *Benedictus :* « Je monte à mon Père, mon Dieu et votre Dieu, alleluia ! »

Oraison : « Accordez-nous, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, que nous qui croyons que votre Fils unique, notre Rédempteur, est monté aujourd'hui dans les cieux, nous y vivions également par notre pensée. »

Jésus est monté au ciel, il nous trace la route, il nous invite à l'y rejoindre. S'il est notre pensée première, notre grande préoccupation, notre principal amour, nous vivrons facilement avec lui, tout en demeurant sur cette terre, tout en nous livrant à nos devoirs d'état, tout en nous permettant les distractions légitimes dont nous avons besoin. La pensée de Jésus au ciel ne doit pas être une pensée de tristesse. Loin de là ! Qui vit de cette pensée, qui tourne son cœur vers Jésus dans le ciel, en reçoit une joie profonde. Là où il est nous irons. Cela suffit et, en attendant, nous pouvons peiner allègrement en ce monde.

Les textes des Petites Heures, capitules et répons sont ceux déjà cités et commentés.

Antienne du *Magnificat* aux secondes vêpres : « O Roi de gloire, Seigneur des armées célestes, vous qui montez aujourd'hui comme un triomphateur au-dessus de tous les cieux, ne nous laissez pas orphelins, mais envoyez-nous le Promis du Père, l'Esprit de vérité, alleluia. »

Le Maître avait dit à ses Apôtres : Ne vous attristez pas de mon départ. Je ne vous laisserai pas orphelins, je vous enverrai l'Esprit de vérité. C'est cette promesse que nous rappelons à notre Sauveur.

Vous, vous entrez, divin Triomphateur, dans la joie de Dieu. N'oubliez pas votre promesse ! Dites au Père de nous envoyer le Promis, le dernier Promis, l'Esprit de vérité. C'est par la vérité de la foi que nous devenons les enfants de Dieu. Au baptême, l'enfant ou celui qui le représente doit confesser sa foi, il doit se mettre en pleine vérité vis-à-vis de Dieu et ce n'est qu'à cette condition qu'il peut être baptisé, devenir, par conséquent, enfant de Dieu. Qui est enfant de Dieu n'est plus orphelin. Il a un Père, le Père qui est dans les cieux. Et cette vérité de la foi dans les âmes est l'œuvre de l'Esprit-Saint. On devient enfant adoptif de Dieu par l'opération du Saint-Esprit comme le Fils de Dieu est devenu homme par cette même opération. En devenant homme il a élevé la nature humaine à la dignité d'enfant de Dieu, en lui, filiation substantielle, en nous, filiation adoptive. Pour les deux, par l'opération du Saint-Esprit. Et c'est pourquoi l'Esprit de vérité doit descendre pour former jusqu'à la fin des temps les enfants adoptifs de Dieu.

La Procession de l'Ascension.

La messe est précédée d'une procession dans les cloîtres. Nous en connaissons la marche et les rites.

On chante trois répons et on fait selon l'usage trois stations ou arrêts. C'est le cortège des Apôtres qui accompagne Notre-Seigneur. Ils ont pris le dernier repas avec leur Maître bien-aimé. Cette fois, ils sentent que le départ est définitif. Mais déjà, instruits par ses nombreux entretiens, ils comprennent mieux le sens de ce départ et aussi le sens de l'œuvre qui leur est confiée. Et ils quittent avec lui le Cénacle. De nombreux disciples se joignent à eux. Jésus, au milieu d'eux, traverse une dernière fois les rues de Jérusalem. Comme pour sa douloureuse Passion, il se rend, par la même voie, sans doute, au mont des Oliviers et, ses dernières recommandations faites, il s'élève dans les cieux.

La procession symbolise cette marche de Jésus et de ses disciples. Avec lui, avec eux, on va au mont des Oliviers, en chantant le triomphe du Sauveur.

1er *Répons :* « Hommes de Galilée, que regardez-vous dans le ciel avec étonnement, alleluia ! Comme vous l'avez vu monter au ciel, il reviendra, alleluia, alleluia, alleluia ! — Pendant qu'ils le regardaient monter dans le ciel, voici que deux hommes, vêtus de blanc, s'approchèrent et leur dirent : Comme vous l'avez vu monter dans le ciel, il reviendra, alleluia, alleluia, alleluia. »

Jésus monte dans le ciel, il s'en va, il disparaît, mais deux anges s'approchent doucement des Apôtres et les consolent. Il reviendra ! Pour eux, c'était le mot qui pouvait adoucir leur douleur.

Eux, ils connaissaient Jésus, ils avaient vécu

avec lui, le perdre c'était perdre tout. Et comme l'Esprit-Saint n'avait pas encore illuminé leur foi et transformé leur cœur, ils sentaient vivement cette perte. Il reviendra, disent les anges. Ils ne s'expliquent pas davantage. Le revoir était pour les Apôtres la suprême espérance. Ils surent plus tard le sens de cette espérance. Nous le savons comme eux. Il reviendra, mais en Juge souverain du monde. Préparons-nous à le recevoir et vivons dans la joie de son retour.

En allant à la deuxième station, on chante le *Répons :* « La splendeur du Seigneur monte au-dessus des astres, sa magnificence illumine les nuées du ciel, et son Nom demeure éternellement, alleluia ! — Sa sortie est du plus haut des cieux, son retour au plus haut des cieux. »

Qui pourrait redire la beauté de Jésus, Fils de Dieu fait homme, entrant dans sa gloire ? Cette humanité que le Verbe est venu chercher si bas, il la conduit au plus haut, c'est-à-dire, dans l'adorable Trinité. Toute la beauté de Dieu, l'Etre, source de toute beauté, qui est le Beau par essence, se répand sur l'humanité de Jésus. Ce visage qui fut couvert de crachats, ces yeux qui pleurèrent, cette tête couronnée d'épines, ces mains, ces pieds cloués sur le bois, tout son corps meurtri, humilié, resplendit de toute la beauté de Dieu. De sorte que le triomphe de Jésus, c'est le triomphe en beauté de la nature humaine: contemplons ainsi notre divin Sauveur, « le plus beau des enfants des hommes ».

A la troisième station, on chante : « Que votre cœur ne se trouble pas, je vais à mon Père et quand je vous aurai quittés, je vous enverrai, alleluia, l'Esprit de vérité, et votre cœur sera dans

la joie, alleluia ! — Je prierai mon Père et il vous donnera l'autre Consolateur. »

Le Maître unit ensemble l'Esprit de vérité et la joie. C'est l'Esprit de vérité qui donne la joie. Divine pensée que nous ne comprendrons jamais assez. Dans le ciel, la joie des élus, c'est de *voir*, c'est-à-dire, de connaître Dieu tel qu'il est, de le voir face à face, sans intermédiaire. C'est la vérité de Dieu connue, possédée, aimée, sans ombre, sans défaillance, pour toujours qui est la joie essentielle de l'éternité. De même, en ce monde, notre joie la plus substantielle, celle dont toutes nos autres joies dépendent, c'est de savoir que Dieu est, qu'il est éternellement, qu'il est tout et que tout est de lui, que nous venons de lui, qu'il nous aime et que par lui, par sa bonté, nous avons l'espérance certaine d'arriver à lui. Avoir cette vérité en soi, c'est avoir la joie substantielle que personne ne peut nous enlever. Et cette vérité, c'est l'Esprit-Saint qui nous la donne, qui nous la fait comprendre. A lui, par conséquent, remonte notre joie substantielle. Notre cœur n'a pas à se troubler, il possède, avec l'Esprit de vérité, toute joie. Et la joie de l'éternité n'est pas une joie différente, pas plus que la vérité de l'éternité n'est une vérité différente, elle n'est que l'épanouissement normal de notre joie en ce monde, fruit de l'unique vérité qui est Dieu.

En rentrant dans l'église, on chante cette *Antienne :* « O Roi de la gloire, Seigneur des armées, vous qui, comme un triomphateur, montez aujourd'hui au-dessus de tous les cieux, ne nous laissez pas orphelins, mais envoyez-nous le Promis du Père, l'Esprit de vérité, alleluia ! »

Verset : « Dieu s'élève avec allégresse, alleluia ; le Seigneur s'élève au son de la trompette, alleluia ! »

Dans le camp des Hébreux, au milieu du désert, pendant ces quarante ans de route avant d'entrer dans la Terre Promise, le Seigneur résidait sous la tente, au-dessus de l'Arche d'alliance, au-dessus des Chérubins qui la couvraient de leurs ailes.

C'était le trône du Très-Haut. Quand l'Arche d'alliance s'élevait pour donner le signal du départ, elle s'élevait dans l'allégresse, au son des trompettes. Les Hébreux, en la voyant s'élever avaient conscience de la présence réelle de Dieu qui marchait avec eux.

Mais combien plus splendide est l'Ascension du Seigneur Jésus ! Il monte, lui aussi, au-dessus des Chérubins et sa marche triomphale est pour nous, comme pour les Hébreux dans le désert, le signal du départ.

Il nous montre la route, il se met à notre tête, il nous dit : suivez-moi. Où je vais, c'est la paix, c'est la joie, la vraie Terre promise. Dussions-nous, comme les Hébreux, peiner pendant de longues années, avant d'y entrer, ne perdons jamais de vue l'Arche d'alliance, la vraie, Jésus, notre Sauveur, qui demeure à notre tête, qui nous crie sans cesse, comme un chef à ses troupes : Venez, montez ! Où je suis vous serez, et comme je suis, vous serez.

Oraison : « O Dieu, dont le Fils en montant comme un puissant Souverain, au-dessus de tous les cieux y a conduit par sa force notre humanité captive, accordez-nous, nous vous en prions,

que les dons qu'il a répandus sur les siens, il les répande également sur nous, lui, Jésus-Christ, votre Fils, Notre-Seigneur. »

Ce que Jésus, triomphant de la mort, a fait pour l'humanité captive dans les limbes, en la faisant prisonnière à son tour, mais prisonnière par amour, qu'il daigne continuer à le faire pour chacun de nous. Nous nous constituons joyeusement les prisonniers de son amour. Nous voulons être de sa marche triomphale, non pas comme les vaincus que les triomphateurs romains traînaient dans les chaînes, à leur montée au Capitole, mais comme des enfants heureux de suivre leur Père et de faire honneur à son amour pour eux. C'est une escorte de jubilation que nous voulons être éternellement au triomphe de notre Sauveur.

La Messe.

Introït : « Hommes de Galilée, que regardez-vous dans le ciel avec étonnement ? Alleluia ! Comme vous l'avez vu s'élever dans le ciel, ainsi il reviendra, alleluia, alleluia, alleluia ! — Pendant qu'ils le regardaient s'éloigner dans le ciel, deux hommes, vêtus de blanc, s'approchèrent d'eux. »

Le blanc est la couleur du ciel. A la Résurrection, les anges apparaissent en blanc, de même à l'Ascension.

C'est que, en effet, le blanc a un éclat lumineux que n'ont pas les autres couleurs. Il se rapproche le plus de la lumière et, dans les ténèbres, le blanc est la couleur qui tranche le plus et se

fait voir. Par là même, le blanc est couleur de joie. Quand Jésus se transfigure sur le Thabor, ses vêtements deviennent blancs comme la neige et cette couleur s'allie merveilleusement avec le rayonnement de son visage qui resplendit comme le soleil.

Aussi, pur, lumineux, le blanc est symbole de simplicité, de pureté, de joie. L'enfant reçoit le baptême en blanc, la communion en blanc, et la jeune fiancée se pare une dernière fois de blanc quand elle reçoit la bénédiction nuptiale. C'est comme un adieu à tout ce qui a fait l'innocence et la fraîcheur de son enfance.

Dans le ciel, même les martyrs, sont dits revêtus de blanc, parce que, dans le ciel, tout est pur, lumineux. Heureux, dit le psalmiste, ceux qui, sur la route, demeurent tout blancs, immaculés !

Oraison : « Accordez-nous, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, que nous qui croyons que votre Fils unique, notre Rédempteur, est monté au ciel aujourd'hui, nous habitions aussi par l'esprit dans le monde céleste. »

Epître, Actes des Apôtres, c. I :

« J'ai déjà fait un premier récit, ô Théophile, de tout ce que Jésus a fait et enseigné jusqu'au jour où, après avoir donné ses ordres aux apôtres choisis par lui, au nom du Saint-Esprit, il s'éleva dans le ciel. Après sa Passion il se montra à eux vivant, par de nombreux témoignages, en leur apparaissant pendant quarante jours et en leur parlant du royaume de Dieu.

Ensuite, en mangeant avec eux, il leur ordonna de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre le Promis du Père, comme je vous l'ai dit, leur déclara-t-il : Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, vous serez baptisés,

dans peu de jours, par l'Esprit Saint. Alors, ceux qui étaient réunis autour de lui lui demandèrent : Seigneur, allez-vous rétablir maintenant le royaume d'Israël ? Il leur dit : Il ne vous appartient pas de connaître le temps et le moment qui dépendent de la puissance de mon Père. Mais vous recevrez la force de l'Esprit Saint qui viendra en vous et vous serez mes témoins dans Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, jusqu'aux extrémités de la terre. Quand il eut dit ces mots, ils le virent s'élever dans le ciel et une nuée le déroba à leurs yeux.

Pendant qu'ils le regardaient aller ainsi dans le ciel, deux hommes, vêtus de blanc, s'approchèrent d'eux et leur dirent : Hommes de Galilée, que regardez-vous dans le ciel ? Ce Jésus qui vient de vous quitter pour monter dans le ciel, reviendra comme vous l'avez vu monter dans le ciel. »

Comme la faiblesse humaine comprend difficilement les choses de Dieu !

Pendant quarante jours, le Maître ressuscité, vivant, glorieux s'entretient avec ses Apôtres, leur explique le sens des prophètes, le but de sa venue en ce monde, le mérite de sa douloureuse Passion. Les Apôtres écoutent, entendent et ne comprennent pas.

Ils restent figés dans l'espérance messianique, telle que l'enseignaient les docteurs de la loi : la restitution du royaume d'Israël. Pas autre chose. Ils ne voient pas plus loin. Ce serait pour cette petite chose que le Fils de Dieu aurait pris chair et serait mort sur la croix. Jésus a besoin de leur dire nettement que ce royaume est très secondaire, qu'il ne s'agit pas de cela. C'est le monde entier qui doit être le royaume de Dieu. Il passe les frontières étroites de la Judée, de la Samarie, « jusqu'aux extrémités de la terre, leur dit-il. Le royaume de Dieu n'a de limites

que la terre elle-même. Pour tous les peuples, Jésus est mort. Il les appelle tous à la vie éternelle. Et vous, leur dit-il, vous devez être mes témoins. C'est votre mission unique : dire ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu, ce que j'ai dit, ce que j'ai fait, comment j'ai souffert et je suis mort sur une croix, comment je suis ressuscité, car je suis Dieu. Voilà votre œuvre. Les Apôtres durent entendre ces paroles avec stupeur, avec crainte. Eux, aller au bout du monde, sans lui ! Heureusement Jésus les réconforta, comme le raconte l'Evangile qui suit.

Alleluia, alleluia, Dieu s'élève dans la jubilation, le Seigneur s'élève au son de la trompette.

Alleluia, le Christ monte au plus haut des cieux, il emmène avec lui ceux qui étaient en captivité, il répand ses bienfaits sur les hommes, alleluia ! »

Evangile selon saint Marc, c. 16 :

« En ce temps-là, pendant que les onze disciples prenaient leur repas, Jésus leur apparut. Il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, parce qu'ils n'avaient pas cru à ceux qui affirmaient l'avoir vu ressuscité. Alors, il leur dit : Allez dans le monde entier, prêchez l'Evangile à toute créature, celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé. Celui qui ne croira pas, sera condamné. Voici les prodiges qui accompagneront ceux qui croiront : En mon nom, ils chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues, ils manieront les serpents et s'ils boivent quelque poison, ils n'en souffriront pas, ils imposeront les mains aux malades et ceux-ci guériront.

Après avoir dit ces choses, le Seigneur Jésus monta au ciel où il est assis à la droite de Dieu. Mais les apôtres se dispersèrent et prêchèrent partout, le Seigneur travaillait avec eux et confirmait leur parole par les prodiges qu'ils opéraient. »

Partout, dit le Maître, et non pas seulement aux Juifs. L'Evangile est pour le monde entier, pour toute créature et cette parole, qui troublait profondément les idées juives, le Maître l'impose, mais il ajoute immédiatement, pour consoler ces natures apeurées : Allez ! je serai avec vous. Vous ne me verrez plus comme aujourd'hui, mais partout où vous porterez vos pas, les miens y seront. Qui prêche l'Evangile a Dieu à ses côtés. J'y serai pour vous éclairer, pour vous fortifier dans l'épreuve, pour vous consoler dans la douleur. J'y serai par ma puissance, pour rendre témoignage à la vérité de vos paroles. C'est moi qui parlerai par votre bouche et qui prouverai par des miracles éclatants que vous dites vrai. Allez !

Avec cette assurance d'avoir à côté d'eux leur Maître bien-aimé, où qu'ils fussent sur la terre, les Apôtres n'avaient plus rien à craindre. Jésus ne les quittait pas. Il ne les a jamais quittés et encore aujourd'hui, sa présence est réelle partout où l'on prêche son Nom. Il assiste toujours ses prédicateurs, il parle par leur bouche, il illumine les esprits, il transforme les âmes, il chasse par eux les démons. Il leur permet de manier les serpents, sans en être blessés, de boire du poison, sans en souffrir, c'est-à-dire, à ses prêtres, à ses apôtres, qui vivent dans un monde pervers, Jésus donne une merveilleuse immunité, s'ils sont vraiment à lui. Ils passent dans la corruption sans être atteints, dans le feu sans être brûlés et malgré tout, malgré les attaques et malgré les injures, ils imposent les mains aux malades, à tant d'âmes pécheresses qui leur avouent leurs fautes et ils les guérissent.

Le grand mystère du salut s'accomplit par toute la terre, selon la divine mission : Allez ! Je suis avec vous.

Offertoire : « Hommes de Galilée, que regardez-vous avec étonnement dans le ciel ? Ce Jésus qui vient de vous quitter pour s'élever dans le ciel, reviendra de même comme vous l'avez vu monter dans le ciel, alleluia ! »

Oui, il reviendra, non plus caché par une nuée, mais dominant les nuées avec une puissance infinie. Ce sera le grand retour, quand le Pasteur rassemblera ses brebis pour en faire le partage éternel, le dernier. Jour de joie, jour de gloire pour les élus ; pour les autres, jour de terreur et de honte. Quel sera le nôtre ?

Secrète : « Recevez, Seigneur, ces offrandes que nous vous présentons pour la glorieuse Ascension de votre Fils et accordez-nous avec bonté d'être délivrés des maux présents et de parvenir à la vie éternelle. »

Parvenir à la vie éternelle, c'est tout, le reste importe peu. C'est tout, car c'est la vérité pour notre esprit et la joie pour notre cœur. Celui qui arrive à la vie éternelle n'a plus rien à désirer, il a toute lumière, toute joie, sans fin, puisqu'il a Dieu. Le tout est d'y arriver.

Communion : « Chantez au Seigneur qui monte au plus haut des cieux, vers l'Orient, alleluia ! »

L'Orient est symbole de lumière, symbole de vie. C'est là qu'est toute naissance, tout commencement. L'occident est symbole de ténèbres, de fin, de mort. Aussi le Christ porte le nom lu-

mineux d'Orient. Car il est lumière, il est le divin Lucifer, le soleil qui n'a point de déclin.

Aussi, quand le prêtre offre le divin Sacrifice, il est tourné vers l'Orient. Toute église, bâtie selon les règles liturgiques, est *orientée*. De sorte que le prêtre est uni intimement, même par cette attitude à Jésus, l'Orient, source de lumière.

Demeurons toujours *orientés,* c'est-à-dire, tournés vers la vraie lumière. Quand on fait le mal on tourne le dos à l'Orient, on regarde l'Occident, ce qui tombe, ce qui périt, ce qui meurt.

Postcommunion : « Accordez-nous, nous vous en prions, Dieu tout-puissant et miséricordieux, que ce que nous absorbons en ces mystères visibles, produise en nous un effet invisible. »

Ce que nous absorbons visiblement c'est le sacrement eucharistique ; nous mangeons visiblement l'Hostie consacrée qui est le corps invisible du Christ. Mais ce sacrement, cette manducation visible doit opérer dans nos âmes de façon invisible, c'est-à-dire y produire son effet de sanctification par l'union avec le Christ. Comme le pain ordinaire nourrit visiblement le corps, de même le corps du Christ réellement présent et vivant substantiellement sous l'espèce du pain doit nourrir invisiblement nos âmes. Le pain ordinaire se transforme, pour la nourrir, en notre substance ; mais dans l'Eucharistie, le corps du Christ étant une nourriture supérieure à notre substance, il la nourrit en la transformant en lui-même. Il est ainsi pour nous, en toute réalité, le pain de vie, le pain substantiel qui développe en nous la grâce sanctifiante, cette participation à la substance de Dieu. Par là même,

l'Eucharistie nous dirige essentiellement vers le ciel, car ce qu'elle contient et nous donne, c'est la substance de Jésus glorifié. Déjà, en ce monde, par l'Eucharistie, nous sommes unis à Jésus glorifié, nous allons à lui où il est, nous sommes déjà substantiellement avec lui, dans la gloire de Dieu. Cela est si vrai que si nous mourons en cette union, nous entrons en possession du ciel.

XVIII.

Dimanche dans l'Octave de l'Ascension.

La Messe.

Tout l'office est comme celui de l'Ascension, sauf l'homélie qui est de saint Cyrille et dont les pensées serviront à l'explication de l'Evangile.

Introït : « Seigneur, exaucez ma voix, qui crie vers vous, alleluia ! Mon cœur vous parle ! Je cherche votre visage, Seigneur, je le cherche sans cesse, ne détournez pas de moi votre visage, alleluia, alleluia ! — Seigneur, vous êtes ma lumière, vous êtes mon salut. Qui craindrai-je ? »

Le Seigneur est parti ! L'Eglise, inconsolable, lui crie de cette misérable terre : Mon Dieu, où êtes-vous ? Je ne vous vois plus, mon cœur s'élance vers vous, qu'il me tarde de revoir votre visage !

N'êtes-vous pas ma lumière, n'êtes-vous pas mon salut ?

Heureuses les âmes qui entendent en elles ces gémissements de la colombe !

Quel désir nous devrions sentir dans notre cœur de revoir Jésus, notre Sauveur ? Comment pouvons-nous croire que nous l'aimons en vérité, si nous ne désirons pas le voir, si nous vivons sur terre, loin de lui, sans qu'il y ait en nous cet appel impétueux : Mon Dieu, montrez-

moi votre visage ! Que je vous voie, que je ne reste plus loin de vous comme un abandonné ! Et pour voir le visage de Dieu, le voir face à face, il faut mourir. La mort ne doit pas effrayer les amis de Dieu. Porte de sortie pour la terre, porte douloureuse, sans doute, elle est la porte d'entrée pour voir le visage de Dieu. Suprême et joyeuse consolation.

Oraison : « Dieu tout-puissant, éternel, faites que notre volonté vous soit toujours soumise et que notre cœur serve avec sincérité votre Majesté. »

C'est la condition nécessaire pour voir le visage de Dieu : Union de notre volonté à la sienne, union filiale, affectueuse, et sincérité absolue dans nos rapports avec lui. Non pas seulement, notre service extérieur, mais le service intérieur, le service du dedans, jusqu'au plus profond de notre âme où Dieu lit, comme dans un livre ouvert, ce que nous pensons, ce qui nous fait agir. Lui, il est notre témoin de tous les instants. Nous ne pouvons rien penser, rien aimer, rien dire, que ce témoin ne voie, n'entende. Il juge à tout instant *notre sincérité*. Jamais nous ne sommes seuls ; jamais nous ne pouvons dire : Personne ne le sait, ou personne ne le saura. Lui, il sait.

Epître de saint Pierre, apôtre, I, c. 4 :

« Très chers, conduisez-vous avec prudence, priez souvent. Mais avant tout, gardez entre vous, toujours, une charité mutuelle, parce que la charité détruit la multitude des péchés. Soyez hospitaliers les uns pour les autres, sans murmures. Que chacun communique aux autres la grâce qu'il a reçue, comme les fidèles dispen-

sateurs de la grâce de Dieu, qui se manifeste de diverses manières. Si l'un a le don de parler, qu'il parle des choses de Dieu ; si l'autre exerce un ministère, qu'il l'exerce au nom de Dieu qui le lui confie, afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Au-dessus de tout : la charité fraternelle. Le Maître a dit : Aimez-vous les uns les autres. C'est le signe certain que l'on m'appartient. Ils s'aiment entre eux, donc ils sont disciples de Jésus. Partout ce syllogisme doit être vrai. Si on ne s'aime pas, on n'est pas de Jésus, on n'est pas chrétien.

Cette charité s'étend à tout, au matériel comme au spirituel. Celui qui possède les biens de la terre, doit en faire bénéficier ses frères. De même celui qui a reçu de Dieu des dons surnaturels, qui peut enseigner les autres, ou encore celui qui a l'autorité d'un ministère spirituel, doivent communiquer à leurs frères, au Nom de Dieu, ce qu'ils ont reçu. Tout concourt ainsi, dans la vie chrétienne, vraiment chrétienne, à la gloire de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, auteur de toutes ces grâces.

Mais, où trouver aujourd'hui, cette vie chrétienne, fraternelle ? Chacun vit pour soi, sans se préoccuper de son frère, chrétien comme lui. L'idéal du Christ, l'idéal des Apôtres a sombré dans la misère humaine. Notre vie chrétienne, prétendue chrétienne, n'est pas celle que voulait Jésus, que prêchait l'apôtre Pierre. Nous sommes des chrétiens diminués.

Alleluia, alleluia : Dieu monte dans la jubilation, le Seigneur monte au son de la trompette.

Alleluia, le Seigneur est sur le Sinaï, sur la

montagne sainte. En s'élevant dans les hauteurs, il emmène captifs avec lui ceux qui étaient retenus en captivité. Alleluia !

Evangile selon saint Jean, c. 15 et 16 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Quand le Paraclet viendra, celui que je vous enverrai du sein du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père, il me rendra témoignage, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement. Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez pas scandalisés. Ils vous rejetteront des synagogues ; bientôt même, quiconque vous tuera croira rendre gloire à Dieu. Et ils vous traiteront de cette manière parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. Aussi je vous le dis, afin que quand cette heure sera venue, vous vous rappeliez que je vous l'ai dit. »

Ce n'était pas trop, en effet, pour ces pauvres gens qu'étaient les Apôtres, d'être prévenus de pareilles calamités. Au fond, le Maître leur annonçait qu'ils seraient mis hors la loi, hors la loi juive, qui les condamnerait, hors la loi romaine, qui les tuerait. Avenir sombre, certes, à première vue, mais avenir magnifique, à la lumière de la foi, de cet Esprit de vérité, qui, par la vérité même, les consolerait de toutes les douleurs humaines.

Les choses ont peu changé. Cette prédiction du Maître est toujours vivante. Tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, les disciples de Jésus sont mis hors la loi. On les persécute, on les repousse, on les tue. Et c'est pourquoi, toujours, nous avons besoin de la présence en nous de l'Esprit consolateur, l'Esprit de vérité. Car c'est la vérité qui console. La vérité nous console en nous donnant la certitude intime que nous sommes avec Dieu. C'est là ce témoignage que l'Es-

prit rend à Jésus. Il témoigne en nous par sa lumière, que Jésus est vérité, toute vérité. Et alors, si Jésus est vérité, si, Sauveur du monde, il nous attend avec lui au ciel, en toute vérité, comment nous effrayer des souffrances de la terre. Nous pouvons bien lui donner un peu de notre sang, à lui qui nous a donné tout le sien. Rien ne peut nous troubler, ni nous effrayer, en sachant, par le témoignage intime de l'Esprit, que Jésus est vérité.

Offertoire : « Dieu monte dans la jubilation, le Seigneur monte au son de la trompette, alleluia ! »

Secrète : « Seigneur, que ces sacrifices immaculés nous purifient et donnent à nos âmes la vigueur de la grâce céleste. »

Au service de Dieu, il faut de la vigueur. Les âmes qui se traînent ne sont pas capables d'aimer Dieu. Ce sont ces tièdes de cœur qui donnent à Dieu le dégoût. Il veut de l'ardeur à sa suite, de l'entraînement, de l'enthousiasme. Les mains lasses ne le servent pas bien et les pas chancelants n'avancent point. Aux audacieux, aux violents, aux vigoureux de volonté, Dieu donne son royaume, c'est-à-dire, un plus grand amour. Mais avec lui, il ne faut jamais mesurer son offrande. Qui la mesure lui fait injure. Et alors, lui aussi, il donne avec mesure.

Communion : « Père, quand j'étais avec eux, je les protégeais, ceux que vous m'avez donnés, alleluia ! Mais, maintenant, je viens à vous. Je ne vous demande pas de les retirer du monde, mais

seulement de les préserver du mal, alleluia, alleluia. »

La douce et tendre prière de Jésus ! Il regarde les siens, ceux que le Père lui a donnés, ceux qu'il a choisis avec lui, qui furent ses amis en ce monde, qui vécurent avec lui familièrement, qui eurent confiance en lui. Il les regarde et son cœur d'homme s'émeut, il a peur pour eux. Quand il était là, il les protégeait, il les gardait. Sa présence suffisait. Mais, une fois parti, les pauvres, que vont-ils devenir ? A cause de lui, ils seront haïs, traqués, sacrifiés. Jésus le sait, et il se tourne vers son Père : Père, gardez-les ! Ils sont vôtres, puisqu'ils sont miens. Gardez-les du mal. Qu'ils demeurent fidèles !

Cette prière plane éternellement sur nous. C'est elle qui nous couvre, qui nous garde, qui nous défend. Ce que Jésus a dit une fois, il le dit toujours. Dans nos peines, nos tribulations, nos angoisses, souvenons-nous de sa prière et disons avec lui : Père, gardez-nous du mal !

Postcommunion : « Seigneur, rassasiés des dons sacrés, faites, nous vous en supplions, que nous demeurions toujours en actions de grâces. »

C'est l'attitude normale de toute créature devant Dieu : mon Dieu, merci ! Eternellement rassasiés de Dieu, nous dirons à Dieu : merci !

XIX.

La Vigile de la Pentecôte.

Vigile presque aussi solennelle que celle de Pâques.

Restez à Jérusalem, avait dit le Maître, ne vous éloignez pas. C'est à Jérusalem que le Consolateur, l'Esprit de vérité, descendra sur vous. A Jérusalem Jésus a souffert, à Jérusalem il est mort sur la croix, à Jérusalem il est ressuscité glorieux, et toute cette grande œuvre du Sauveur avait pour but de renouveler le monde, par l'action du Saint-Esprit. Au Père la création, au Fils la rédemption, à l'Esprit-Saint la sanctification. Les trois Personnes de l'auguste Trinité coopèrent ainsi, par attribution spéciale, au salut du monde. C'est donc à Jérusalem, près du Calvaire, que l'Esprit de vie doit descendre. Et c'est pourquoi les Apôtres réunis dans le Cénacle, autour de la très Sainte Vierge, qui était l'âme de l'Eglise, y attendent celui qui doit les transformer. Tout est acquis, tout est mérité par le sang du Sauveur ; toute doctrine a été enseignée, tous les sacrements, sources de vie, institués, la hiérarchie même de l'Eglise est constituée, elle est établie authentiquement sur l'unité de son chef visible, l'apôtre Pierre, mais à cet organisme, qui a tout pour vivre et croître à l'infini, il faut insuffler l'Esprit de vie.

Quand Dieu crée l'homme, il forme son corps

du limon de la terre, puis il le pénètre de l'Esprit de vie. Quand il crée l'Eglise, il agit de la même façon. Sur son corps constitué, il répand l'Esprit de vie.

Aussi, cette descente du Saint-Esprit est-elle une fête de joie par excellence. On sent que c'est par lui que tout l'enseignement du Maître est compris, par lui que la vie de la foi pénètre notre être tout entier, par lui que dans le gouvernement de l'Eglise l'œuvre du salut s'accomplit. La présence du Saint-Esprit est sensible aux âmes désireuses de Dieu. Son influence douce, pénétrante, absorbante même s'insinue sans bruit, sans violence, mais elle s'insinue à fond. C'est bien la pénétration onctueuse de l'huile, symbole et instrument très essentiel de l'Esprit-Saint. On ne pouvait l'exprimer en son œuvre d'une façon plus véridique.

C'est pourquoi, si la Pentecôte est la fête de la vie organique de l'Eglise, elle est également la fête des âmes intérieures, de cette action intime, profonde de l'Esprit qui, sous la vie organique de l'Eglise et en union avec elle, communique la vie intérieure de sainteté. Cette vie qui donne à l'âme la vie même de Dieu, qui transforme si intimement sa substance qu'elle participe par degrés successifs à la substance de Dieu, jusqu'à ce que cette transformation, d'autant plus intense que l'Esprit se communique davantage, arrive à l'union complète de la possession éternelle. Toute la vie organique de l'Eglise, doctrine, sacrements, hiérarchie a pour but cette plénitude variée de la vie intérieure, sous la motion suave et forte de l'Esprit.

On comprend, dès lors, la magnificence de la

fête de la Pentecôte. Elle est, en fin de compte, la fête de la louange parfaite à l'auguste Trinité, réalisée, grâce au sang du Sauveur, par l'action du Saint-Esprit.

Aussi, nos cœurs doivent exulter ! Nos cœurs doivent adorer, remercier, aimer celui qui, sans se lasser, les purifie, les protège, les élève toujours plus haut, par sa lumière, par sa douceur, par son énergie, l'Esprit-Saint, compagnon plein de tendresse de notre pèlerinage en ce monde, notre meilleur ami.

La Messe.

La station est, comme pour le Samedi Saint, à Saint-Jean de Latran. Une même raison y ramène le Pontife romain et les fidèles. C'est que en ce jour, on doit administrer le baptême à ceux qui ne furent pas jugés suffisamment préparés pour la veille de Pâques. Aussi appelait-on cette Vigile, un office de *complément*. Comme le nombre des baptisés était moins considérable, l'office également est moins long. Il n'y a, au rite dominicain, que quatre leçons, six au romain. Mais l'ensemble est le même.

Cette messe se célébrait la nuit du Samedi à la Pentecôte, comme le Samedi Saint. C'est une répétition abrégée des mêmes cérémonies.

Le prêtre officiant et ses ministres saluent l'autel, en arrivant, puis se rendent à leurs sièges où ils récitent les leçons suivantes.

I^re^ *Prophétie*, Genèse, 22 :

« En ce jour-là, Dieu mit Abraham à l'épreuve et lui dit : « Abraham ! Abraham ! » Il répondit : « Me

voici. » Et Dieu dit : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, et va-t'en au pays de Moria, et là offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je t'indiquerai. » Abraham se leva de bon matin, et ayant sellé son âne, il prit avec lui deux de ses serviteurs et son fils Isaac : il fendit le bois de l'holocauste et partit pour aller au lieu que Dieu lui avait dit. Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, aperçut le lieu de loin ; il dit à ses serviteurs : « Restez ici avec l'âne ; moi et l'enfant nous voulons aller jusque-là et adorer, puis nous reviendrons avec vous. » Et Abraham prit le bois de l'holocauste, et le mit sur Isaac, son fils ; lui-même portait dans sa main le feu et le couteau, et ils s'en allèrent tous deux ensemble. Isaac dit à Abraham son père: « Mon Père! » Il répondit: « Me voici, mon fils. » Et Isaac dit : « Voilà le feu et le bois ; mais où est l'agneau pour l'holocauste ? » Abraham répondit : « Dieu verra à trouver l'agneau pour l'holocauste, mon fils. » Et ils allaient tous deux ensemble. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu que Dieu lui avait désigné, Abraham y éleva l'autel et arrangea le bois ; puis il lia Isaac, son fils, et le mit sur l'autel. Et Abraham étendit la main et prit le couteau pour égorger son fils. Alors l'Ange du Seigneur lui cria du ciel : « Abraham ! Abraham ! » Il répondit : « Me voici. » Et l'ange dit : « Ne porte pas la main sur l'enfant et ne lui fais rien ; car je sais maintenant que tu crains Dieu et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. » Abraham ayant levé les yeux, vit derrière lui un bélier pris dans un buisson par les cornes; il alla prendre le bélier et l'offrit en holocauste à la place de son fils, et Abraham nomma ce lieu : « Jéhovah verra », d'où l'on dit aujourd'hui : « Sur la montagne de Jéhovah, il sera vu. » L'ange du Seigneur appela du ciel Abraham une seconde fois, en disant : « Je l'ai juré par moi-même, dit le Seigneur : Parce que tu as fait cela, et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te bénirai ; je te donnerai une postérité nombreuse comme les étoiles du ciel et comme le sable au bord de la mer ; et ta postérité possédera la porte de ses ennemis. En ta postérité seront bénies toutes les nations de la terre, parce que tu as obéi à ma voix. » Abraham retourna vers ses serviteurs, et s'étant levés, ils s'en allèrent ensemble à Bersabée, Abraham y habita. »

Oraison : « Dieu, qui dans l'acte de votre serviteur Abraham avez montré aux hommes un exemple d'obéissance, accordez-nous de briser la perversité de notre volonté et de suivre en tout la rectitude de vos commandements. »

Cette oraison nous donne le sens du choix de cette prophétie. Au-dessus de tout, Dieu, avec sa souveraine volonté. Nous ne sommes devant lui que de petites choses dépendantes de lui pour tout. Nous ne pouvons pas, avec bon sens et rectitude de raison, avoir une volonté contraire à la sienne. Toute volonté contraire à celle de Dieu est déraison. Et il n'est pas du tout nécessaire que, avec notre petit esprit, nous comprenions la volonté de Dieu. De même qu'il n'y a aucune proportion entre notre intelligence et la vérité de Dieu, de même cette proportion manque entre sa volonté et la nôtre. Voilà le principe qui nous met à notre place de créature, mais c'est une place que nous consentons difficilement à prendre. Ne pas la prendre, c'est simplement une absurdité. Il suffit de réfléchir un instant pour s'en convaincre.

Nous devons donc, à l'exemple d'Abraham, ne pas discuter la volonté de Dieu sur nous, aussi étrange, aussi dure qu'elle nous paraisse. Disons-nous toujours que si nous ne comprenons pas, Dieu comprend. Et c'est ce que répond Abraham à Isaac, quand celui-ci cherche à comprendre : Voici le bois, dit-il, voici le feu, mais où est donc la victime ? Abraham répond : ce n'est pas notre affaire, le Seigneur y pourvoira. Nous, nous n'avons qu'à obéir au Seigneur, les yeux fermés, le cœur ouvert.

Mais cette obéissance normale à Dieu, avec la

perversité de notre volonté, nous ne pouvons la pratiquer sans le secours de l'Esprit-Saint. A lui de nous ouvrir les yeux, de nous dire ce qu'est Dieu et ce que nous sommes, de donner à notre foi la rectitude de la lumière, à notre volonté la rectitude de l'effort. Avec lui, source motrice de lumière et de force, nous pouvons suivre en tout l'ordre de Dieu.

IIe *Prophétie,* Deutéronome, 31 :

« En ce jour-là, Moïse écrivit un cantique, et il l'enseigna aux enfants d'Israël. Dieu donna ses ordres à Josué, fils de Nun, et lui dit : « Sois fort et prends courage ; car c'est toi qui feras entrer les enfants d'Israël dans le pays que je leur ai promis par serment, et je serai avec toi. » Lorsque Moïse eut complètement achevé d'écrire dans un livre les paroles de cette loi, il donna cet ordre aux lévites qui portaient l'arche d'alliance du Seigneur : « Prenez ce livre de la loi et mettez-le à côté de l'arche d'alliance du Seigneur votre Dieu, et il sera là comme un témoin contre toi. Car je connais ton esprit rebelle et la raideur de ton cou. Aujourd'hui que je suis encore vivant au milieu de vous, vous avez été rebelles contre Jéhovah ; combien plus le serez-vous après ma mort ? — Assemblez auprès de moi tous les anciens de vos tribus et vos magistrats ; je prononcerai ces paroles à leurs oreilles, et je prendrai à témoin contre eux le ciel et la terre. Car je sais qu'après ma mort vous vous corromprez certainement, que vous vous détournerez de la voie que je vous ai prescrite, et que le malheur vous atteindra dans la suite des temps, pour avoir fait ce qui est mal devant Dieu, en l'irritant par l'œuvre de vos mains. Moïse prononça aux oreilles de toute l'assemblée d'Israël les paroles de ce cantique jusqu'au bout. »

Après la deuxième leçon, on chante d'abord ce *trait,* Deutéron., 32 : « Ciel, faites silence, je vais parler : que la terre entende ces paroles de ma bouche. — Que ma parole soit désirée comme

la pluie, qu'elle descende comme une rosée, comme la pluie sur les plantes qui germent. — Comme la neige sur l'herbe, car je vais invoquer le Seigneur. — Louez Dieu avec magnificence. Les œuvres de Dieu sont vraies, toutes ses voies sont justes. — Dieu est fidèle, aucune iniquité n'est en lui, le Seigneur est juste et saint. »

Oraison : « Dieu, qui nous avez ordonné par la bouche des prophètes de laisser de côté les biens temporels et de nous hâter vers les biens éternels, accordez à vos serviteurs la force d'accomplir, par une inspiration céleste, ce que nous savons que vous avez commandé. »

Moïse vient de déposer près de l'Arche d'alliance le livre de la Loi, cette loi promulguée par Dieu lui-même sur le Sinaï. Mais il a peu de confiance dans la fidélité des Israélites à l'observer. Et c'est pourquoi il leur rappelle ce que Dieu a fait pour eux, ce qu'il exige d'eux et les menace de la malédiction divine, s'ils sont rebelles à la volonté du souverain Seigneur.

Moïse voyait juste, non seulement pour le peuple hébreu, à la tête dure et à l'esprit de chicane, mais bien pour tous les peuples et pour tous les temps.

La loi de Dieu, celle du Sinaï comme celle de l'Evangile, est trop pure, trop sainte, trop élevée pour nous. Nous la saluons comme un idéal supérieur, mais nous hésitons à la mettre en pratique. Nous l'aimons par notre intelligence, nous la rejetons de notre volonté. Le « corps de mort » qui est en nous, qui est nous, se refuse à monter si haut. Habitué aux bas-fonds, il y reste. Pour le soulever, pour l'entraîner, pour l'élever

jusqu'à Dieu, il a besoin — et combien ! — de « l'inspiration céleste », c'est-à-dire, de la poussée robuste de l'Esprit-Saint. Il faut qu'il nous arrache, même en nous déchirant, à ce que nous aimons de mauvais, qu'il nous porte dans ses bras comme une mère son enfant et que, une fois mis par lui dans la voie droite, à hauteur voulue, il nous soutienne et nous pousse en avant. Sans lui, nous retomberions au plus bas. Notre poids de mort nous attire en bas. Contre cette loi d'attirance perverse, il nous faut le secours de l'Esprit d'En-Haut. Les deux courants, celui d'en bas et celui d'en-haut, luttent sans cesse en nos pauvres cœurs. Ce sont deux lois contraires dont l'une, celle de l'Esprit, doit l'emporter pour que nous puissions être sauvés et monter jusqu'à Dieu.

IIIe *Prophétie,* Isaïe, 4 :

« En ce jour, sept femmes saisiront un seul homme et diront : « Nous mangerons notre pain et nous nous vêtirons de nos habits ; permets seulement que nous portions ton nom : ôte notre opprobre. » En ce jour-là, le germe du Seigneur fera l'ornement et la gloire des réchappés d'Israël, et le fruit de la terre, leur orgueil et leur parure. Et ceux qui seront restés dans Sion et ceux qui auront été épargnés dans Jérusalem seront appelés saints, tous ceux qui sont inscrits pour la vie dans Jérusalem. Quand Dieu aura lavé les souillures des filles de Sion, et purifié Jérusalem du sang qui est au milieu d'elle, par l'esprit du jugement et par l'esprit d'extermination, alors Dieu créera, sur toute l'étendue de la montagne de Sion et sur son assemblée, une nuée durant le jour et une fumée et l'éclat d'une flamme ardente pendant la nuit. Car sur toute sa gloire il y aura un dais ; et il y aura une tente pour donner de l'ombrage contre les ardeurs du jour, et pour servir de refuge et d'abri contre l'orage et la pluie. »

Trait : « Le Bien-aimé avait une vigne en un lieu fertile, sur un coteau. Il l'entoura d'un mur et creusa autour un fossé. Il planta du plant de Sorec, et édifia une tour au milieu. — Il y fit aussi un pressoir. La maison d'Israël est la vigne du Seigneur des armées célestes. »

Oraison : « Dieu, qui nous éclairez par les pages des deux Testaments pour célébrer cette solennité, accordez-nous de comprendre votre miséricorde, afin que la réception des dons présents nous donne la ferme espérance des dons futurs. »

Comprendre la miséricorde de Dieu ! Cette vigne, qui était Israël, cette vigne choisie, choyée, aimée, n'a pas compris la miséricorde de Dieu. La comprenons-nous, nous-mêmes ? Voyons-nous cette bonté de Dieu qui s'incline vers nous, qui nous tend la main, qui nous relève de nos chutes, qui nous protège contre nous-mêmes ? Savons-nous en apprécier toutes les délicatesses, toutes les tendresses, toutes les prévenances ? Nous ne la comprendrons de façon parfaite que dans la lumière céleste. Alors, nous serons éblouis, ravis, par cette miséricorde. Quel merci sortira éternellement de notre cœur ! Et cette miséricorde de Dieu, cet amour qui se donne, qui pardonne les fautes a un nom substantiel, elle s'appelle le Saint-Esprit.

C'est lui l'amour substantiel dans l'auguste Trinité. Quel peut-il être, grand Dieu ? Qui, sans être Dieu lui-même, pourra dire ce qu'est l'amour en Dieu ? Mais ce qui est certain, c'est que tout amour créé, quel qu'il soit, procède de cet amour substantiel qui est l'Esprit-Saint. Il n'y a dans

aucun être un sentiment d'amour quelconque qui ne soit produit par l'amour substantiel. Il est l'amour absolu, tout autre amour est relatif et provenant de lui. Tout ce qui aime, aime par le Saint-Esprit, comme tout ce qui est lumière est lumière par le Verbe de Dieu, comme tout ce qui a l'être a l'être par l'être de Dieu. L'amour peut s'égarer dans son objet et devenir mauvais, mais le sentiment d'amour, en soi, le principe et la faculté d'amour, tout vient de l'amour absolu, le Saint-Esprit. De sorte que, de même qu'il n'y a qu'un être absolu, d'où viennent tous les êtres, une vérité absolue qui est la règle de toute vérité, il n'y a également qu'un amour absolu d'où provient tout amour. L'unité de l'amour en Dieu et dans les êtres créés est parfaite comme l'unité de l'être et de la vérité.

IV^e *Prophétie*. Baruch, 3 :

« Ecoute, Israël, des commandements de vie ; prête l'oreille pour apprendre la prudence. D'où vient, Israël, d'où vient que tu es dans le pays de tes ennemis ? Tu languis sur une terre étrangère, tu te souilles avec des morts ; tu es compté parmi ceux qui sont descendus au sombre séjour. Tu as abandonné la source de la sagesse. Car tu avais marché dans la voie de Dieu, tu habitais à jamais dans la paix. Apprends où est la prudence, où est la force, où est l'intelligence, afin que tu saches en même temps où est la longueur des jours et la vie, où est la lumière des yeux et la paix. Qui a trouvé le lieu de la sagesse, et qui est entré dans ses trésors ? Où sont les chefs des nations et ceux qui dompteut les bêtes de la terre, ceux qui se jouent des oiseaux du ciel, qui amassent l'argent et l'or, dans lesquels les hommes mettent leur confiance, et dont les possessions n'ont pas de fin ? Car ces hommes qui travaillent à se procurer de l'argent et y mettent tout leur souci, vous ne trouveriez plus trace de leurs œuvres. Ils ont disparu et sont descendus au séjour des morts, et d'autres se sont élevés

à leur place. Des jeunes gens ont vu la lumière et ont habité sur la terre, mais ils ont ignoré le chemin de la sagesse ; ils n'ont pas connu ses sentiers ; leurs fils non plus n'ont pu la saisir ; ils étaient loin de la voie. On n'a pas entendu parler d'elle dans le pays de Chanaan, et elle n'a pas été vue dans le Théman. Et les fils d'Agar qui cherchent la prudence qui est de la terre ; les marchands de Merrha et de Théman, les interprètes de paraboles et tous les chercheurs de la prudence n'ont pas connu la voie de la sagesse et ne se sont pas souvenus de ses sentiers. O Israël, qu'elle est grande la maison de Dieu ! Qu'il est vaste le lieu de son domaine! Il est vaste et n'a point de bornes, il est élevé et immense. Là il y eut ces géants fameux qui vécurent dès le commencement, à la haute stature et habiles dans la guerre. Ce n'est pas eux que Dieu a choisis, et il ne leur a pas appris le chemin de la sagesse. Et ils ont péri parce qu'ils n'avaient pas la vraie science, ils ont péri à cause de leur folie. Qui est monté au ciel, et a saisi la sagesse, et l'a fait descendre des nuées ? Qui a passé la mer, et l'ayant trouvée, l'a rapportée de préférence à l'or le plus pur ? Il n'y a pas d'homme qui connaisse ses voies, ni qui observe ses sentiers. Mais celui qui sait toutes choses la connaît, il la découvre par sa prudence, celui qui a affermi la terre à jamais et qui l'a remplie d'animaux à quatre pieds, qui envoie la lumière et elle part, qui l'appelle et elle lui obéit en tremblant. Les étoiles brillent à leurs postes, et elles sont dans la joie ; il les appelle et elles disent : « Nous voici ! » Et elles brillent joyeusement pour celui qui les a créées. C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne lui est comparable. Il a trouvé toutes les voies de la sagesse, et il l'a donnée à Jacob, son serviteur, et à Israël, son bien-aimé. Après cela il a apparu sur la terre, et il a conversé parmi les hommes. »

Oraison : « Dieu, force immuable et lumière éternelle, regardez avec bonté l'admirable sacrement qu'est toute l'Eglise, et accordez à vos serviteurs de garder par la droiture de leur vie ce qu'ils font avec dévotion. »

« Force immuable et lumière éternelle », ces

deux mots résument la quatrième leçon où Dieu rappelle au peuple hébreu que son salut est venu de lui seul le Tout-Puissant à qui tous les êtres obéissent. Aux grands de la terre, à ceux qui se croient forts par eux-mêmes, il commande en Souverain et les détruit comme il lui plaît. A la lumière, il dit : Va ! Et la lumière va avec tremblement, sentant la majesté du Créateur. Et c'est ce Dieu, éternel, immuable, tout-puissant qui « a été vu sur la terre et a conversé avec les hommes. »

Il y est même demeuré dans son Eglise qui est « l'admirable Sacrement », ou signe visible, sur terre, du Dieu invisible. C'est à elle qu'il faut demander lumière et force, car c'est par elle que Dieu communique avec les hommes. Elle est le porte-voix de Dieu ; elle est l'instrument de Dieu. Par elle la vie divine passe dans les âmes. En dehors d'elle, il n'y a pas d'union directe avec Dieu. L'Esprit de vie descend en elle seule et se répand, comme une sève féconde, dans tous ses membres. Si le sarment est taillé, séparé du cep, la sève ne peut l'atteindre. Etre de l'Eglise, c'est la première grâce de salut, car c'est être en état normal d'union à Dieu. Quand on est de l'Eglise, on peut recevoir l'Esprit de vie.

Trait : « Comme le cerf aspire à la source d'eau, ainsi mon âme vous désire, mon Dieu. — Mon âme a soif du Dieu vivant, quand donc m'en irai-je pour paraître devant mon Dieu ? — Mes larmes sont mon pain le jour et la nuit. On me dit à tout instant : Où est donc ton Dieu ? »

Où est mon Dieu ? Je le sais sans le savoir ; je

le vois, sans le voir. Je sens au-dedans son appel impérieux et doux. Il me dit : Viens ! Que fais-tu sur la terre ? Ce n'est pas le lieu de la joie. Pourquoi t'arrêter à l'illusion de la vie humaine? Ce n'est pas la vie. La vie c'est moi, la vie de joie, la vie de bonheur, détache-toi, viens ! Pourquoi craindre la mort ? Elle ouvre à deux battants la porte de la vie. Et c'est pourquoi ceux qui connaissent Dieu, ceux qui aiment Dieu aspirent à le voir, comme le cerf altéré aspire à la source rafraîchissante. Mais pour avoir ce désir de Dieu, il faut se dégager de la terre et écouter en son âme l'appel affectueux et tendre de l'Esprit-Saint.

Oraison : « Accordez-nous, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, qu'en célébrant la solennité du don de l'Esprit-Saint, nous soyons embrasés des désirs célestes et que nous aspirions à la source de la vie. »

C'est l'Esprit-Saint qui nous fait voir nettement ce qu'est Dieu et ce que nous sommes. C'est l'Esprit-Saint qui nous redit à tout instant: Passe ! je te donnerai des joies plus intenses et plus douces. Passe ! celles de la terre ne sont qu'illusions trompeuses. C'est l'Esprit-Saint qui dans notre isolement humain, quand notre cœur a rompu avec toutes les satisfactions de nature, nous console tendrement et nous fait goûter, dans les profondeurs de l'âme, ces joies intimes dont le parfum est si doux qu'on ne peut l'exprimer. C'est l'Esprit-Saint qui, aux heures pénibles de la lutte contre l'esprit mauvais, nous pousse à l'action, nous soutient dans le combat et nous donne la victoire. C'est l'Esprit-Saint qui nous

porte, comme une mère, dans ses bras et nous élevant bien haut au-dessus des jouissances humaines, nous inspire ce désir de Dieu, cette soif de la vie, la vraie vie de l'éternité.

Après l'oraison, on chante, comme le Samedi Saint les Litanies des Saints[1]. Quand elles sont terminées, l'officiant et ses ministres viennent au pied de l'autel où ils récitent les prières ordinaires du commencement de la messe. Après quoi, sans Introït, on dit le *Kyrie eleison* et le célébrant entonne le *Gloria in excelsis.*

Oraison : « Accordez-nous, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, que la splendeur de votre lumière brille sur nous et que la lumière de votre lumière affermisse, par l'illumination du Saint-Esprit, les cœurs de ceux qui ont été régénérés par votre grâce. »

Ce sont les nouveaux baptisés. L'Eglise demande à Dieu de les remplir de sa lumière, afin que leur foi s'affermisse. C'est à l'Esprit-Saint de faire cette œuvre d'affermissement, car c'est lui qui par ses dons de sagesse, d'intelligence, de science et de conseil répand la lumière dans les âmes, leur révèle avec précision tout ce qu'est Dieu, tous les mystères du Christ, toutes les espérances du ciel.

Il n'y a qu'une lumière de vérité qui est Dieu, lumière absolue, source de toute lumière, soit de raison naturelle, soit de foi surnaturelle. Cette faculté de voir la vérité, soit de nature, soit de grâce provient d'un même principe, Dieu. Et dans l'éternité, dans le face à face avec Dieu, dans la vision béatifique, toutes ces lumières relatives n'en feront plus qu'une avec la lumière

1. Cf. p. 170.

même de Dieu, car nous verrons Dieu par sa propre lumière. Et c'est pourquoi, comme une aube de cette lumière de gloire, l'oraison dit : « Que la lumière de votre lumière affermisse les cœurs ». Elle seule peut les affermir dans la vérité.

Leçon des Actes des Apôtres, c. 19 :

« En ces jours-là, il arriva que, Apollon étant à Corinthe, Paul ayant parcouru les régions supérieures de l'Asie, se rendit à Ephèse et y trouva quelques disciples. Il leur dit : Avez-vous reçu le Saint-Esprit, depuis que vous avez embrassé la foi? Ils lui répondirent: Nous ne savons même pas ce qu'est l'Esprit Saint. Il leur dit : Au nom de qui avez-vous donc été baptisés ? Ces gens répondirent : Nous avons reçu le baptême de Jean. Paul répliqua : Jean a baptisé le peuple d'un baptême de pénitence afin qu'ils eussent foi en celui qui devait venir après lui, c'est-à-dire en Jésus. Après avoir entendu ces paroles, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus. Et au moment où Paul leur imposait les mains, l'Esprit Saint descendit sur eux, et ils se mirent à parler en plusieurs langues et à enseigner. Ces hommes étaient à peu près au nombre de douze.

Paul étant entré dans la Synagogue, il y parla librement pendant trois mois, discutant avec les Juifs et s'efforçant de les persuader de la venue du royaume de Dieu. »

Cette leçon se rapporte également aux nouveaux baptisés. Elle leur apprenait qu'un seul baptême est vrai, celui donné par le Sauveur Jésus. Le baptême de Jean préparait les âmes à le recevoir, mais lui,comme il le disait,baptisait dans l'eau. Celui qui devait venir, l'Agneau de Dieu baptisait seul dans le feu et l'Esprit. Aussi dès que Paul a baptisé ces disciples de Jean, il leur impose les mains pour leur donner le sacrement de confirmation, de l'affermissement dans la foi et l'Esprit-Saint descend immédiatement en eux.

« *Alleluia,* dites à Dieu : Que vous êtes bon ! Votre miséricorde est éternelle. »

Trait : « Toutes les nations, louez le Seigneur, tous les peuples, glorifiez-le. — Car sa miséricorde s'est affermie sur nous et la vérité du Seigneur demeure éternellement. »

Dieu est bon, qui nous fait ses enfants ! Dieu est bon qui, entre tous, nous a choisis pour être les membres de sa famille.

Le remercierons-nous jamais assez ? Tous les peuples sont conviés au banquet, mais tous ne viennent pas s'y asseoir.

Pourquoi notre place y est-elle retenue, marquée pour l'éternité ? Sur nous, la bonté de Dieu « s'est affermie », elle est stable, elle est immuable. Nous pouvons avoir confiance en sa vérité. Se dire : je suis en toute certitude avec Dieu. J'ai été baptisé, donc je suis enfant de Dieu ; j'ai été confirmé, donc j'ai en moi des facultés supérieures, qui sont les Dons du Saint-Esprit, qui me permettent, si je le veux, de connaître Dieu plus à fond, de suivre plus docilement les appels de sa grâce, de résister avec plus d'énergie aux attraits du mal. J'ai en moi toutes les énergies divines. Si je le veux, avec le secours de ces énergies, je verrai Dieu un jour, je serai avec lui, je participerai à son propre bonheur.

C'est là l' « affermissement des cœurs » sous la motion du Saint-Esprit dont parle l'oraison et que la leçon et le graduel manifestent plus nettement.

Evangile selon saint Jean, c. 14 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si vous m'aimez, observez mes commandements. Et moi je prie-

rai mon Père et il vous donnera un autre consolateur, pour qu'il demeure toujours avec vous, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas. Mais vous, vous le connaîtrez parce qu'il demeurera en vous et sera en vous. Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai près de vous. Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus. Mais vous me verrez parce que moi je vis et que vous vivrez aussi. Alors, vous comprendrez que je suis dans mon Père, vous en moi et moi en vous. Celui qui connaît mes commandements et les observe, celui-là m'aime. Et celui qui m'aime est aimé de mon Père. Je l'aimerai moi aussi et je me ferai connaître davantage de lui. »

Ce sont les paroles d'adieu à la Cène, quand Jésus allait quitter ses Apôtres et mourir. Paroles suprêmes comme celles que l'on recueille des lèvres d'un mourant.

Jésus insite sur la pratique des commandements. Il ne veut pas d'un amour de sentiment ; il lui faut des preuves de la volonté, et ces preuves ne se trouvent que dans la pratique de la loi. La loi d'abord, signe substantiel, signe véridique, preuve authentique de l'amour. On reconnaît, à cette insistance, le Jésus si vrai de l'Evangile. Ce qu'il veut c'est la volonté, nos formules, nos effusions après.

Mais comme la loi est d'elle-même austère, comme elle impose à la volonté des efforts et des luttes, souvent des larmes, Jésus promet le Consolateur. C'est comme s'il disait : Ne vous effrayez pas de ce qu'il y a de rude dans la loi, vous aurez avec vous, en vous, quelqu'un qui vous dira ce qu'il faut faire, qui vous aidera à le faire, qui, au besoin, vous consolera de vos chagrins humains, c'est l'Esprit-Saint. Il sera avec vous, en vous, toujours. Vous n'aurez pas besoin

de le chercher, de l'appeler. Il sera votre compagnon de route.

Ainsi vous voyez bien que je ne vous laisse pas orphelins. Par lui, je serai moi-même avec vous. Le monde, évidemment, n'en verra rien. Partout où vous serez, vous aurez l'Esprit-Saint en vous, où que vous soyez dans le monde. Alors, à la lumière qu'il vous donnera, vous comprendrez mon identité avec mon Père.

Chose inouïe ! Jésus est un avec le Père, il est en lui, nous sommes par la grâce en Jésus et Jésus est en nous. En sorte que, sur ce chemin misérable de la vie, quiconque a la grâce de Dieu, possède en soi l'auguste Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Et si l'on aime Jésus, peu à peu il se manifeste, il se montre. Son noble et doux visage apparaît en notre âme émerveillée. Apparition qui se dessine lentement, mais avec quelle suavité, sous la motion puissante et délicieuse de l'Esprit-Saint.

Offertoire : « Envoyez votre Esprit, tout reprendra vie, toute la terre sera renouvelée. Que la gloire du Seigneur remplisse tous les siècles, alleluia ! »

Secrète : « Sanctifiez ces offrandes, nous vous en supplions, Seigneur, et purifiez nos cœurs par la lumière du Saint-Esprit. »

Dès aujourd'hui, la préface et le canon de la messe ont des particularités qui ont rapport au Saint-Esprit.

Préface : « Il est véritablement digne et juste, équitable et salutaire de vous rendre grâces, partout et toujours, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par le Christ, Notre-Sei-

gneur, qui, en s'élevant au-dessus de tous les cieux, assis à votre droite, a répandu aujourd'hui l'Esprit-Saint sur vos enfants d'adoption. C'est pourquoi, le monde entier exulte par toute la terre dans une joie débordante. Et même les Vertus supérieures, les Puissances angéliques chantent un hymne à votre gloire, en disant sans fin : Saint, saint, saint est le Dieu des armées célestes... »

Cette préface est un chant de jubilation à la bonté de Dieu, pour la descente du Saint-Esprit. Car, la présence du divin Consolateur, de la règle suprême de toute vérité, est pour le monde entier le principe de vie : de vie intellectuelle par la sûreté et la profondeur de la foi, de vie d'amour par la victoire assurée sur le mal et cette union intime avec Dieu qui est la joie substantielle du cœur. Vérité et amour, notre vie d'âme à tous, mais qui, sous la douce motion de l'Esprit-Saint, peut croître et se développer à l'infini. Car jamais notre vision de Dieu n'épuisera son essence, pas plus que notre amour n'épuisera jamais sa bonté. Alors, nous pouvons aller de lumière en lumière, d'amour en amour ; nous pouvons monter les degrés merveilleux de l'échelle mystique et plus nous montons, plus l'échelle s'allonge. Quand nous croyons mettre le pied sur le dernier degré, l'infini est toujours devant nous. Nous voyons que nous n'avons pas vu, nous sentons que nous n'avons pas aimé et, montant toujours, heureux de ce que nous possédons, désireux de posséder davantage, nous allons vers Dieu qui nous tend les bras et ne les referme sur nous que dans la joie définitive de la possession éternelle.

Œuvre magnifique de l'Esprit-Saint, œuvre joyeuse dont l'allégresse est infinie. C'est là cette joie de l'Esprit-Saint dont parle saint Paul, cette joie que le Maître promettait à ses Apôtres: ma joie sera en vous ! Il n'y a pas, en ce monde, d'autre joie vraie.

Au *Communicantes* du canon eucharistique, le prêtre dit : « Et célébrant ce jour très saint de la Pentecôte, jour où l'Esprit-Saint est apparu aux Apôtres sous forme de langues de feu... »

A l'*Hanc igitur,* le prêtre dit : « Donc, cette offrande de notre servitude, et de toute votre famille que nous vous présentons aussi pour ceux que vous avez daigné régénérer par l'eau et l'Esprit-Saint, en leur accordant la rémission de tous leurs péchés, nous vous prions, Seigneur, de l'accepter avec bonté... »

C'est le souvenir, au moment le plus solennel du sacrifice, de la grâce accordée aux nouveaux baptisés. Deux fois seulement, à Pâques et à la Pentecôte, ce souvenir revient dans le canon eucharistique, parce que, en ces deux fêtes seulement, on administrait le baptême solennellement.

Communion : « Le dernier jour de la fête, Jésus disait : Celui qui croit en moi, aura en lui comme une source d'eau vive dont les eaux s'écouleront. Il voulait parler de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui, alleluia, alleluia ! »

C'est un texte de saint Jean, c. 7. Dans la foule où Jésus circulait, à la fête des Tentes, qui rappelait le séjour des Hébreux dans le désert, on discutait sa doctrine, on discutait sa personne. Il est bon, disaient les uns. Non, disaient les autres,

c'est un tribun qui trompe le peuple. Ces bruits, ces murmures n'empêchaient pas le Maître de faire ses miracles de bonté sur les malades, ni d'enseigner sa doctrine, ni même de se poser résolument en face de ses adversaires comme le Messie, Fils de Dieu. Et c'est à la fin de ces jours de fête qu'il dit ces paroles prophétiques : Vous ne comprenez pas aujourd'hui, mais un jour viendra bientôt où l'Esprit-Saint se répandra sur le monde comme un fleuve débordant. Tous ceux qui croiront en moi, remplis de cet Esprit, parleront, prêcheront, feront des miracles autant et plus que moi, et les peuples écouteront leur parole.

Postcommunion : « Seigneur, que l'infusion du Saint-Esprit purifie nos cœurs et les féconde par la pénétration intime de sa rosée. »

Quand il s'agit de l'action du Saint-Esprit, l'Ecriture et la liturgie l'expriment par les images les plus douces, les plus exquises. C'est l'huile, suavité pénétrante ; c'est la rosée, dont les perles brillantes illuminent et rafraîchissent les plantes. Cette rosée matinale ne bat pas la terre, comme la pluie, avec violence ; lentement, doucement elle s'infiltre, elle s'infuse, sans bruit, mais fait son œuvre de vie.

La force du Saint-Esprit est elle-même une force de douceur. Elle ne brise pas, elle ne violente pas. Mais, par le dedans, elle pénètre silencieusement dans la volonté, la transforme, la nourrit, lui donne vigueur et quand il faut agir, la volonté va droit devant elle, étonnée d'elle-même et consciente qu'elle n'est pas seule. Tout est suavité dans l'Esprit-Saint, même son énergie. Seigneur, que votre Esprit est suave! dit l'Ecriture.

XX.

La Pentecôte.

Tout se tient dans l'œuvre du salut du monde. Le peuple hébreu avait sa Pâque, souvenir de sa délivrance de l'oppression égyptienne par le sang de l'agneau, figure prophétique de la délivrance de l'oppression du monde sous le joug du démon, par le sang du véritable Agneau, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pâque chrétienne. Cinquante jours après sa sortie d'Egypte, le peuple hébreu recevait sur le Sinaï la loi qui devait le gouverner et en faire, au milieu des nations, le peuple de Dieu. C'était aussi la Pentecôte, la première, figure prophétique de la seconde, la Pentecôte chrétienne. Mais la Pentecôte chrétienne n'a pas le souvenir des éclairs et des tonnerres du Sinaï. Elle rappelle seulement que cinquante jours après la Résurrection du Sauveur, le Saint-Esprit est descendu sous forme de langues de feu sur les Apôtres réunis au cénacle. Ce n'est plus la promulgation terrifiante de la loi qui enchaînait dans son observance le peuple hébreu par la crainte du châtiment ; c'est le don de lumière et de force qui doit répandre dans le monde entier l'amour de Dieu et par cet amour, la pratique de la loi évangélique.

Avec le Saint-Esprit, c'est l'amour substantiel qui prend possession du monde, pour le ramener à Dieu. Et descendu une fois sur terre, cet amour

ne la quitte plus. Il envahit tous les peuples, il s'insinue dans toutes les âmes, divin conquérant, et peu à peu sous sa douce et forte impulsion, il se trouva que le monde était chrétien. Œuvre de l'amour, cette transformation formidable qui jeta aux pieds de Jésus tant de peuples et leur apprit à dire à Dieu : Notre Père ! Cri de l'amour filial, cri de l'Esprit-Saint dans les âmes.

C'est cette prise de possession du monde par l'Amour que nous fêtons en ce jour de Pentecôte. Aussi, nos cœurs sont dans l'allégresse. *Profusis gaudiis totus in orbe terrarum mundus exultat,* comme chante la préface.

Elevons nos âmes à ces hauteurs pour fêter avec tendresse, avec reconnaissance la descente de l'amour sur terre.

Elle eut lieu à Jérusalem, au Cénacle, où les disciples de Jésus étaient réunis autour de sa Sainte Mère. L'heure même est marquée, car c'est une heure solennelle, décisive pour le salut des âmes : l'heure de tierce selon l'ancienne manière de diviser le jour, qui correspond, en moyenne, à neuf heures du matin.

Dans la liturgie, l'Eglise, qui vit du Saint-Esprit, commémore tous les jours cette heure de l'éternel amour devenu son trésor, par l'hymne que les prêtres récitent à tierce. C'est une invocation perpétuelle à la perpétuelle descente de l'amour divin.

Il se fit autour du Cénacle, dans toute la ville, comme un vent violent, et à l'instant même des langues de feu apparurent au-dessus des Apôtres.

C'est l'impétuosité de l'amour, qui se manifeste par cette bourrasque. Elle signifie que ceux qui

reçoivent l'Esprit-Saint, qui vivent de sa présence, qui se laissent conduire par lui, doivent se donner sans réserve. L'amour ne calcule pas. S'il calcule, il n'est plus l'amour. Il va son chemin et rien ne peut l'arrêter, comme rien n'arrête la tempête. L'amour divin devait jeter les Apôtres dans un tourbillon irrésistible, à travers le monde, comme toujours il doit y jeter les âmes qui aiment Dieu, soit par l'apostolat de la parole, soit par celui de la pénitence et de la prière.

Ce sont des langues de feu qui descendent sur les Apôtres. Je suis venu en ce monde, disait Notre-Seigneur, pour y jeter le feu et mon grand désir est qu'il flambe de toutes parts.

C'est fait. Le feu est descendu, il est jeté, la bourrasque va allumer l'incendie dans le monde entier. Qui échappera à ses divines étincelles ? Aujourd'hui encore, nous brûlons de ce feu, quand nous aimons Dieu ; quand, pour le lui prouver, nous résistons au mal ; quand nous sentons en nous l'immense et insatiable désir de l'aimer davantage ; quand nous voulons faire connaître Dieu, le faire aimer autour de nous, loin de nous, partout. Alors, c'est le feu de l'amour divin qui nous embrase. Le garder pour soi n'est pas possible. Qui veut le garder n'en a qu'une petite part. Le feu veut se communiquer, se répandre. Qui le possède en soi sent l'impérieux besoin de le donner aux autres.

Les Premières Vêpres.

Trois psaumes seulement, en l'honneur des trois Personnes de l'auguste Trinité.

Ps. 145, *Lauda anima mea Dominum.*
Ps. 146, *Laudate Dominum quoniam bonus est psalmus.*
Ps. 147, *Lauda Jerusalem Dominum.*

Sur ces psaumes l'*Antienne :* « Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez en eux le feu de votre amour, vous qui par la variété de beaucoup de langues, avez rassemblé les nations dans l'unité de la foi. Alleluia, alleliua, alleluia ! »

A deux genoux, nous implorons la descente en nous, dans toutes les âmes, de l'Esprit-Saint, du feu de l'amour, et en même temps nous confessons que ce feu de l'amour divin a pu seul unir dans une même foi toutes les nations de la terre.

L'amour unit, la haine désunit. C'est pourquoi l'amour est de Dieu, dont l'unité est parfaite en sa Trinité de personnes, et la haine est du démon, le semeur de discorde, l'auteur de la formidable désunion. C'est le démon qui a troublé l'union des êtres avec Dieu. Le premier en se détachant de Dieu, il a introduit la discorde haineuse dans le monde. Et par lui cette désunion a arraché à Dieu des milliers d'anges. Ensuite, ce père de la désunion a troublé également les rapports de l'homme avec Dieu. Entre Dieu et la race humaine, il a creusé un fossé. La discorde essentielle entre Dieu et l'homme par le péché est son œuvre. Et c'est l'Esprit bon, l'Esprit d'amour qui a mission, par le sang du Sauveur, de refaire l'union de toutes les âmes avec Dieu. Il se répand comme un feu sur la terre entière pour cette magnifique réconciliation : unité de foi en Dieu, unité de vie en Dieu. Par

l'amour en cette œuvre d'union, l'Esprit-Saint terrasse l'adversaire, l'esprit mauvais, et lui ravit la proie que sa haine croyait posséder pour toujours.

Répétons sans cesse : Esprit-Saint, Esprit d'amour, Esprit d'unité, venez en nous.

Capitule : « Il se fit tout à coup dans le ciel, comme le bruit d'un vent impétueux qui remplit toute la maison où les Apôtres étaient réunis. »

Répons : « Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et ils commencèrent à parler comme le Saint-Esprit les faisait parler. Et une foule nombreuse accourut en criant, alleluia !

Les Apôtres publiaient en diverses langues les merveilles opérées par Dieu. »

A peine l'Esprit est-il descendu que les Apôtres parlent. Ils parlent diverses langues, sous la motion de l'Esprit.

Symbole énergique de l'universalité de leur mission. Fini le peuple restreint de Dieu, finie la loi mosaïque, fini tout ce qui est limité, tout ce qui est étroit, l'amour n'a pas de bornes. La terre est à lui. Partout, les Apôtres doivent le répandre. Ils sont ses hérauts, ses porte-voix. Dans toutes les langues, à tous les peuples, ils doivent parler de Dieu, dire ce qu'il est, ce qu'il a fait pour le salut du monde.

En nous aussi l'amour divin doit donner la diversité des langues. A tous et à chacun, nous avons le devoir de parler de Dieu, de dire le mot qu'il faut dire pour lui ramener les âmes. Toutes n'entendent pas le même langage. Les unes comprendront la justice de Dieu, les autres sa bonté. Dans le chagrin, il faut parler une langue appro-

priée, dans la joie faire entendre une autre voix. C'est le tact apostolique, le tact de l'Esprit de conseil qui mesure à chaque âme ce qu'elle peut porter. Toutes n'ont ni la même compréhension, ni la même résistance, ni la même énergie. Quelle diversité de langues pour le véritable Apôtre ! A lui, à chacun de nous de parler, comme les Apôtres, sous la motion présente de l'Esprit.

Hymne :

Le cours de l'année nous ramène
le jour des joies bienheureuses
que l'Esprit consolateur
répandit sur les disciples.

—

Sous l'action vibrante d'une lumière de feu
il présente le signe d'une langue
afin qu'ils soient débordants de paroles
et embrasés d'amour.

—

Ils parlent les langues de tous,
la foule des nations s'effraie,
elle accuse d'être dans l'ivresse du vin
ceux que l'Esprit remplissait.

—

Ces faits se sont accomplis mystiquement,
après la fin du Temps de Pâques,
selon le nombre sacré des jours,
où, dans la loi, le pardon était accordé.

—

Vous donc, ô Dieu très bon,
nous vous prions, la face inclinée,
de répandre du ciel dans nos cœurs
les dons de l'Esprit.

Vous avez comblé les cœurs sanctifiés,
des dons de votre grâce,
pardonnez maintenant nos péchés
et accordez-nous des jours de paix.

—

Gloire au Père et au Fils,
gloire au Saint Consolateur.
Que le Fils nous envoie
le don du Saint-Esprit.

Il est dit à la quatrième strophe que l'Esprit-Saint est descendu pour garder mystiquement le nombre sacré où, d'après la loi, tout Juif devait remettre les dettes qui lui étaient dues.

En effet, d'après la loi mosaïque, tous les cinquante ans, il y avait le jubilé ou Grand Pardon. Chacun devait mettre en liberté ses esclaves et donner quittance de toutes les créances qui lui étaient dues. La terre elle-même se reposait. On ne devait pas la cultiver, et chacun vivait de ce qu'elle produisait d'elle-même.

Symbole prophétique du grand amour qui, avec l'Esprit-Saint, descend sur la terre pour pardonner à tous, délivrer tous les captifs de l'erreur et du mal et sanctifier les âmes par sa propre vitalité.

C'est le sens de cette strophe.

Verset : « Tous furent remplis de l'Esprit-Saint, alleluia ! — Et ils commencèrent à parler, alleluia ! »

L'Eglise commence à parler, elle commence son enseignement. Jamais plus elle ne s'est tue, jamais plus elle ne se taira. Elle est sur terre la langue de Dieu. Elle dit tout de Dieu, seule, en

vérité absolue ; elle le dit à chacun. A nous de l'entendre et de comprendre.

Antienne du *Magnificat :* « Je ne vous laisserai pas orphelins, alleluia ! Je m'en vais, mais je reviendrai près de vous, alleluia, et votre cœur sera dans la joie, alleluia ! »

La joie est le fruit du Saint-Esprit. Lui seul la donne, la vraie, j'entends, celle qui est dans le fond de l'âme et non à la surface. C'est la joie de certitude : certitude de connaître Dieu en toute vérité ; certitude de savoir combien Dieu nous aime ; certitude d'espérer en sa miséricorde et par cette miséricorde d'arriver à lui pour l'éternité. Joie profonde, joie parfaite que rien ne peut nous enlever. Sans parler des joies délicieuses que l'Esprit-Saint, quand il le veut et comme il le veut, répand dans les âmes, en faisant sentir et goûter sa présence. Les Saints s'en pâment de douceur enivrante. Et ceux même qui ne reçoivent que les miettes de ce festin de l'amour en gardent un souvenir impérissable.

Oraison : « Accordez-nous, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, que la splendeur de votre lumière brille sur nous et que la lumière de votre lumière affermisse, par l'illumination du Saint-Esprit, les cœurs de ceux qui ont été régénérés par votre grâce. »

Antienne sur les Psaumes, à complies : « Alleluia, alleluia, alleluia, alleluia ! »

Antienne au *Nunc Dimittis :* « Alleluia, l'Esprit consolateur, alleluia, vous enseignera tout, alleluia, alleluia ! »

Les Matines.

Invitatoire : « Alleluia, l'Esprit du Seigneur a rempli toute la terre. — Venez, adorons-le, alleluia ! »

Nous adorons le Père, nous adorons le Fils, nous adorons l'Esprit-Saint, car ces trois Personnes divines ne font qu'un seul Dieu. Même nature, même grandeur, même puissance, même bonté. Entre les trois Personnes, qui sont comme la famille divine, l'égalité est absolue. Mais dans cette famille divine, l'Esprit est l'amour qui, procédant du Père et du Fils, les unit dans une étreinte ineffable. Et c'est cet amour que nous adorons à deux genoux, car il a daigné descendre sur terre. Nous l'adorons à deux genoux, car il est présent en nous, vivant en nous et nous donnant la vie. « Je crois au Saint-Esprit, Seigneur et *vivifiant*... »

C'est le *Credo*.

Hymne :

Le Christ était monté au-dessus des cieux,
Il était rentré d'où il était venu
afin de nous envoyer le Promis de la bonté du [Père,
le Saint-Esprit.

—

Le jour solennel arrivait
où, selon un mystique septénaire,
l'année, renouvelée sept fois,
annonce les temps bienheureux.

—

Quand l'heure de Tierce
sonne pour le monde entier,
elle annonce que sur les Apôtres en prière,
Dieu vient de descendre.

De la lumière du Père
un feu éclatant est envoyé
qui, par la chaleur de la parole,
doit affermir les cœurs fidèles au Christ.

La deuxième strophe a encore une allusion au nombre mystique de sept.

Sept semaines de sept jours atteignent quarante-neuf jours et, partant de Pâques, annoncent la Pentecôte.

Un cycle de sept années révolues était pour les Juifs l'année sabbatique où la terre se reposait. Un autre cycle de sept fois sept années, donnait le signal du grand jubilé, à la cinquantième année, l'année du grand repos pour la terre, l'année de la rémission des dettes, de la libération des esclaves. Ces « temps bienheureux » prophétisaient tous la Pentecôte de l'amour.

Un seul nocturne. Les trois psaumes sont spécialement choisis pour célébrer l'œuvre totale du Saint-Esprit.

Ps. 47, *Magnus Dominus*. Il chante la fondation magnifique de Jérusalem, figure de l'Eglise que l'Esprit-Saint fonde en ce jour de Pentecôte et vivifie par sa présence. Aussi belle que fût Jérusalem, jamais elle n'eut la splendeur de l'Eglise, qui n'est plus la capitale d'un peuple, mais bien la cité du monde entier, qui n'est plus une ville matérielle, mais la cité spirituelle des âmes, œuvre du Saint-Eeprit.

Antienne : « Il se fit un grand bruit dans le

ciel, le bruit violent de l'Esprit qui descendait, alleluia, alleluia ! »

Ps. 67, *Exurgat Deus.*

Toujours ce même sens de Jérusalem et de l'Eglise. Le prophète chante les merveilles opérées par Dieu dans la délivrance du peuple hébreu, sa marche triomphale à travers le désert, sa victoire sur les peuples qui voulaient lui barrer le passage, le don de la loi sur le Sinaï, son entrée glorieuse dans Jérusalem. Merveilles qui ne sont qu'une figure lointaine de celles que l'Esprit-Saint accomplit dans l'Eglise. Mais c'est à Jérusalem, sur la montagne sainte, que l'Esprit a voulu descendre, pour relier entre elles les prophéties et leur réalisation. Et c'est pourquoi on dit ce verset du psaume comme antienne : « Affermissez, Seigneur, ce que vous avez fait en nous, dans votre temple saint qui est à Jérusalem, Alleluia, alleluia ! »

Affermissement spirituel que nous devons solliciter sans cesse de la bonté de Dieu. Nous avons reçu des bienfaits innombrables, au-dessus de tous, la grâce sanctifiante, qui nous fait les enfants de Dieu. Qu'il daigne l'affermir en nous, afin que jamais elle ne défaille sous les attaques mauvaises du péché.

A l'Esprit-Saint d'affermir en nous ses propres dons. C'est pourquoi le sacrement qui le confère s'appelle la Confirmation, c'est-à-dire, l'affermissement.

Ps. 103, *Benedic anima mea Domino.*

Chant magnifique de l'œuvre du Saint-Esprit dans la Création.

Au commencement l'Esprit, dit la Sainte Ecriture, était porté sur les eaux, il les couvait, dit le sens plus strict du texte. Car la vie qui remplit la nature, avec toutes ses distinctions, toutes ses forces, toutes ses beautés, est l'œuvre de l'Esprit, le *Vivifiant,* dit le *Credo.*

Et ce psaume nous décrit, pour en faire hommage de louange à la puissance, à la sagesse, à la bonté de Dieu, la merveilleuse ordonnance de la vie du monde, depuis les hauteurs des cieux, depuis les anges jusqu'à l'être le plus inférieur : « Si vous ouvrez votre main, tous les êtres sont remplis de votre bonté ; si vous détournez d'eux votre visage, ils défaillent, ils perdent la vie, ils tombent en poussière. Envoyez votre Esprit, et tout reprend vie, la face de la terre est renouvelée. »

Ce verset prophétique de la splendide ordonnance de l'œuvre spirituelle de l'Esprit-Saint dans l'Eglise, est pris comme troisième antienne : « Envoyez votre Esprit et tout reprendra vie, vous renouvellerez la face de la terre, alleluia, alleluia. »

C'est bien ce que fit l'Esprit-Saint, après sa descente. En toute vérité, il a renouvelé la face de la terre.

Que l'on se rappelle ce qu'était le monde à cette heure de tierce, quand dans une maison de Jérusalem, l'Esprit est descendu sur quelques pauvres gens apeurés, des hommes illettrés la plupart, sans fortune, sans prestige, de ceux qu'on ne regarde pas. Et que l'on regarde autour de ces pauvres gens : l'empire romain, maître du monde, avec ses dieux à lui, qui faisaient partie de son autorité.

Les dieux de Rome portaient la fortune de l'empire. En dehors des limites de l'empire romain, les peuples barbares, sans connaissance du vrai Dieu, sauvages dans leurs mœurs, attendaient avec impatience l'heure propice pour secouer le joug de l'empire et en faire leur proie. L'Esprit est descendu ; il dispersa les pauvres gens qui le reçurent, et malgré toutes les difficultés, matérielles, sociales, morales, malgré toutes les persécutions, il a changé la face de la terre. C'est un fait, et tout fait est brutal dans sa vérité. On ne peut le nier, il s'impose. L'Esprit a fondé la chrétienté. Par là même, il a changé foncièrement toutes les idées sur Dieu, sur le monde, sur les destinées de l'homme ; il a changé toute la morale privée et sociale, et aujourd'hui, après vingt siècles, l'Esprit-Saint est encore le Maître du monde. Même ceux qui le nient, vivent de lui.

A l'Esprit, par conséquent, ce divin ouvrier d'amour, de changer la face de notre âme. Changement perpétuel, car jamais notre âme ne sera, sur terre, dans la plénitude de vie. Son ascension est continuelle. Ce qu'elle est aujourd'hui est déjà le passé, il faut demain aimer Dieu davantage. Mon amour présent tend de lui-même à un amour futur qui doit être plus grand. Si l'abîme appelle l'abîme, c'est bien l'amour qui appelle l'amour. Jamais assez ! disent les âmes qui suivent l'Esprit-Saint. Et c'est pourquoi à chaque instant l'Esprit change en nous, si nous le suivons, la face de notre âme.

Verset : « Ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, alleluia. —— Et ils commencèrent à parler. Alleluia ! »

L'Homélie est de saint Grégoire le Grand sur ces paroles de l'Evangile de saint Jean, c. 14 : « En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un m'aime, il observera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure en lui. »

1re *Leçon :*

« Il nous faut, très chers Frères, méditer brièvement les paroles de cette leçon de l'évangile, afin qu'après nous ayons le temps de contempler plus à loisir cette grande solennité.

Aujourd'hui, en effet, l'Esprit Saint, en un bruit soudain, est descendu sur les Apôtres et a chargé en son amour les cœurs de ces hommes charnels. Il apparut au dehors sous forme de langues de feu, et au dedans, il a embrasé leurs cœurs. En recevant Dieu, sous l'apparence du feu, ils brûlèrent aussitôt d'un suave amour. Car l'Esprit Saint est amour. Aussi Jean a-t-il dit : Dieu est amour. Celui donc qui désire Dieu avec une âme pure, possède déjà celui qu'il aime. Personne, en effet, ne peut aimer Dieu s'il ne possède celui qu'il aime. »

Grande et profonde pensée ! Nous ne pouvons aimer Dieu sans lui. Toute la sanctification s'opère dans nos âmes par Dieu. C'est lui qui se révèle à notre esprit par la foi : la foi est un don de Dieu. C'est lui qui s'aime en nous par le Saint-Esprit. C'est lui qui se loue en nous par ses bienfaits. C'est lui qui se glorifie en nous par sa sagesse, sa puissance, sa bonté. De sorte que toute lumière vient de Dieu en nous, tout amour vient de Dieu en nous, toute louange à Dieu vient de Dieu en nous. Notre œuvre surnaturelle dépend entièrement de Dieu, car sans lui nous ne pouvons rien. Absolument et plus encore peut-être comme dans l'ordre naturel, tout notre être de substance

et d'action dépend de la volonté de Dieu. Notre rôle de liberté à nous est de nous conformer pleinement à l'œuvre de Dieu en nous. Et une âme n'est parfaitement dans la vérité de son être, que si elle est en pleine conformité avec les décrets de Dieu sur elle. « Personne, dit saint Grégoire, ne peut aimer Dieu s'il ne possède celui qu'il aime. »

Ier *Répons :* « Quand s'achevaient les jours de la Pentecôte, ils étaient tous assis ensemble, alleluia ! Et soudain un bruit se fit dans le ciel, alleluia, comme le bruit d'un vent violent qui remplit toute la maison, alleluia, alleuia ! — Pendant que les disciples étaient réunis ensemble par crainte des Juifs, soudain un bruit se fit entendre dans le ciel, au-dessus d'eux. »

IIe *Leçon :*

« Mais voici : Si chacun de vous se demande s'il aime Dieu, il se répondra en toute confiance et sécurité d'âme : je l'aime. Or, au début de la leçon, vous avez entendu ce que la Vérité dit : Si quelqu'un m'aime, il observera ma parole. Donc la preuve de l'amour, c'est le témoignage extérieur des œuvres. C'est pourquoi, Jean déclare dans son épître : Celui qui dit : j'aime Dieu et n'observe pas ses commandements est un menteur.

En effet : nous n'aimons Dieu véritablement que si en gardant ses commandements, nous nous détachons de nos voluptés. Car celui qui se laisse aller au gré de ses convoitises illicites n'aime certainement pas Dieu, parce que sa volonté lui est contraire. »

Notre volonté, et non pas notre sentiment, est la preuve de l'amour. La volonté qui, d'accord avec celle de Dieu manifestée par sa loi, s'abstient de tout mal. C'est la vie chrétienne, l'uni-

que, la seule qui vienne de Dieu et atteigne Dieu. Dire à Dieu : je vous aime, et transgresser sa loi est une injure. Notre grande préoccupation, en ce monde, est d'être vrai avec Dieu. Si nous sommes vrais avec lui, le ciel est à nous.

II^e *Répons :* « Ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint et ils commencèrent à parler selon que l'Esprit-Saint leur donnait de parler. — Une grande foule accourut en criant, alleluia ! — Les Apôtres publiaient en plusieurs langues les merveilles de Dieu. »

III^e *Leçon :*

« Mais voyez ce que dit la Vérité : Nous viendrons, et nous ferons notre demeure en lui.

Dans certaines âmes, en effet, Dieu vient mais n'établit pas sa demeure. Ce sont les âmes qui, par remords, ont égard à Dieu, mais au moment de la tentation, elles oublient ce qui leur a donné le remords et commettent de nouveau les péchés passés, comme si elles ne les avaient jamais déplorés.

Mais celui qui aime Dieu véritablement, qui observe ses commandements, le Seigneur vient dans son cœur, et y fait sa demeure, parce que l'amour de Dieu le pénètre si profondément que, au moment de la tentation il ne s'écarte pas de cet amour. Celui-là donc aime vraiment que la jouissance mauvaise ne domine pas par son consentement. »

L'auguste Trinité est présente dans les âmes. Elle descend en nous, elle établit sa demeure en nous. Si elle s'en va, c'est que, infidèles à sa voix, nous lui tournons le dos. Toute âme en état de grâce possède en elle la très Sainte Trinité. C'est une de ces certitudes qui donnent la joie chrétienne. Se dire : si je suis fidèle à Dieu, si je l'aime vraiment en observant sa loi, je pos-

sède en moi, qui suis une si petite chose, l'auguste Trinité, le grand Dieu, le bon Dieu. De sorte que, quand je sortirai de ce monde, j'arriverai devant Dieu en le portant en moi. Il ne pourra se renier lui-même. Je serai avec lui pour toujours.

IIIe *Répons :* « L'Esprit-Saint venant du trône a pénétré invisiblement les cœurs des Apôtres. Signe nouveau de sanctification, afin que dans leur bouche naquît la variété de toutes les langues, alleluia. — Le feu divin est venu, non pour consumer, mais pour illuminer et il leur a distribué tous les dons, toutes ses faveurs. »

L'Esprit-Saint, ce feu de Dieu, ne consume pas, mais il éclaire. Il brûle, il embrase, il incendie, comme le buisson ardent que vit Moïse, sans détruire ce qu'il enflamme. C'est le feu sacré, perpétuel, qui dévore sans cesse les âmes en holocauste d'amour, et l'holocauste, toujours dévoré par ce feu, durera autant que ce feu lui-même, éternellement.

Verset sacerdotal : « Envoyez votre Esprit, et tout reprendra vie, alleluia ! — Et vous renouvellerez la face de la terre, allluia. »

Les Laudes.

Sur les cinq psaumes ordinaires du dimanche on dit les antiennes suivantes.

Ire *Antienne :* Au moment où s'achevaient les fêtes de la Pentecôte, ils étaient tous assis ensemble, alleluia !

2e L'Esprit du Seigneur remplit toute l'immensité de la terre, alleluia.

3e Ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint et ils commencèrent à parler, alleluia.

4e Sources et tous les êtres qui se meuvent dans l'eau, chantez une hymne au Seigneur, alleluia !

5e Les Apôtres publiaient en plusieurs langues les merveilles de Dieu, alleluia, alleluia !

Tous ces textes nous sont connus. La 4e antienne a un rapport particulier avec le baptême des catéchumènes. Les sources, les eaux sont invitées à bénir le Seigneur.

Capitule : « Il se fit soudain du bruit dans le ciel, comme un vent violent, et il remplit toute la maison où les Apôtres étaient assis. »

Hymne :

« Les cœurs remplis de l'Esprit-Saint sont joyeux,
inspirés par lui,
ils parlent diverses langues
et publient les grandeurs de Dieu.

—

Aux yeux de toutes les nations
grecques, latines et barbares,
toutes en admiration,
ils parlent les langues de toutes.

—

Alors le peuple juif,
gonflé de son esprit mauvais,
prétend que les disciples du Christ
sont sous l'enivrement honteux du vin.

Mais, par ses miracles, par sa puissance
Pierre se présente et enseigne
que ces perfides, au témoignage de Joël
ne disent que des mensonges.

Ce témoignage de Joël auquel saint Pierre se réfère est celui-ci : c. 2 : « Après cela, je répandrai mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards seront instruits par des songes et vos jeunes gens par des visions. Je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes. »

La prophétie est accomplie : l'Esprit est descendu sur les Apôtres, il descendra sur tous les disciples du Christ.

Verset : « L'Esprit Consolateur, alleluia, — Vous enseignera toutes choses, alleluia. »

Ce n'est pas que l'Esprit-Saint ait mission d'enseigner des vérités nouvelles. Le Maître, le Verbe de Dieu fait homme, a lui-même enseigné toute vérité. A l'Esprit de faire comprendre cet enseignement. Il le fera comprendre de deux manières. Pour l'Eglise universelle, il sera la lumière infaillible de son chef. En union avec lui, les évêques, les prêtres, tous ceux qui auront reçu la mission d'enseigner, apprendront au peuple fidèle les vérités de la foi.

Des Docteurs, suscités par lui, étudieront, illumineront les vérités. De sorte que sous la direction infaillible du chef de l'Eglise, le Pape, Vicaire de Jésus-Christ, la foi chrétienne connaîtra toutes les splendeurs.

Mais, de plus, il y a une seconde manière, plus personnelle à chacun, plus intime, l'illumination qui se fait dans les âmes sous la motion

de l'Esprit-Saint, par les facultés surnaturelles, qui sont ses dons. Cette illumination intérieure ne dépend pas de nous, ni de nos études, ni de nos efforts, mais de l'Esprit seul.

Tout au plus pouvons-nous, toujours sous sa douce et prévenante motion, lui préparer les voies en disposant notre âme par la pureté, par la pratique de la vertu, par les instances de notre prière, à recevoir la visite de l'Esprit. Alors, quand il le veut, sa lumière nous pénètre, soit par une suave onction, comme une clarté d'aurore qui va grandissante, soit par un rayon violent de plein midi qui nous éblouit. Moment délicieux que jamais plus on n'oublie. Mais quelles que soient les intensités et les certitudes de ces lumières intérieures, elles sont toujours soumises à la grande et sainte lumière de l'Eglise, unique Maîtresse des vérités de la foi et de tout ce qui les concerne, unique Juge de toute sainteté.

Antienne du *Benedictus :* « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. Alleluia ! »

Le pardon des péchés est l'œuvre directe du Saint-Esprit. Tout prêtre, à son ordination, ne reçoit le pouvoir de remettre les péchés que par le don du Saint-Esprit. C'est sa spécialité à lui. Il est essentiellement, comme le dit la Liturgie, « la Rémission des péchés ». Et, de fait, cette attribution lui revient, par ce qu'il est substantiellement. Le pardon est le propre de l'amour. C'est même un de ses actes principaux. On ne pardonne pas sincèrement, en vérité, sans amour. Et comme l'Esprit-Saint est l'amour par excellence, l'amour absolu, c'est à lui de pardonner.

Le prêtre pardonne, absout par l'amour du Saint-Esprit. Lui, il n'est rien, mais quand il lève la main pour absoudre un pécheur, c'est le Saint-Esprit, l'Esprit d'amour, qui réalise le pardon au-dedans. Mon Dieu ! Quels rapports intimes avec l'Esprit-Saint ! Chaque fois que, pauvres pécheurs, nous avons accusé nos fautes, chaque fois que sincèrement nous avons imploré le pardon de Dieu, c'est l'Esprit-Saint qui nous l'a donné. Quelle tendre reconnaissance nous devrions avoir pour lui ! Et dans l'éternité, quand nous comprendrons, quel merci ému nous lui dirons !

Oraison : « Dieu, qui aujourd'hui avez instruit les cœurs des fidèles par la lumière du Saint-Esprit, accordez-nous, par ce même Esprit l'intelligence droite de toutes choses et la joie de jouir sans cesse de sa consolation. »

C'est toute l'œuvre de l'Esprit-Saint en nous : lumière pour diriger dans la vérité notre intelligence, consolation pour nous soutenir dans les difficultés morales de la vie, même les plus humbles.

A Prime on reprend le *Verset :* « Vous qui êtes assis à la droite du Père. »

La mission du Saint-Esprit ne se fait que par le Père et le Fils, mais le Fils, vainqueur de la mort, assis, c'est-à-dire, triomphant dans la gloire, pendant toute l'éternité. « Quand je serai près de mon Père, disait le Maître, je vous enverrai l'Esprit consolateur. »

A Tierce, l'office est plus solennel. C'est l'heure où l'Esprit-Saint est descendu. Grande heure pour le salut du monde. Aussi, au lieu de l'hymne

ordinaire, on chante, à genoux, pour la première strophe, le *Veni Creator.*

Venez, Esprit Créateur,
visitez les cœurs de vos enfants,
remplissez de la grâce céleste
les cœurs que vous avez créés.

Vous êtes appelé le Consolateur,
le Don du Dieu très haut,
source vive, feu, amour,
onction spirituelle.

Par sept dons vous répandez vos bienfaits,
vous êtes le doigt de la droite de Dieu,
vous réalisez la promesse du Père
en mettant vos paroles sur nos lèvres.

Illuminez nos âmes de votre lumière,
pénétrez nos cœurs de votre amour,
la faiblesse même de notre corps,
soutenez-la par votre perpétuelle puissance.

Eloignez de nous l'ennemi,
donnez-nous promptement la paix,
soyez notre guide d'avant-garde,
et ainsi nous éviterons tout mal.

Par vous, que nous connaissions le Père !
Par vous, que nous connaissions le Fils
et que vous, l'Esprit de tous les deux,
nous vous connaissions à jamais !

Louange au Père, louange au Fils,
louange aussi à l'Esprit-Saint,
et que le Fils nous envoie
le don du Saint-Esprit.

Les antiennes, capitules et répons des Petites Heures sont des textes que nous connaissons déjà.

Antienne du *Magnificat*, aux secondes vêpres : « Aujourd'hui, les jours de la Pentecôte sont achevés, alleluia ! Aujourd'hui l'Esprit-Saint est apparu dans le feu aux disciples, alleluia ! Il leur distribua ses dons et ses faveurs, et les envoya dans le monde entier pour prêcher et rendre témoignage au Christ. Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé, alleluia ! »

C'est la grande mission. L'Esprit de lumière et d'amour est à jamais dans le monde. Tous peuvent connaître Dieu et l'aimer. Le salut est universel.

La vie de l'Ordre de Saint-Dominique est liée depuis son origine à la fête de la Pentecôte.

En instituant un Ordre de Prêcheurs, avec la mission de prêcher, d'enseigner et de défendre la foi dans le monde entier, saint Dominique faisait acte d'*Apôtre universel*. Dans l'Eglise et avec l'Eglise il prenait, pour ainsi dire, la charge officielle de l'apostolat. Pensée audacieuse, si elle n'avait eu Dieu pour principe, mais pensée féconde qui allait renouveler la chrétienté.

Aussi, c'est au Saint-Esprit que le bienheureux Patriarche confie son œuvre. Il savait bien que l'Esprit-Saint est l'unique *missionnaire* de Dieu ; que c'est lui seul, qui donne la parole capable d'éclairer les âmes, l'amour qui purifie et réconforte les volontés. Avec l'Esprit-Saint, comme les Apôtres, lui et ses fils pouvaient prêcher le Sauveur Jésus ; sans l'Esprit-Saint, son œuvre était réduite à l'impuissance. Il fallait donc, de

toute nécessité, que cet Ordre essentiellement et uniquement apostolique, fût pénétré jusqu'à la moelle de la vertu de l'Esprit-Saint.

Aussi, c'est à la fête de la Pentecôte que le bienheureux Père fixa les réunions annuelles des chapitres généraux, qui ont pour but d'établir les lois de l'Ordre, de veiller sur leur observance, de reformer les abus, de maintenir la ferveur apostolique. Régulièrement, c'est aussi à la Pentecôte que se fait, sous la direction du Saint-Esprit, l'élection du Maître général de l'Ordre. De sorte que la vie intime de l'Ordre et celui qui a la charge de veiller sur cette vie sont liés au Saint-Esprit, le Vivifiant par excellence.

Cette date fixée par saint Dominique lui-même n'a pas varié depuis sept siècles. Aujourd'hui, comme aux premiers jours de la fondation dominicaine, c'est au Saint-Esprit que l'Ordre des Prêcheurs demande, en ses chapitres généraux, la vie apostolique. Et c'est pourquoi la Pentecôte, de ce fait, est une fête essentiellement dominicaine.

Il y eut même une descente merveilleuse du Saint-Esprit sur l'Ordre des Prêcheurs.

C'était à Montpellier, au chapitre général de 1247, présidé par le bienheureux Jean le Teutonique, aux fêtes de la Pentecôte. Les Frères étaient réunis pour implorer les lumières du Saint-Esprit. « Or, dans la nombreuse assistance qui les entourait de respect et de sympathie se trouvait la sœur de Gui Fulco, depuis Pape sous le nom de Clément IV. Cette femme aimait ardemment l'Ordre des Prêcheurs. Quand elle résidait dans son château de Tarascon, elle donnait gracieusement l'hospitalité aux Frères voya-

geurs. Tous connaissaient Marie de Tarascon, *hospita Fratrum.* Ayant appris la célébration du chapitre général à Montpellier, elle y était accourue pour jouir de cette solennité dans l'allégresse de son cœur. Quinze jours avant la Pentecôte, elle prit logement à Saint-Eloi et passait son temps à visiter ses parents et ses amis. C'était une sainte femme, très estimée pour sa piété. Ses visites ne furent pas inutiles. A toutes ses amies elle demandait avec instance combien chacune voulait réciter de *Pater* et d'*Ave* pour solliciter de Dieu l'effusion du Saint-Esprit sur le chapitre. On n'osait lui refuser ; mais quelquefois la promesse s'arrachait péniblement : *a singulis eorum quod poterat extorquebat*[1]. Et le futur Clément IV, qui raconte ces détails aux Pères de Montpellier, ajoute : « On ne peut que louer et admirer la dévotion de cette sainte femme. Il lui semblait peu de faire aux Prêcheurs toutes les aumônes matérielles que sa fortune lui permettait ; c'est pourquoi, elle imagina cette quête spirituelle de prières, convaincue que Dieu, si fidèle dans ses promesses, ne pourrait pas leur refuser sa bénédiction. »

En effet, Marie de Tarascon fut exaucée au delà de ses désirs.

Elle se trouvait donc à Montpellier avec sa sœur, le jour de la Pentecôte. Les Pères réunis au chœur allaient commencer la grande solennité de Tierce, quand la pieuse femme, prosternée, supplia Dieu de répandre sur eux l'Esprit-Saint.

Et voici qu'au moment où le chantre enton-

1. Vitæ Frat., p. 61.

nait le *Veni Creator*, elle vit une flamme immense descendre du ciel et envelopper les Frères jusqu'à la fin de l'hymne. Le soir, elle assista aux complies. Lorsque les Pères chantèrent la douce antienne *Salve Regina*, la Reine des Vierges lui apparut. Elle allait de chaque côté des Frères, s'inclinait devant chacun d'eux pour lui rendre son salut, puis elle se mit entre les acolytes jusqu'à la fin de l'oraison. Trois jours de suite, aux complies, Marie de Tarascon eut cette vision. Elle n'en parla ni à sa sœur, ni aux Frères. Mais peu de jours après, saisie par une maladie grave et sentant sa fin approcher, elle révéla le divin secret à son frère d'abord, à sa sœur, au Prieur d'Arles et à trois autres Frères. Elle mourut peu après. Son corps fut enseveli dans le cimetière des Frères Prêcheurs d'Arles, parce qu'ils n'avaient pas encore de couvent à Tarascon. Il ne fut fondé qu'en 1250[1]. »

Ces souvenirs sont doux à rappeler en ces fêtes de Pentecôte.

La Messe.

Station à Saint-Pierre. Lieu admirablement choisi, car, en ce jour de Pentecôte, c'est vraiment la fête de saint Pierre, le chef de l'Eglise. Dès la descente de l'Esprit-Saint, Pierre, illuminé, transformé, prend la direction suprême de l'Eglise. Il parle, il agit en chef. Dans son tombeau, qui est la pierre fondamentale sur laquelle l'Eglise est bâtie, Pierre continue à parler et à

1. MORTIER, *Histoire des Maîtres généraux*, I, p. 389-90.

agir. Il fait un avec tous ses successeurs, et c'est par lui que l'Esprit-Saint continue sur terre son œuvre puissante de foi et d'amour. Qui s'écarte de Pierre n'est plus dans la ligne droite que suit l'Esprit-Saint pour sanctifier les âmes.

Donc, station solennelle à Saint-Pierre, auprès du tombeau du chef de l'Eglise universelle. Et tout de suite, les paroles de l'Introït nous redisent cette universalité de l'œuvre du Saint-Esprit.

Introït : « L'Esprit du Seigneur a rempli toute la terre, alleluia, et lui, qui contient tout, a la science de la voix, alleluia, alleluia, alleluia ! — Dieu, affermissez ce que vous avez fait en nous, dans votre temple, qui est à Jérusalem. »

L'Esprit de Dieu est pour toute la terre, pour tous les peuples, pour toutes les races. Pas un homme ne peut se dire mis à l'écart. C'est l'Esprit d'amour, universel, sans limite, sans frontière. Car il a pour mission d'appliquer à tous, sans exception, le mérite du sang répandu sur la croix par le Sauveur du monde. Le sang a coulé pour tous, pour tous l'Esprit descend afin d'en faire profiter le monde entier. C'est la catholicité essentielle de l'Eglise, dans le sang et l'Esprit, sous la direction visible de Pierre et de ses successeurs.

Mais l'Introït ajoute, pour intensifier encore ce sens de catholicité, que l'Esprit qui est Souverain du monde, qui le contient en entier, a la « science de la voix », allusion certaine à l'apparition de l'Esprit sous forme de langues de feu. L'Esprit a la science de toutes les langues, de toutes les voix,

A la tour de Babel, ce premier congrès de l'orgueil humain, Dieu divisa les peuples en multipliant les langues. Ils durent se séparer et se disperser parce qu'ils ne se comprenaient plus. Au Cénacle, ce premier congrès de l'humilité chrétienne, l'Esprit-Saint réunit les peuples en communiquant la science de toutes les langues aux pauvres gens qui s'y trouvaient réunis. L'orgueil divise, l'humilité unit. C'est là cette science universelle de la « voix » dont parle l'Introït. Dans toutes les langues, l'Esprit parlera de Jésus, dans toutes les langues les peuples confesseront et glorifieront le Nom de Jésus. Aussi la même foi et le même amour réuniront, dans le monde entier, tous les peuples, autour du tombeau de Pierre. L'unité se fait par la multiplication des langues sous la motion de l'Esprit-Saint, comme se fit la division sous l'impulsion de l'esprit d'orgueil.

Mais, il y a un autre sens, plus intime, à cette « science de la voix » que possède l'Esprit. Cette science de la voix, c'est la louange que tout être rend par son essence même à la Majesté de Dieu. L'Esprit contient tout, il anime tous les êtres, même à ceux qui n'ont pas la vie, il donne d'être ce qu'ils sont. Et à tous les êtres l'Esprit donne la science de la voix. A tous les êtres il fait louer, par leur propre essence, la Majesté de Dieu. De sorte que, il n'y a pas sur terre, ni dans les mondes infinis des astres, aucun être qui ne loue le Créateur. Cette louange est essentielle à tout être, précisément parce qu'il est. Entendez-vous cette louange universelle qui monte vers Dieu, cette voix formidable de tous les êtres et de tous les mondes qui publient la gloire de

Dieu. A nous qui avons l'honneur de posséder une âme immortelle, à nous qui avons la grâce de connaître et d'aimer Dieu, à nous d'unir volontairement par le choix de notre intelligence et de notre volonté, à nous d'unir notre voix, la voix de tout notre être à cette louange infinie. L'Esprit a aussi en chacun de nous la « science de la voix ». Laissons-le chanter en nous la bonté de Dieu. Son chant d'amour, commencé en ce monde, continuera pendant l'éternité. Alors tous les êtres réunis au ciel, auront la science de la voix et chanteront sous le grand Maître de la musique sacrée, l'Esprit-Saint, la louange à l'auguste Trinité.

Oraison : « Dieu, qui aujourd'hui avez instruit les cœurs des fidèles par la lumière du Saint-Esprit, accordez-nous par ce même Esprit l'intelligence droite de toutes choses et la joie de jouir sans cesse de sa consolation. »

Lecture des *Actes des Apôtres,* c. 2 :

« Pendant que s'achevaient les jours de la Pentecôte, les disciples étaient tous réunis dans un même lieu. Et tout à coup il se fit un bruit dans le ciel, comme le bruit d'un vent violent qui approchait, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et au même moment apparurent à leurs yeux comme des langues de feu qui se divisèrent et s'arrêtèrent sur chacun d'eux. Et ils furent remplis tous de l'Esprit-Saint et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit Saint les inspirait.

Or il y avait à Jérusalem des Juifs, religieux et craignant Dieu, venus de toutes les nations qui sont sous le ciel. Au bruit qui se fit, une grande foule accourut, et demeura interdite en entendant les disciples parler chacun leur langue. Ils étaient stupéfaits et dans leur étonnement ils se disaient : Mais ceux qui nous

parlent ne sont-ils pas tous des Galiléens ? Comment donc les entendons-nous parler la langue de chacun de nous ? Des Parthes, des Mèdes, des Elamites, des habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Egypte, de la Libye, du pays de Cyrène, des étrangers de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes. Nous les avons entendus publier les merveilles de Dieu chacun dans notre langue. »

Alleluia, alleluia : « Envoyez votre Esprit, et tout reprendra vie, et vous changerez la face de la terre. »

Ces peuples sont là, « la face de la terre » est présente. Elle s'offre à l'Esprit-Saint, pour être transformée, renouvelée. De ce Cénacle où il vient de descendre, les Apôtres n'ont qu'à sortir, à parler, déjà, sans faire un pas, ils prêchent à tous les peuples. Symbole énergique de la mission que leur donne l'Esprit. Il descend sur eux, pour eux, mais les Apôtres ne doivent pas le garder : il est le patrimoine de toute la terre. Il faut qu'il l'envahisse et parte comme en tempête sur le monde entier.

Alleluia : « Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez en eux le feu de votre amour. »

C'est la supplication intime, intense des âmes désireuses de Dieu. Notre cœur est si petit, si étroit, si froid qu'il a besoin que l'amour substantiel, l'amour absolu, lui donne quelque chose de ce qu'il est. A l'Esprit d'amour de développer en nous la faculté d'aimer. C'est le sens de cette invocation. Ce qu'elle demande, c'est que l'Esprit-Saint agrandisse notre cœur, augmente sa capacité d'amour.

A lui de nous donner la puissance d'aimer Dieu, et cette puissance est à l'infini comme Dieu; elle a des degrés innombrables. L'Esprit, présent en nous, fait sien notre cœur et, en le purifiant de plus en plus, en le dégageant des amours inférieurs, il lui donne sa propre force d'amour. En sorte que, c'est l'Esprit-Saint qui, par la charité essentielle à la grâce sanctifiante, aime Dieu en nous et par nous. Notre amour se confond avec lui-même, comme un effet avec sa cause.

Ouvrons-lui nos cœurs à deux battants afin qu'il développe en nous, sans limite, la capacité, la faculté d'aimer Dieu.

Prose :

Venez, Esprit-Saint, et
envoyez du ciel le rayon de votre lumière.

—

Venez, Père des pauvres, venez,
source des grâces, venez
lumière des cœurs.

—

Consolateur très bon, doux hôte
de l'âme, doux rafraîchissement.

—

Notre repos dans le labeur, notre
abri dans la chaleur, notre
consolation dans le chagrin.

—

O lumière bienheureuse, remplissez
à fond les cœurs de vos fidèles.

—

Sans votre appui, il n'y a rien dans
l'homme, il n'y a rien de bon.

Purifiez ce qui est souillé, arrosez ce qui est desséché, guérissez ce qui est blessé.

—

Adoucissez ce qui est raide, réchauffez ce qui est froid, redressez ce qui est tortueux.

—

Accordez à vos fidèles qui ont confiance en vous, la grâce de vos sept dons.

—

Donnez-leur le mérite de la vertu, donnez-leur le port du salut, donnez-leur la joie éternelle. Amen, alleluia.

On ne sait avec certitude ni l'auteur, ni la date de cette touchante prière au Saint-Esprit. En tout cas, celui qui l'a composée avait le sens précis et total de l'action du Saint-Esprit dans les âmes. Cette prose dit tout ce qu'est l'Esprit : lumière et consolation, force et vie. En la répétant avec son cœur, et non pas seulement avec ses lèvres, on fait la plus belle prière qui puisse lui être adressée.

Evangile selon saint Jean, c. 14 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure en lui. Celui qui ne m'aime pas n'observe pas mes paroles. Cette parole, que vous avez entendue, n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé, mon Père. Je vous ai dit ces choses pendant que j'étais présent au milieu de vous. Mais le Paraclet, l'Esprit Saint que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera

tout et vous inspirera tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, mais pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble pas, qu'il n'ait aucune crainte. Vous savez ce que je vous ai dit : Je m'en vais, mais je reviendrai auprès de vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, car mon Père vous aime, et mon Père est plus grand que moi. Je vous le dis maintenant afin que, quand cela arrivera, vous le croyiez. Je ne vous parlerai plus longtemps, car le prince de ce monde va venir. Il n'a aucun pouvoir sur moi, mais il doit faire son œuvre afin que le monde sache que j'aime mon Père et que j'accomplis le commandement qu'il m'a donné. »

Jésus console ses Apôtres avant de les quitter. C'est au Cénacle, quelques heures avant la trahison de Judas que ces paroles furent prononcées. Pour bien les comprendre, il faut se reporter à ce moment suprême.

Jésus s'en va. Rien qu'à l'entendre, les Apôtres sont effrayés. Ils pensent et se disent : sans lui qu'allons-nous devenir ? Nous ne sommes rien par nous-mêmes, nous avons des ennemis autour de nous.

Lui parti, ils auront beau jeu contre nous, qui n'avons ni science, ni prestige, ni richesses, rien. On comprend leurs appréhensions. Mais Jésus répond à ces angoisses : observez ma parole, faites tout ce que je vous ai dit, alors, vous ne serez plus seuls, vous ne vous sentirez plus abandonnés. Mon Père vous aimera, nous viendrons en vous ! Qui, nous ? L'auguste Trinité, c'est-à-dire le Dieu tout-puissant. Nous serons avec vous, en vous. Et l'un de nous, l'Esprit-Saint, aura pour mission spéciale de vous consoler dans vos tristesses, de vous éclairer sur tout ce que je vous ai dit. Il vous fera com-

prendre tout le sens de mes paroles, tout ce que je suis. Donc, plus de crainte ! Soyez sans peur. Avec nous, vous aurez la paix, la mienne, celle qui vient de l'union forte avec Dieu : la paix de mon Père, la paix de l'Esprit-Saint, cette paix que donne la certitude d'être avec Dieu. L'ennemi, le mauvais esprit va venir, il me fera souffrir et mourir, non pas parce qu'il est plus puissant que moi. Je suis son Maître, mais je le laisserai faire, car il faut que j'accomplisse jusqu'au bout l'œuvre dont mon Père m'a chargé, le salut du monde. Ce n'est pas un signe de faiblesse, bien au contraire ! C'est en souffrant et en mourant que je triompherai de l'ennemi.

Consolation infinie pour les Apôtres ! Consolation permanente pour les serviteurs de Dieu, jusqu'à la fin des temps.

Sans Jésus, sans la présence en nous de l'auguste Trinité, sans la lumière et la force de l'Esprit, nous ne pouvons rien. Le tout est d'avoir en soi cette conviction profonde. Mais sur ce rien, avec ce rien, le Créateur souverain qui, de rien a fait tous les êtres, accomplira par nous l'œuvre qu'il a décrétée. Plus nous avons conscience de notre rien, plus nous avons avec nous la force de Dieu. Il y a juste proportion. Et c'est ce qui donne aux âmes, humbles devant Dieu mais confiantes en lui seul, la paix, toute paix au milieu des entreprises les plus difficiles pour la gloire de son Nom.

L'ennemi peut venir, elles n'ont jamais peur, parce que leur force est en Dieu. Et contre Dieu, que peut le Mauvais ?

« *In me non habet quidquam* ». Il n'a aucune puissance sur moi.

Offertoire : « Affermissez, mon Dieu, ce que vous avez opéré en nous, dans votre temple qui est à Jérusalem. Les rois vous offriront des présents, alleluia ! »

Secrète : « Sanctifiez, Seigneur, les offrandes que nous vous présentons et purifiez nos cœurs par l'illumination du Saint-Esprit. »

Communion : « Il se fit soudain un bruit dans le ciel, comme le bruit d'un vent violent qui venait où ils étaient assis, alleluia ! Et tous furent remplis de l'Esprit-Saint, et ils publiaient les merveilles de Dieu, alleluia, alleluia ! »

Postcommunion : « Seigneur, que l'infusion du Saint-Esprit purifie nos cœurs et les féconde par la pénétration intime de sa rosée. »

XXI.

Messe du Lundi de la Pentecôte.

Station à Saint-Pierre-aux-liens.

Il convenait que ce fût dans une église dédiée à saint Pierre que les fidèles entendissent les paroles ardentes du bienheureux Apôtre. A peine a-t-il reçu le Saint-Esprit que Pierre, illuminé au dedans, comprenant enfin ce qu'est Jésus, ce qu'il a fait au milieu d'eux, ce qu'il lui demande à lui et aux autres Apôtres, le témoignage qu'il attend de lui et d'eux se précipite au-dehors et à la foule qui se presse autour de lui, parle avec autorité, avec audace de Jésus, Fils de Dieu fait homme, mort sur la croix pour le salut du monde et ressuscité glorieux. Ce n'est plus le Pierre du prétoire, peureux, timide, lâche ; c'est Pierre, impulsif toujours, mais fort d'une conviction absolue, inébranlable. Qu'on le tue maintenant si l'on veut, mais jamais il ne cessera de dire : Jésus est le Fils de Dieu, le Sauveur du monde, le Messie.

Ainsi en est-il de nous quand, sous la douce et forte motion du Saint-Esprit, nous comprenons enfin ce qu'est Dieu et ce que nous sommes.

Cette lumière intérieure nous donne la conviction pratique, pas seulement la certitude de la foi, mais plus que cela cette assurance tranquille qui de la conviction de l'esprit s'insinue dans la

volonté et lui donne le courage d'agir. Nous le sentons très bien. Nous avons conscience que si, à tel moment, nous nous offrons à Dieu avec plus de sincérité totale, si nous avons la force de pratiquer plus facilement la vertu et de résister avec plus d'énergie à la tentation, ce courage nouveau ne vient pas de nous, mais du Saint-Esprit. Ces constatations morales nous pouvons les faire à chaque page de notre vie et remercier Celui dont la présence vivifie notre âme, comme elle vivifia l'âme de saint Pierre.

Introït : « Il les nourrit de la graisse du froment, alleluia, il les rassasia du miel trouvé dans les roches, alleluia, alleluia, alleluia ! — Chantez dans l'allégresse à Dieu notre secours, chantez dans l'allégresse au Dieu de Jacob. »

Cette nourriture divine, cette « graisse du froment », ce miel distribué à satiété, c'est la Sainte Eucharistie que, pour la première fois, les nouveaux baptisés avaient reçue.

Le lundi de Pâques et le lundi de la Pentecôte, pour le même motif, ont cette allusion directe à la nourriture céleste. Au lundi de Pâques, il est dit à l'Introït: « Il vous a introduits dans une terre qui abonde en lait et en miel ». C'est la même pensée. Chacun des baptisés se nourrit du pur froment, plus doux que le miel, le Seigneur Jésus lui-même. C'est l'Esprit-Saint qui prépare les âmes à goûter, à savourer le Pain du ciel. Il les y prépare par sa lumière intime, qui leur révèle en ce Pain celui qui s'est fait notre nourriture ; par le désir ardent qu'il leur inspire de le manger pour trouver en lui la vie substantielle. On ne connaît la Sainte Eucharistie, j'entends la con-

naissance qui pénètre à la fois l'esprit et le cœur, que par le Saint-Esprit. Si nous ne pouvons pas dire le Nom de Jésus avec foi et amour, sans l'Esprit, à plus forte raison ne pouvons-nous pas le voir et le goûter dans l'Eucharistie, sans la motion intime de l'Esprit-Saint.

On a dit, en toute vérité, que l'Esprit-Saint a pour nous un amour maternel[1]. C'est lui, en effet, qui nous apprend à balbutier puis à prononcer comme il convient le Nom de notre Sauveur, Jésus. C'est lui qui nous met au cœur ce sentiment filial qui nous fait dire à Dieu : Père ! Comme la mère apprend à son enfant, en le berçant sur ses genoux, à dire : Papa ! nous ne pouvons pas le dire à Dieu sans l'Esprt-Saint. C'est lui aussi, comme la mère pour son enfant, qui nous apprend à manger la divine nourriture, le Pain du ciel. Il nous donne la manière, il nous la fait aimer, il nous en inspire le salutaire appétit.

Oraison : « Dieu qui avez donné à vos Apôtres le Saint-Esprit, accordez à votre peuple l'effet de sa pieuse supplique, afin que ceux à qui vous avez donné la foi reçoivent aussi la paix. »

Lecture des *Actes des Apôtres*, c. 10 :

« En ces jours-là, Pierre prit la parole et dit : Mes Frères, le Seigneur nous a ordonné de prêcher au peuple et de lui certifier qu'il a été établi lui-même par Dieu juge des vivants et des morts. Tous les prophètes témoignent que ceux qui croient en lui recevront par lui le pardon de leurs péchés. Pierre parlait

1. T. N. P. Lemonnyer, *Vie spirituelle*, janvier 1921, p. 241 et suiv.

encore quand le Saint Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient sa parole. Aussi les fidèles, de race juive, qui étaient venus avec Pierre, furent stupéfaits de voir que la grâce du Saint-Esprit s'étendait aux Gentils. Car ils les entendaient parler plusieurs langues et glorifier Dieu. Pierre dit alors : Quelqu'un pourrait-il s'opposer à ce que fussent baptisés dans l'eau ceux qui viennent de recevoir comme nous, l'Esprit Saint ? Et il ordonna de les baptiser au nom du Seigneur Jésus-Christ. »

La scène se passe à Césarée, dans la maison d'un païen, le centurion Corneille. C'était un homme craignant Dieu auquel un ange était apparu en lui disant d'envoyer chercher à Joppé l'apôtre Pierre. Il s'agissait, dans les desseins de la Providence, de briser la barrière qui séparait les Juifs des païens. Tous étaient appelés au salut, tous devaient participer au sang du Sauveur, puisque le Sauveur était mort sur la croix pour tous. Mais les Juifs baptisés ne comprenaient pas encore ce mystère universel du royaume de Dieu. Pour eux, le Christ Sauveur demeurait le Messie exclusif d'Israël. Il était leur bien, leur propriété. On ne comprenait ni les anciennes prophéties, celles d'Isaïe en particulier, ni les paroles souvent répétées de Jésus, annonçant que le salut était réservé à toutes les nations: plus de Juif, plus de Grec, plus de païen, ni de libre, ni d'esclave, dira Paul, mais tous des enfants de Dieu.

Pierre est chargé, comme chef de l'Eglise, d'ouvrir les portes de l'évangile au monde entier. Et c'est pourquoi, pendant que les envoyés du Centurion sont en route pour venir le chercher, il a une vision. Il voit descendre du ciel une nappe immense liée aux quatre coins, et dans

cette nappe il y avait des animaux de toute espèce, des serpents, des oiseaux, bêtes pures et impures selon la loi mosaïque : Mange, Pierre, dit une voix. En bon Juif qu'il était, Pierre se récrie : Je n'ai jamais mangé rien d'impur. Et la voix reprit : N'appelle pas impur ce que j'ai purifié. Trois fois, cette vision apparut.

C'est fini, déclare Dieu. La loi mosaïque disparaît devant la croix dont les bras embrassent tout l'univers. Aussitôt, les trois envoyés du Centurion se présentent à Pierre comme trois fois la vision s'était offerte à ses yeux. Et l'Esprit lui dit : Va ! Or, avant même que Corneille et ceux qui l'entouraient fussent baptisés, l'Esprit-Saint descendit sur eux. Les Juifs en étaient stupéfaits. C'est une leçon par action que le Saint-Esprit donne à Pierre et aux Juifs. En descendant sur ces païens, il en prend possession et force la main au chef de l'Eglise. Pierre comprend sa vision : plus d'animaux purs ou impurs, tous les hommes sont appelés au salut par Jésus-Christ. Puisque l'Esprit se communique aux païens de lui-même, directement, avant leur baptême, c'est qu'il veut que le baptême leur soit conféré. Et Pierre s'exécute.

Grande et consolante leçon pour les païens baptisés qui comprenaient à la lecture de ce fait l'amour infini de Dieu pour eux. Grande et consolante leçon pour nous, pauvres pécheurs, les « impurs » que, malgré tout, Dieu vient chercher, qu'il appelle, qu'il prévient de ses grâces, qu'il pardonne et sauve. « Mange, Pierre ! » Tous ces pécheurs, ces « impurs », c'est pour eux que tu as reçu le pouvoir de lier et de délier. Délie sans relâche !

« *Alleluia, alleluia,* l'Esprit-Saint venant du trône, a pénétré de son invisible puissance les cœurs des Apôtres.

Alleluia, l'Esprit du Seigneur remplit la terre entière et lui, qui contient tout, il a la science de la voix. »

Séquence : Veni sancte Spiritus.

Evangile selon saint Jean, c. 3 :

« En ce temps-là, Jésus dit à Nicodème : Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que celui qui croira en lui ne périsse pas mais parvienne à la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde mais pour que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui, n'est pas jugé; celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils Unique de Dieu. Le jugement porte sur ce point : La lumière est venue dans le monde et les hommes ont plus aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.

En effet, quiconque agit mal, hait la lumière et ne se présente pas à la lumière, afin qu'on ne puisse pas reprendre ses actes. Celui au contraire qui suit la vérité, vient à la lumière, afin que l'on voie ses œuvres puisqu'elles ont été faites selon Dieu. »

Le Seigneur est venu pour sauver l'homme de la mort, non pour le condamner. Il a suspendu la mort avec lui sur la croix, dit saint Augustin, afin de nous en délivrer. Quand les Israélites regardaient le serpent d'airain, élevé par Moïse, ils étaient guéris de la morsure des serpents. Quand un homme regarde avec foi le Christ sur sa croix, lui aussi est guéri, non pas de la mort temporelle, mais de la mort éternelle.

Ainsi donc, c'est pour guérir, pour sauver, que le Fils de Dieu est venu. Si l'on veut profiter de sa croix, il faut s'unir à elle par la foi. Jésus

propose à tous le salut : qui l'accepte est sauvé, que le refuse est condamné. Le Jugement est fait, la condamnation portée, à chacun selon son union à Jésus crucifié. Dieu sait d'avance qui sera pur froment, qui sera de la paille, le froment pour le grenier, la paille pour le feu. Et c'est chacun de nous. Qui sera pur froment ou paille sèche ? Si nous aimons la lumière, la vérité de Dieu, si nous vivons d'après cette lumière, nous aurons la joie de Dieu en nous ; si nous tournons le dos à la lumière, à la vérité de Dieu, en nous rendant coupables, en toute liberté de notre choix, d'œuvres mauvaises, contre Dieu, nous serons rejetés loin de lui.

Nicodème en était dans la stupéfaction ! Il ne pouvait comprendre cet amour inouï de Dieu, livrant son Fils pour le salut de cette petite chose qu'est toute créature humaine. Le comprenons-nous davantage, nous qui, en pleine lumière de l'Evangile, avons tant de peine à nous ranger du côté de Dieu et à y rester ? Les Nicodèmes pullulent dans le monde.

Offertoire : — Le Seigneur a tonné du haut des cieux ; le Très-Haut a fait entendre sa voix et les sources d'eau ont jailli, alleluia ! »

Allusion évidente au baptême.

Secrète : « Nous vous en supplions, Seigneur, sanctifiez avec bonté ces offrandes et après avoir reçu l'oblation de cette victime spirituelle, rendez-nous nous-mêmes pour vous une offrande éternelle. »

Toute créature doit à Dieu sa louange ; elle est cette louange, de tout son être, cet être qu'elle a reçu de Dieu.

A nous, créatures supérieures, douées de liberté et d'intelligence, de faire par notre vie que nous soyons éternellement devant Dieu une louange parfaite, totale, de tout notre être également. C'est notre destinée ; c'est le but unique de notre vie. Nous ne sommes pas pour nous, nous sommes pour Dieu et en nous Dieu se loue, et se glorifie. Offrons-nous donc, dès ce monde, surtout en assistant au saint Sacrifice, comme une louange à Dieu, louange à sa grandeur, louange à sa bonté. Et ainsi, même aujourd'hui, nous serons devant Dieu ce que nous devons être éternellement. A nous de faire, par notre vie quotidienne, une louange de plus en plus totale, parfaite, de tout notre être, au Souverain Seigneur, notre Père.

Communion : « L'Esprit-Saint vous instruira, alleluia, il vous enseignera tout ce que je vous ai dit, alleluia, alleluia ! »

Postcommunion : « Seigneur, soyez le secours de votre peuple et lui, que vous avez rempli des mystères célestes, défendez-le de la fureur de ses ennemis. »

L'Eglise a peur pour ses enfants, ses nouveaux baptisés, tous les baptisés. Elle les voit exposés à tous les dangers et comme une mère attentive, inquiète, elle supplie Dieu de les protéger.

XXII.

Messe du Mardi de la Pentecôte.

Station à Sainte-Anastasie.

On peut penser que le sens du titre primitif de cette église l'Anastasie ou Résurrection, n'est pas étranger à son choix pour y réunir les nouveaux baptisés et le peuple romain.

Tous les textes de cet office se rapportent à ces ressuscités de la veille, sortis de la mort du paganisme pour entrer dans la joie de la vie chrétienne.

Introït : « Livrez-vous à la joie de votre gloire, alleluia, en rendant grâces à Dieu, alleluia, qui vous a appelés au royaume céleste, alleluia, alleluia, alleluia ! — Mon peuple, écoutez ma loi, prêtez votre oreille à mes paroles. »

C'est à ses nouveaux enfants que l'Eglise s'adresse. Rendez grâces à Dieu, soyez joyeux, puisque votre Père du ciel vous ouvre son royaume. Seulement, que votre joie vous porte à observer ses commandements.

Tous, l'Eglise nous invite à la joie de posséder Dieu, joie profonde pour qui sait la comprendre. Mais cette joie pour être vraie ne doit pas se contenter d'être un sentiment agréable, une jouissance de cœur, il faut qu'elle aille jusqu'au fond, qu'elle donne l'effort de volonté

qu'exige la pratique de la loi de Dieu. A ce prix seul elle sera la vraie joie, celle qui vient de l'Esprit-Saint. Lui, on ne peut le tromper.

Témoin permanent de nos actes les plus intimes, ceux du dedans comme ceux du dehors, il juge si notre volonté est droite, il en pèse tous les désirs et tous les efforts, il voit les derniers ressorts qui la mettent en mouvement. Et plus notre volonté est saine, pure, simple, plus elle va à Dieu en ligne directe, sans courbe, plus il est satisfait et répand en nos âmes la joie d'être à Dieu, la joie de penser que son royaume éternel nous est ouvert.

Oraison : « Nous vous en prions, Seigneur, que la vertu du Saint-Esprit nous soit en aide, pour purifier avec bonté nos cœurs et les protéger contre toute hostilité mauvaise. »

L'ennemi, le mauvais rôde autour de nous. Il guette le moment pour rentrer en maître dans la « maison qui a été purifiée, nettoyée ». Il a en nous tant de complices ! Nos instincts pervers, notre sensibilité, notre imagination, notre insouciance, tout lui est bon pour faire acte d'hostilité contre Dieu. Que l'Esprit bon nous garde de ses embûches ! S'il ne veille pas sur nous, nous serons pris dans « le filet du chasseur ».

Lecture des *Actes des Apôtres,* c. 8 :

« En ces jours-là, les Apôtres qui se trouvaient à Jérusalem ayant appris que Samarie avait accepté la parole de Dieu, envoyèrent en cette ville Pierre et Jean. Quand ils furent arrivés, ils prièrent pour eux afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit. Il n'était pas encore descendu sur aucun d'eux, mais ils avaient simplement été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors, ils leur imposèrent les mains et ils reçurent l'Esprit Saint. »

« Si tu savais le don de Dieu », disait le Maître à la Samaritaine, assis là sur le bord de la margelle du puits de Jacob. Un jour viendra où tous adoreront Dieu en Esprit et vérité. Ce jour est venu. A Samarie, il y a des disciples de Jésus. Ils ont été baptisés, mais l'Esprit-Saint n'est pas descendu en eux avec ses dons extérieurs. Pierre et Jean leur imposent les mains et aussitôt l'Esprit se manifeste au dehors. Le don de Dieu est en Samarie.

« *Alleluia, alleluia,* les Apôtres publiaient les merveilles de Dieu en diverses langues. Alleluia, Je ne vous laisserai pas orphelins, je m'en vais mais je reviendrai près de vous et votre cœur sera en joie. »

Séquence : Veni, Sancte Spiritus.

Evangile selon saint Jean, c. 10 :

« En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens : En vérité je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans le bercail des brebis, mais s'y introduit par ailleurs, est un voleur, un brigand. Celui qui entre par la porte, est le berger des brebis. A lui le portier ouvre et les brebis écoutent sa voix, il les appelle chacune par son nom et les conduit dehors. Quand il fait sortir ses brebis à lui, il va devant elles et les brebis le suivent, car elles connaissent sa voix. Elles ne suivent pas un étranger, mais se sauvent de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. Jésus leur dit donc cette parabole. Mais les Pharisiens ne comprirent pas qu'il parlait d'eux. Jésus insista donc une seconde fois et leur dit : En vérité, je vous l'affirme, c'est moi qui suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus sont des voleurs et des brigands, et les brebis ne les ont pas écoutés. Je suis la porte. Si quelqu'un passe par moi, il sera sauvé, il entrera, il sortira et trouvera des

pâturages. Le voleur lui ne vient que pour dérober, que pour tuer et détruire. Moi je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en grande abondance. »

Jésus est tout à la fois la porte de la bergerie et le berger, le bon Pasteur des brebis. La bergerie, c'est l'Eglise, la société de ceux qui cherchent Dieu et le servent dans la vérité. On n'y entre que par Jésus, le docteur de toute vérité. Qui veut arriver à Dieu en dehors de lui, qui s'efforce d'entrer dans la bergerie divine, non par cette porte, la porte unique, mais, comme un voleur, par une fenêtre ou par le toit, celui-là n'arrivera pas à Dieu. Dans l'Arche, symbole de l'Eglise, il n'y avait qu'une porte et par cette porte Noé et sa famille et tous les animaux durent passer sans exception. La porte est ouverte à tous, c'est le Sauveur qui à tous offre le salut. Que celui qui veut entrer dans la bergerie, se courbe devant Dieu et entre. Mais il faut se courber, la porte est basse et étroite, cette porte qui est Jésus crucifié, Jésus pauvre, humble, douloureux. Qui passe par lui doit lui ressembler. Seulement, le seuil franchi, c'est la pleine lumière et la pleine joie de Dieu. Ne restons pas sur le seuil.

Jésus est le berger, le bon Pasteur. Il connaît ses brebis, les siennes, celles que le Père lui a données ; il connaît chacune par son nom et, pour les faire sortir de la bergerie, il les appelle par leurs noms.

Je suis connu, moi, petite créature si chétive, je suis connu par Jésus. Il connaît mon nom, il sait ce que je suis. Depuis mon baptême, il me conduit. Que de fois, il m'a rappelé par mon nom quand, brebis volage, je m'écartais du pâ-

turage ! Que de fois, il m'a pris sur ses épaules, brebis blessée, mourante, abandonnée et m'a soigné, pansé, guéri. J'ai entendu sa voix, oh ! je la connais bien sa voix. Au milieu du tumulte de toutes les voix humaines indifférentes ou mauvaises, cette voix, je la reconnais toujours... Viens ! Reviens ! Je suis l'unique berger, les autres qui t'appellent, qui te sollicitent, qui t'entraînent, ce sont des voleurs, ils t'entraînent pour te tuer, te donner la mort, la vraie mort, l'éternelle. Moi, je te dis: Reviens ! je te donnerai la vie, la vie en abondance, la vie de Dieu, la mienne, reviens ! Et il nous appelle par notre nom, familièrement. Notre nom, pour lui, quel est-il ? C'est un nom très personnel, qui comprend toutes nos misères et toutes les miséricordes de Dieu pour chacun de nous. Nom qui est le nom complet, total de notre prédestination éternelle ; nom, par conséquent, que Dieu dit de toute éternité, qui nous est réservé, qui n'appartient qu'à nous. Lui seul le sait ce nom, et nous, nous ne le saurons qu'à notre appel suprême, mais le nom qui nous sera donné alors par Dieu ne changera plus jamais, ce sera notre nom divin pour l'éternité.

Offertoire : « Le Seigneur ouvrit les portes du ciel et il en fit pleuvoir la manne pour eux, afin qu'ils pussent manger. Il leur donna un pain du ciel, l'homme mangea le pain des Anges, alleluia ! »

Secrète : « Seigneur, nous vous en prions, que cette offrande que nous vous présentons nous purifie et nous rende dignes d'y participer. »

On ne peut manger le Pain des Anges, s'unir à Jésus-Christ, avec une âme souillée. Pour que cette nourriture divine produise en nous son effet, il faut que les relations puissent s'établir de cœur à cœur avec le Sauveur. Si le cœur ne lui appartient pas, la bouche a beau manger le Pain du ciel, aucune vie ne lui sera communiquée. Au contraire, cette nourriture deviendra une aggravation de son état morbide. Que celui qui veut profiter en abondance de la vie eucharistique se purifie de ses fautes.

Communion : « L'Esprit qui procède du Père, alleluia, me glorifiera, alleluia, alleluia ! »

C'est l'Esprit-Saint qui est chargé de glorifier Jésus. Et il le glorifie en lui rendant témoignage, c'est-à-dire, en le faisant connaître et aimer. Toute la vie de l'Eglise est un témoignage de l'Esprit à Jésus Sauveur, Fils de Dieu fait homme. En chacun de nous, l'Esprit glorifie Jésus, par la lumière qu'il nous communique, par la vertu qu'il nous fait pratiquer, par l'amour généreux qu'il nous inspire. Par l'Esprit-Saint, nous sommes et nous serons éternellement, chacun à notre manière, une gloire, un témoignage au Sauveur du monde.

Postcommunion : « Seigneur, nous vous en supplions, que l'Esprit-Saint répare nos âmes par ces divins sacrements, car il est lui-même la Rémission de tous les péchés. »

Le beau nom que l'on donne au Saint-Esprit ! Nom d'amour miséricordieux, compatissant. C'est lui, l'amour absolu, qui pardonne ; c'est par son amour que nous sommes purifiés, car l'Esprit-

Saint c'est l'amour du Père et du Fils, et par cet amour l'auguste Trinité nous pardonne.

Il est ainsi le divin Réparateur de nos ruines : « Envoyez l'Esprit et tout ce qui est mort reprendra vie, vous renouvellerez la face de la terre. »

Envoyez en nous l'Esprit et, par son pardon, par son amour, il rendra la vie à notre âme. Divin bâtisseur du monde, ouvrier infatigable, il sait, comme un métier qui lui est propre, réparer les ruines, reconstruire ce qui est écroulé, relever ce qui est tombé, étayer ce qui est ébranlé. Qu'il veille sur ce temple saint qu'est notre âme, où il habite ; qu'il veille pour en empêcher la chute, pour en fortifier les bases, pour en orner splendidement l'intérieur de vertus graves, celles qui sont le spectacle de Dieu.

XXIII.

Messe du Mercredi de la Pentecôte.

Station à Sainte-Marie-Majeure.

C'est un mercredi des Quatre-Temps, avec sa liturgie spéciale.

Introït : « Dieu, vous marchiez devant votre peuple, alleluia, lui montrant la route, alleluia, habitant avec lui, alleluia, alleluia ! — Que Dieu s'élève et que ses ennemis soient dispersés ! Que ceux qui le haïssent fuient devant sa face. »

Chant triomphal qui rappelle la marche de Dieu, devant son peuple, avec son peuple, dans le désert, après le passage de la Mer Rouge.

Le Seigneur prend la tête de la colonne, il s'avance, escorté de ses prêtres, présent sur l'Arche d'alliance, entre les Chérubins. Il ouvre la route, il combat pour Israël, il terrasse ses ennemis.

Prophétie énergique de la marche du Sauveur Jésus, par son Eglise, à travers le monde. Elle le porte lui aussi, elle l'escorte, elle l'élève au-dessus des nations, à toutes elle montre la croix. Et Jésus va, de nation en nation, de territoire en territoire, de frontière à frontière; il va toujours, car il doit aller par toute la terre. Toutes les nations lui sont soumises. Il va sous l'impulsion de l'Esprit-Saint qui dirige l'action de l'Eglise, qui la pousse à l'œuvre, tantôt dans un pays, tantôt

dans un autre, dans la joie ou dans la tristesse, dans la paix ou dans la lutte. Mais il va toujours... Marche triomphale de la croix sur la terre, qui aboutira au triomphe définitif de l'éternité. Ses ennemis eux-mêmes seront « l'escabeau de ses pieds ».

En nos âmes cette marche de Jésus a-t-elle cette allure de triomphe ? Nos mauvais instincts sont-ils « l'escabeau de ses pieds » ? Tous les jours nous redisons : Que votre règne arrive ! Il tarde souvent à arriver. Nous sommes récalcitrants. Nous faisons des réserves : oui, sans doute, que votre règne arrive, mais jusque-là, pas plus loin, pas plus à fond. Je ne vous donne pas tout. Et c'est pourquoi, pour triompher finalement, pleinement, selon ses décrets éternels, quelquefois le Maître a besoin d'appesantir un peu son bras sur nous, de briser à sa façon notre volonté rebelle. Si nous lui laissions la liberté, quel triomphe, quelle marche victorieuse il ferait en nous !

Sans *Dominus vobiscum,* on dit l'oraison suivante : « Seigneur, nous vous en prions, que l'Esprit Consolateur, qui procède de vous, illumine nos âmes et que selon la promesse de votre Fils, il nous fasse pénétrer en toute vérité. »

Le Maître a dit : l'Esprit vous enseignera toute vérité, vous fera comprendre toutes mes paroles. Nous demandons à Dieu de réaliser en nous cette promesse. Si nous pouvions saisir le sens de Dieu, tel qu'il est !

Lecture des *Actes des Apôtres,* c. 2 :

« En ces jours-là, Pierre debout avec les Onze, éleva la voix et parla à la foule : Hommes de Judée et vous

tous qui habitez Jérusalem, sachez et retenez bien mes paroles. Ceux-ci ne sont pas, comme vous le pensez, pris de vin, puisqu'il n'est que la troisième heure du jour. Mais c'est ce que fut prédit par le prophète Joel : En ce temps-là, dans les derniers jours, dit le Seigneur, je répandrai mon Esprit sur toute chair, et vos fils prophétiseront et vos filles et vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. Car, en ces jours-là je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes et tous prophétiseront. Et je ferai apparaître des prodiges en haut dans le ciel, et en bas sur la terre il y aura du sang, du feu, de la fumée. Le soleil se changera en ténèbres, la lune aura couleur de sang, avant que ne vienne le jour de Dieu, le grand jour. Et, pour lors, quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. »

L'argument de saint Pierre pour établir que les Apôtres n'étaient pas ivres, devait avoir, à l'époque, quelque valeur. Comment voulez-vous qu'ils soient ivres ? il n'est que neuf heures du matin. Ce ne serait pas toujours très probant.

La foule, en effet, en voyant ces hommes hors d'eux-mêmes, en les entendant parler toutes les langues, de sorte que les étrangers présents les comprenaient, se disait : ils sont ivres.

En réfléchissant un peu, toutefois, les Juifs accourus auraient pu se dire que si l'ivresse délie la langue, elle la lie le plus souvent et que, en tout cas, elle ne donne pas la science des langues étrangères.

L'Apôtre rappelle aussitôt la prophétie de Joël dont la descente de l'Esprit-Saint était l'accomplissement. Et depuis lors, jusqu'à la venue du « jour de Dieu », le grand jour, l'Eglise aura en elle des prophètes, les Saints, les Apôtres, qui, remplis de l'Esprit-Saint, continueront à redire dans toutes les langues la bonté de Dieu en

Jésus, Sauveur du monde. L'Esprit ne se tait plus. Il parle et il parlera de Jésus jusqu'au jour suprême, le dernier, où le monde s'effondrera. L'union de la descente de l'Esprit avec la fin des temps est donc chose normale. Le prophète a vu toute la suite de son œuvre à travers les siècles.

« *Alleluia,* l'Esprit du Seigneur a rempli toute la terre et lui, qui contient tout, il a la science de la voix. »

On dit le *Dominus vobiscum,* puis l'oraison suivante : « Accordez-nous, nous vous en prions, Dieu tout-puissant et miséricordieux, que l'Esprit-Saint, venant en nous, fasse de nous par sa présence un temple parfait à sa gloire. »

« Vous êtes le Temple du Saint-Esprit », dit saint Paul. Ce temple, c'est notre âme avec son intelligence, sa volonté, ses facultés multiples ; c'est notre corps lui-même, car il n'y a pas division entre l'âme et le corps, tous deux forment notre substance humaine et tous deux doivent rendre à Dieu la louange parfaite.

Ce temple est consacré à Dieu par notre baptême. A l'Esprit-Saint, le *Vivifiant,* le grand Ordonnateur de la création, de le décorer avec splendeur. Cette décoration, qui est une magnificence spirituelle, une élévation de l'âme, dans la sainteté de Dieu, se fait, se déploie par les dons du Saint-Esprit : dons de lumière qui, par la sagesse, l'intelligence, la science des choses de Dieu nous font comprendre avec plus de vérité ce qu'est Dieu et ce que nous sommes ; par le conseil nous dirige avec plus de rectitude dans la conduite de notre vie ; par la force agit puissamment sur notre volonté pour l'incliner à

suivre la lumière répandue à flots dans notre esprit ; par la piété, nous donne ce goût intime des choses de Dieu qui nous les fait savourer avec délices et préférer à toutes les joies de la terre ; par la crainte filiale et révérentielle, nous maintient, vis-à-vis de notre Père qui est dans le ciel, à la place que les enfants les plus aimés occupent à la table de famille.

Dons précieux qui ne sont pas des ornements extérieurs, mais bien des facultés nouvelles qui s'ajoutent pour les développer, les agrandir, pour faciliter et augmenter leur action, aux facultés essentielles de la foi, de l'espérance et de la charité. Alors, sous la motion de l'Esprit-Saint, l'âme, puise à ces sources de vie toutes les énergies de lumière et de force dont ellle a besoin pour monter plus haut vers Dieu, pour pratiquer de façon plus ordinaire et plus puissante toutes les vertus chrétiennes, pour élargir son amour et le rendre plus actif et plus généreux, au besoin, pour consoler ses tristesses et ses insuccès dans la lutte contre le mal. C'est là la décoration que l'Esprit-Saint déploie richement dans son temple, si l'âme lui laisse à lui, le divin ouvrier, la liberté de faire en elle ce qu'il veut.

Quand il a cette liberté, quand une âme s'abandonne à lui sans réserve, comme il la rend splendide ! Ses chefs-d'œuvre sont les Saints.

Lecture des *Actes des Apôtres*, c. 5 :

« En ces jours-là, par les mains des Apôtres se faisaient des miracles et des prodiges nombreux dans le peuple. Ils se réunissaient tous ensemble sous le portique de Salomon. Les autres n'osaient pas se joindre

à eux, mais cependant le peuple leur donnait beaucoup de louanges. Et le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur allait se multipliant, hommes et femmes. On plaçait les malades sur les places publiques, dans leurs lits ou sur des brancards, afin que, en passant, l'ombre de Pierre s'étendît à tout le moins sur eux et qu'ils fussent guéris de leurs infirmités. La foule accourait aussi des villes voisines de Jérusalem. On apportait les malades, les possédés du démon, et tous étaient guéris. »

C'est un tableau vivant des premiers pas de l'Eglise hors du cénacle. Pierre et les disciples n'ont plus peur. Ils ne restent pas enfermés. Poussés dehors par l'Esprit, ils y restent. Les réunions ont lieu en public, sous le portique de Salomon, partie de l'ancien temple réservée aux étrangers et demeurée debout après la dévastation assyrienne. Le Sanhédrin a mis les disciples de Jésus hors la loi, ils sont expulsés de l'intérieur du temple, mais ils n'ont pas peur et se montrent au peuple pour prêcher Jésus. On n'ose pas trop se joindre à eux, par crainte des Juifs, des chefs surtout. On les regarde, on les écoute et peu à peu la vérité fait son chemin. Les conversions augmentent. Tant de miracles se font que le peuple, simpliste dans son raisonnement, se dit : ces hommes qui ont en main la puissance de Dieu ne peuvent être ses ennemis. Ce qu'ils disent est vrai. Et ainsi, par la prédication, par la bonté l'Eglise marche. Elle marche toujours de même. La lumière sans la bonté est stérile, avec la bonté elle s'ouvre les esprits et les cœurs.

Ne l'oublions jamais.

« *Alleluia, alleluia,* il se fit soudain dans le ciel comme le bruit d'un vent violent qui s'approchait. Alleluia ! »

Evangile selon saint Jean, c. 6 :

« En ce temps-là, Jésus dit à la foule des juifs : Personne ne peut venir à moi si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire. Et moi je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes : Tous seront enseignés par Dieu. Celui qui reçoit l'enseignement du Père, vient à moi. Non pas que personne ait jamais vu le Père, si ce n'est celui qui est de Dieu, celui-là a vu le Père. Je vous le dis en vérité : Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le Pain de vie. Vos Pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Mais ce pain descendu du ciel fait que celui qui en mangera ne mourra point. Celui qui mangera de ce pain vivra pour l'éternité, et ce pain que je donnerai c'est ma chair livrée pour le salut du monde. »

« Personne ne vient à moi, si le Père ne l'attire ». Cette parole nous ouvre les profondeurs infinies de la Providence divine. Elle nous les ouvre, pour nous les laisser entrevoir, mais en même temps elle en dérobe à nos regards de créature infime la sagesse, la bonté, la justice. Pour aller au Fils, pour le connaître, l'aimer et s'attacher à lui comme au Sauveur, il faut que le Père choisisse et attire lui-même ses enfants adoptifs. Nul n'a droit sur cette filiation divine. Elle vient toute de la bonté de Dieu. Mais, qui que nous soyons, aussi misérables puissions-nous être, nous avons le devoir de prier la bonté de Dieu, afin que le Père nous adopte pour ses enfants et nous attire à son Fils. Tant que nous sommes en ce monde, tant que notre sort éternel n'est pas réglé définitivement, — et il le sera en toute justice — nous avons le devoir et la joie d'espérer en la miséricorde de Dieu.

A tous Jésus se présente comme le Pain de vie. Qui veut se nourrir de ce Pain le peut, et

s'il s'en nourrit avec foi, ce Pain lui donnera la vie éternelle de l'âme et du corps.

Rappelons-nous toujours que Dieu est essentiellement juste et que, par conséquent, personne ne sera condamné, rejeté que s'il n'est rigoureusement coupable, que s'il ne se dit lui-même, en pleine conscience de vérité : c'est juste. Cette justice absolue de Dieu est notre plus ferme appui.

Offertoire : « Je médite vos préceptes, pour lesquels j'ai un grand amour ; je mets mes mains à la pratique de vos commandements que j'aime, alleluia ! »

Nous ne devons pas obéir à Dieu comme l'esclave à son maître, mais bien comme des enfants à leur père. Il faut comprendre les commandements de Dieu, les méditer, en percevoir la haute valeur morale et alors nous les aimerons. Comment ne seraient-ils pas aimables, puisqu'ils sont l'œuvre de Dieu, sa pensée à lui ? Tout en Dieu est aimable et si ses commandements nous semblent durs et pesants, c'est que nous ne les comprenons pas.

Secrète : « Seigneur, nous vous en prions, agréez cette offrande que nous vous présentons afin que nous célébrions avec de pieux sentiments ce que nous faisons par ces mystères. »

Le mystère, c'est l'oblation invisible du corps et du sang de Jésus. Nous devons y joindre nos sentiments pieux de foi, d'amour, de reconnaissance, afin qu'il y ait union réelle entre le mystère et nos âmes.

Communion : « Je vous donne ma paix, alleluia, je vous laisse la paix, alleluia, alleluia. »

C'est le testament du Seigneur. Je suis venu, disait-il, pour apporter la guerre et non la paix, et, avant de quitter ses apôtres, il leur déclare : Je vous donne ma paix, je vous laisse la paix. C'est que la guerre dont il parlait était celle qui devait être faite à lui et à cause de lui à ses disciples, guerre venant du dehors. En ce sens, Jésus, objet de contradiction, disait en le voyant tout petit le vieillard Siméon, a mis la guerre dans le monde, la guerre suprême, la guerre implacable entre Dieu et le mal. Mais, au milieu de cette guerre, au milieu de ces combats incessants et violents, meurtriers souvent, les disciples de Jésus ont en eux la paix, sa paix à lui. C'est l'Esprit-Saint qui la répand dans les âmes en leur donnant la lumière intérieure, l'énergie de la volonté, le désir ardent de lutter et de souffrir, de mourir même pour la cause de Jésus. Cette paix de fond, personne ne peut nous l'enlever, car elle dépend immédiatement du Saint-Esprit.

Postcommunion : « Seigneur, en prenant part aux célestes sacrements, nous prions votre clémence de nous faire goûter dans la joie éternelle ce que nous faisons dans le temps. »

Dans le temps, nous nous unissons par la communion à Notre-Seigneur ; que cette union nous fasse atteindre la grande union, l'éternelle union avec Dieu, dans la joie de sa possession.

La communion dans le temps est le symbole et la source de l'éternelle union.

XXIV.

Messe du Jeudi de la Pentecôte.

Station à Saint-Laurent-hors-les-Murs.

L'Eglise ramène encore ses nouveaux baptisés auprès du célèbre martyr. Devant son tombeau, ils comprendront la charge du baptême, ce « poids du baptême » qui impose à ceux qui le reçoivent l'obligation de rendre gloire à Dieu même au prix de sa vie.

Cette messe n'a en propre que l'épître, le graduel et l'évangile, tout le reste est pris de la Pentecôte même.

Introït : « L'Esprit du Seigneur remplit la terre entière, alleluia. Et lui, qui contient tout, il a la science de la voix, alleluia, alleluia, alleluia ! — Dieu, affermissez ce que vous avez opéré en nous, dans votre temple, qui est à Jérusalem. »

Oraison : « Dieu qui, aujourd'hui, avez instruit les cœurs de vos fidèles par la lumière du Saint-Esprit, accordez-nous par ce même Esprit l'intelligence droite de toutes choses et la joie de jouir sans cesse de sa consolation. »

Pour le commentaire de ces textes il faut se reporter à la messe de la Pentecôte.

Lecture des *Actes des Apôtres*, c. 8 :

« En ces jours-là, Philippe descendit à la ville de Samarie et prêcha au peuple le Christ. Tous écoutaient avidement ce que disait Philippe, en voyant les miracles qu'il opérait. Car beaucoup d'esprits impurs qui possédaient des malheureux sortaient d'eux en jetant de grands cris. Des paralytiques, des boiteux furent guéris en nombre considérable. Il y eut une grande joie dans cette ville.

Il s'agit ici, non pas de l'Apôtre mais du diacre Philippe. Sauf les Apôtres, beaucoup de disciples de Jésus avaient quitté Jérusalem au moment où les chefs du peuple sévissaient contre les premiers chrétiens. Philippe annonce Jésus, il prêche sa personne, son œuvre et sa doctrine, il appuie sa prédication par des miracles éclatants et la foule émerveillée écoute avec joie la parole de Dieu. Partout où l'Esprit-Saint passe, il répand la joie. C'est sa spécialité : la lumière est la joie de l'intelligence comme l'amour est la joie du cœur.

« *Alleluia, alleluia !* Envoyez votre Esprit et tout reprendra vie et vous renouvellerez la face de la terre.

Alleluia, l'Esprit-Saint Consolateur, celui que le Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toute vérité, alleluia. »

Le Père envoie l'Esprit au nom du Fils, au nom de Jésus fait homme. C'est, en effet, le Sauveur Jésus qui, par sa mort, a mérité l'envoi du Saint-Esprit. Et chaque fois que, dans le cours des siècles, l'Esprit-Saint est descendu pour faire l'œuvre de Dieu, pour inspirer les prophètes, pour diriger le peuple d'Israël, pour pardonner

ses fautes et le réconcilier avec Dieu, chaque fois il est descendu, en vue des mérites futurs de Jésus sur la croix. Toute l'histoire de la bonté de Dieu sur terre, qui est l'histoire de l'Esprit-Saint réalisant cette bonté, se relie à Jésus crucifié. Tout se fait au nom de Jésus à venir, au nom de Jésus venu. L'Esprit n'agit que par lui.

Evangile selon saint Luc, c. 9 :

« En ce temps-là, Jésus convoqua les douze Apôtres et leur donna force et puissance sur tous les démons, et leur donna aussi le pouvoir de guérir les maladies.

Et il les envoya prêcher le royaume de Dieu et guérir les malades. Et il leur dit : Ne portez rien en chemin, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent et n'ayez point deux vêtements. En quelque maison que vous entriez, restez-y et n'en sortez point. Si on ne vous accueille pas, sortez de la ville et secouez même la poussière de vos pieds comme un témoignage contre eux. Les Apôtres partirent et circulèrent par toutes les bourgades, en prêchant et en guérissant partout. »

C'est la première mission apostolique. Le Maître essaie ses prédicateurs. Il leur donne un programme d'action et aussi la manière de le remplir.

Le programme a deux points : prêcher le royaume de Dieu, puis appuyer la prédication sur des miracles.

Ce qui se rapporte pleinement à l'épître qui nous montrait Philippe prêchant et guérissant à Samarie.

Ce programme d'action était confié à des gens simples, ignorants, sans prestige. Jésus, qui les envoie, n'a pas d'hésitation. C'est que, en les envoyant, il leur donne à leur insu l'Esprit-Saint qui éclairera leur intelligence, inspirera leurs

pensées, et par sa puissance, appuiera leur prédication. Elle est toute lumière et toute bonté : lumière qui fait comprendre le royaume de Dieu, ce nouveau royaume annoncé par Jésus, bonté qui attire les cœurs en secourant les malheureux.

Le programme de cette première mission n'a pas changé. Aujourd'hui et toujours, le *missionnaire* de Jésus où qu'il soit, et où qu'il parle, doit donner lui aussi la lumière sur le royaume de Dieu, faire connaître Jésus, et lui aussi doit appuyer sa parole, non pas par des miracles, mais par une grande bonté de cœur pour les ignorants, j'entends ceux qui ne connaissent pas Dieu, — ce qui est la plus pitoyable ignorance, — pour les âmes égarées coupables, même les plus perverses. La bonté du Saint-Esprit doit rayonner du prédicateur de Jésus sur toutes les misères humaines.

La manière ne change pas davantage. Ne portez rien sur vous, dit le Maître, ne faites pas de provisions, comme si vous doutiez de la Providence, ni pain, ni argent, ni vêtement de rechange. On peut, certes, suivre à la lettre cette manière, mais ce que veut dire Notre-Seigneur, en insistant sur ces détails infimes, c'est que son missionnaire doit se présenter au peuple avec le plus parfait désintéressement. Qu'on lui donne ce qui est nécessaire à sa vie, aux fatigues de son ministère ; mais que lui ne vienne pas parler de Jésus crucifié avec tout l'attirail de la richesse. C'est ce que dit saint Dominique aux Abbés cisterciens qui s'efforçaient en vain de convertir les Albigeois : « Mes Pères et mes Frères, vous ne vous y prenez pas bien. Laissez de côté vos voitures, vos chevaux, vos domestiques et

allez comme des pauvres, de vrais pauvres, vous verrez que votre parole sera écoutée. Il le fit lui-même. Lui. le Maître de la Prédication, comme on l'appelait, s'en allait pauvrement vêtu, sans argent, à la grâce de Dieu et il voulut que son Ordre de Prêcheurs qui devait perpétuer sa prédication, eût à sa base la pauvreté commune. C'est toujours la bonne manière.

Offertoire : « Dieu, affermissez ce que vous avez opéré en nous dans votre temple qui est à Jérusalem. Les rois vous y offriront des présents, alleluia ! »

Secrète : « Seigneur, nous vous en prions, sanctifiez ces offrandes que nous vous présentons et purifiez nos cœurs par l'illumination du Saint-Esprit. »

Communion : « Il se fit soudain un bruit dans le ciel, le bruit d'un vent violent qui approchait du lieu où ils étaient assis, alleluia, et tous furent remplis de l'Esprit-Saint et se mirent à publier les merveilles de Dieu, alleluia, alleluia. »

Postcommunion : « Seigneur, que l'infusion du Saint-Esprit purifie nos cœurs et les rende féconds par la pénétration intime de sa rosée. »

XXV.

Messe du Vendredi de la Pentecôte.

Station aux Saints-Apôtres.

Introït : « Que ma bouche soit remplie de votre louange, alleluia. Mes lèvres, en chantant votre louange, seront dans la joie, alleluia, alleluia ! — Seigneur, j'espère en vous, jamais je ne serai confondu. Délivrez-moi dans votre justice et sauvez-moi. »

C'est cette « science de la voix » que possède l'Esprit-Saint. Il est le grand chantre de Dieu. Par tous les êtres, dans l'infini des mondes, il chante la louange de l'auguste Trinité. Cette voix qui monte sans arrêt vers Dieu, de tous les êtres créés, du plus petit au plus grand, c'est la voix de l'Esprit-Saint. A nous d'unir notre voix, librement, spontanément, à ce concert universel de louange. Et notre voix, si elle est juste, c'est-à-dire, si elle a sa plénitude de vérité et d'amour, sera elle-même la voix de l'Esprit-Saint en nous qui chantera pour nous la louange de Dieu.

Oraison : « Accordez, nous vous en prions, à votre Eglise, Seigneur miséricordieux, que, réunie par l'Esprit-Saint, elle ne soit troublée par aucune offensive d'hostilité. »

L'Eglise demande la paix, mais cette paix Dieu la lui donne au dedans, pas toujours au dehors.

Au dedans, la paix, c'est la sécurité d'être à Dieu, dans la vérité ; cette paix-là Dieu la garde à son Eglise. L'autre, celle du dehors, il la lui laisse selon ses vues providentielles, quand il le juge bon. Mais souvent il permet « l'offensive hostile » contre elle. Offensive des mauvais chrétiens, la pire offensive des ennemis du Sauveur, offensive des gouvernements comme des individus. Que l'Eglise garde sur les flots agités l'assurance de son Maître ! La barque peut être secouée, elle ne sera pas submergée. Le divin Pilote veille. Il veille aussi sur chacun de nous. Dans notre cœur, il y a des tempêtes dangereuses, des offensives hostiles de l'ennemi qui rôde autour de nous. Jamais il ne s'avoue vaincu. Ne lui donnons pas l'espérance du triomphe. Qu'il nous trouve toujours en éveil, attentifs, prêts à la défense. Et si nous sommes généreux, brusquons l'attaque.

Lecture du prophète Joël, c. 2 :

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Réjouissez-vous, enfants de Sion, réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné un Docteur qui vous enseignera la justice et qu'il fera descendre sur vous, comme autrefois, la pluie du matin et la pluie du soir. Vos granges seront remplies de froment, vos pressoirs regorgeront de vin et d'huile. Vous mangerez à votre aise et vous vous rassasierez. Et vous louerez le nom du Seigneur votre Dieu qui fait des merveilles pour vous. Et mon peuple ne sera plus confondu à jamais. Et vous saurez que je suis au milieu d'Israël, moi le Seigneur votre Dieu, il n'y en a pas d'autre. Et mon peuple ne sera plus confondu à jamais, dit le Seigneur tout puissant. »

Ces promesses de biens matériels ne sont, pour les chrétiens, que des symboles prophéti-

ques. Les Juifs les prenaient à la lettre et ils attendaient de la bonté de Dieu la « pluie du matin et la pluie du soir ». Ils espéraient des récoltes abondantes et des vendanges débordantes. C'est surtout à ces largesses matérielles qu'ils étaient sensibles. Peu d'entre eux s'élevaient plus haut que « l'abondance du lait et du miel ». Pour nous, chrétiens, ce lait et ce miel, ce froment et ce vin, cette pluie du matin et du soir c'est l'effusion dans nos âmes de l'Esprit-Saint, le Docteur qui enseigne toute justice. Avec lui, nous aurons toutes les richesses de l'âme. Avec lui, nous connaîtrons Dieu, nous accomplirons sa loi, nous l'aimerons sans mesure. Notre mesure de blé ou de vin sera de ne pas avoir de mesure. Que l'Esprit descende en nous le matin, rosée bienfaisante ! Qu'il descende en nous, le soir, pluie rafraîchissante ! Qu'il ne nous quitte jamais et transforme notre vie, cette « face de la terre » qui se tourne vers Dieu suppliante et que Dieu regarde.

« *Alleluia, alleluia,* pendant que s'achevaient les jours de Pentecôte, ils étaient tous réunis ensemble.

Alleluia, venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez en eux le feu de votre amour. Alleluia ! »

Si nous avons en nous l'amour substantiel, source et principe de toute faculté d'aimer, nous aimerons Dieu comme Dieu s'aime, à sa manière à lui, par le même amour qu'est le Saint-Esprit. Aimez-moi comme je vous ai aimés, disait le Maître. Il nous a aimés par l'amour de l'Esprit-Saint, comme il aime le Père et comme le Père

l'aime, puisque l'Esprit-Saint est l'amour du Père et du Fils. C'est à cette hauteur divine qu'il nous faut monter pour aimer Dieu en vérité ; c'est-à-dire, comme Dieu s'aime lui-même, à l'infini.

Evangile selon saint Luc, c. 5 :

« En ce temps-là, Jésus était assis et enseignait. Autour de lui étaient assis des Pharisiens, des docteurs de la loi, qui étaient venus de tous les pays de Galilée, et de Judée, et de Jérusalem, et la vertu du Seigneur lui faisait opérer des guérisons. Or quelques personnes s'approchèrent portant un paralytique. Ils voulaient le faire passer et le mettre devant lui. Ne voyant pas la possibilité de le faire à cause de la foule, ils montèrent sur le toit et par le toit le descendirent sur sa couchette devant Jésus, au milieu de ceux qui l'entouraient. Voyant leur foi, il dit : Homme, tes péchés te sont remis, Et les Scribes et les Pharisiens pensèrent en eux-mêmes: Qui donc est celui-ci, qui profère des blasphèmes ? Qui a le droit de remettre les péchés si ce n'est Dieu ? Mais Jésus vit leurs pensées et y répondant il leur dit : Que pensez-vous dans vos cœurs ? Qu'y a-t-il de plus facile de dire : tes péchés te sont remis ou bien : Lève-toi et marche ? Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur terre le pouvoir de remettre les péchés : je te le dis, lève-toi, prends ta couchette et va dans ta maison. Et aussitôt, devant eux, il se leva, prit la couchette sur laquelle il était étendu et alla à sa maison, en glorifiant Dieu. Tous, frappés d'étonnement, louaient Dieu et, remplis de crainte, disaient : Nous avons vu aujourd'hui des prodiges. »

C'est le grand bienfait de Dieu, beaucoup plus que la pluie du matin et du soir, beaucoup plus que l'abondance du blé et du vin : le pardon des péchés. Ce pardon est mérité par le sang du Sauveur et en ce fait du paralytique, Jésus revendique pour lui tout pouvoir de pardonner : Va, lève-toi, emporte ton lit, tes péchés te sont remis. C'est d'une autre manière ce que dit le

prêtre, au nom de Dieu, quand il absout : Va en paix, tu es pardonné. Et c'est chose merveilleuse que, par la vertu du Saint-Esprit, cette puissance du pardon demeure à jamais permanente sur la terre : Recevez le Saint-Esprit, dit l'évêque aux ordinands, les péchés seront remis à qui vous les remettrez, ils seront retenus à qui vous les retiendrez. De sorte que le pardon de Dieu n'a plus quitté la terre. Partout, les âmes coupables et repentantes trouvent en ce monde le Saint-Esprit qui pardonne. Aller se confesser, avouer ses fautes, en exprimer le repentir, c'est aller trouver le Saint-Esprit qui réside par sa puissance d'amour en tout prêtre légitime. C'est lui qui écoute, c'est lui qui absout, c'est lui qui dit : Va en paix ! c'est lui, par conséquent, qui ouvre les portes du ciel et répand dans les âmes la suprême consolation., lui qui est par essence « la Rémission des péchés », l'amour substantiel.

Offertoire : « Mon âme loue le Seigneur ! Pendant toute ma vie je louerai le Seigneur, tant que j'existerai, je chanterai les louanges de mon Dieu ! »

Oui, du Dieu qui a pardonné mes fautes et me donne l'espérance de la joie éternelle.

Secrète : « Seigneur, ces sacrifices que nous présentons à vos yeux, que ce même feu divin les consume, qui, par l'Esprit-Saint, a embrasé les cœurs des disciples du Christ, votre Fils. »

C'est par l'Esprit d'amour que le prêtre offre à l'auguste Trinité le sacrifice du corps et du sang du Sauveur, comme c'est par l'Esprit d'a-

mour que le Sauveur l'a offert lui-même sur la croix. Et l'oblation se perpétue sur la terre par cet Esprit qui consacre les prêtres à tous les degrés de la hiérarchie et leur donne tout pouvoir sur l'œuvre du Christ.

Communion : « L'Esprit souffle où il veut, et vous entendez sa voix, alleluia ! Mais vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va. Alleluia, alleluia, alleluia ! »

Comparaison entre la manière d'agir de l'Esprit-Saint et le souffle du vent. On sent, on entend le vent qui passe, mais d'où vient-il et où va-t-il ?

Sa chanson douce ou impétueuse, lente ou rapide, nos oreilles la perçoivent et à peine perçue elle court... « Sur l'aile du vent marche, vole le Seigneur », dit le psalmiste. L'œuvre du Saint-Esprit a cette mystérieuse allure. On perçoit tout à coup le souffle aimé de sa présence, et il passe. Mais cet instant suffit pour illuminer l'âme et la consoler.

Quand reviendra-t-il ? Nul ne le sait. Il revient au moment où on ne l'attend pas, visiteur aimable, toujours imprévu. Mais quand il passe, que le cœur soit prêt à le recevoir, car toujours il peut venir. C'est l'ami qui, heureux de faire une surprise, car il se sait toujours espéré, arrive à l'improviste, le regard joyeux, la main tendue : Me voici ! Profitons avidement de ces visites de l'Esprit-Saint.

Postcommunion : « Nous avons absorbé, Seigneur, les dons du sacré mystère et nous vous demandons que ce que vous avez ordonné de

faire en votre mémoire soit le secours de notre faiblesse. »

En mémoire de Jésus, de son amour infini, de sa douloureuse Passion d'abord, afin de nous rappeler sans cesse combien il nous a aimés. Mais ce divin sacrifice est pour secourir notre faiblesse. Nous trouvons dans le Pain vivant descendu du ciel, la source de vie morale supérieure qui doit nous élever jusqu'à Dieu. Pour Dieu, l'Eucharistie est la louange de l'amour ; pour nous, elle est le soutien substantiel de notre âme. Ces principes sont vérité en eux-mêmes ; qu'ils soient aussi vérité dans notre vie.

XXVI.

Messe du Samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte.

Station à Saint-Pierre.

Cette messe a la marche de toutes les messes des samedis de Quatre-Temps. Deux pensées principales en dirigent l'ordonnance : la déposition de leurs vêtements blancs par les nouveaux baptisés et surtout l'ordination. Cette dernière pensée domine même la première, et, avec raison, car la déposition des vêtements blancs est une cérémonie finale, tandis que l'ordination est un commencement, puisqu'elle consacre de nouveaux ministres de Dieu à tous les degrés.

Mais, malgré ces cérémonies, la liturgie ne perd pas de vue ce qui est le principal, dans le baptême comme dans l'ordination, le Saint-Esprit. Les textes se rapportent à son action invisible. De sorte que, pendant tout cet office, on sent la présence réelle de l'Esprit-Saint. Comme la liturgie va le quitter de façon plus personnelle, puisque ses fêtes particulières se terminent en ce jour, on dirait qu'elle prolonge à dessein ses attentions pour lui. Elle ne regarde pas l'heure, elle ne se hâte pas, elle lui dit longuement, elle lui répète ses dernières adorations, c'est comme l'au-revoir attendri que l'on dit à un ami. On le retient, on lui presse la main, on l'embrasse lon-

guement et ce n'est qu'à regret qu'on lui dit une dernière fois : à bientôt.

L'Eglise, qui vit de la lumière et de l'amour de l'Esprit-Saint, ne peut se séparer de lui.

Suivons, avec ces pensées, toute la messe, qui est très belle.

Introït : « L'amour de Dieu s'est répandu dans nos cœurs, alleluia, par son Esprit habitant en nous, alleluia, alleluia. — Seigneur, Dieu, mon Sauveur, je crie vers vous jour et nuit. »

Nous avons en nous, par l'Esprit-Saint, la faculté d'aimer Dieu comme notre Père. C'est cet amour que la présence de l'Esprit répand dans nos cœurs. Qui n'a pas en soi l'Esprit-Saint ne peut pas aimer Dieu. J'entends : aimer Dieu, non pas par sentiment plus ou moins vague, plus ou moins sensible, mais aimer Dieu par sa volonté, qui, librement, le choisit, le préfère à l'attrait pervers des créatures. Aimer Dieu est l'acte le plus grand, le plus noble, que nous puissions faire, car c'est l'acte le plus juste et le plus vrai. Quand on n'aime pas Dieu, on se met en-dehors de toute vérité de créature à Créateur. On n'a plus pour son cœur que le rien, l'illusion et la vanité des jouissances humaines. Pauvre pâture pour une âme capable d'aimer l'Etre seul grand, seul bon, seul beau qui est le souverain Bien, Dieu.

Et c'est l'Esprit-Saint qui élève jusqu'à cet Etre unique notre pauvre cœur.

Oraison : « Seigneur, nous vous en prions, répandez avec bonté le Saint-Esprit dans nos âmes, lui dont la sagesse nous a créés et dont la providence nous gouverne. »

Lecture du prophète Joël, c. 2 :

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je répandrai mon esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards auront des songes mystérieux, et vos jeunes gens des visions. Et dans ces jours-là, je répandrai aussi mon esprit sur mes serviteurs et mes servantes. Et je ferai paraître des prodiges dans le ciel et sur la terre, du sang et du feu, et des tourbillons de fumée. Le soleil se changera en ténèbres, et la lune en sang, avant que vienne le jour du Seigneur, jour grand et terrible. Et alors, quiconque aura invoqué le nom du Seigneur sera sauvé.

« *Alleluia,* envoyez votre Esprit et tout reprendra vie, et vous renouvellerez la face de la terre. »

L'effusion de l'Esprit-Saint prédite par Joël eut ce résultat bienfaisant, universel. Tout sur la terre a repris vie, la face de la terre a été transformée. Entre le monde juif, le monde païen et le monde chrétien, œuvre de l'Esprit-Saint, il y a un abîme.

Entre une âme pécheresse et une âme pardonnée, il y a aussi un abîme. Quand l'Esprit travaille sur terre, quand il travaille une âme, la vie reprend, vie de foi et de lumière, vie d'énergie et de pureté, vie de dévouement et de sacrifice. On ne se reconnaît plus. Chacun peut constater en soi-même ce renouveau de l'Esprit.

Oraison : « Seigneur, nous vous en prions, que l'Esprit-Saint nous embrase de ce feu que Notre-Seigneur Jésus-Christ a envoyé sur la terre et a voulu qu'il s'allumât avec violence. »

Toute la Passion de Jésus a pour but cet incendie par l'Esprit. Lui, il a souffert, il est mort sur une croix, il a donné sa chair et son sang

pour que l'amour de Dieu se répandît dans le monde. Et pour le répandre, par toutes ses plaies il envoie le feu qu'est l'Esprit-Saint. A lui d'allumer l'incendie divin, de le propager sous son souffle impétueux, afin que partout, dans le monde entier, il y ait des âmes, des âmes innombrables, à travers tous les siècles, qui connaissent et qui aiment Dieu. Ce feu part de Jérusalem comme de son foyer primitif et s'étend à l'infini. Laissez passer le feu ! Quand il trouve une âme souple, docile, il la dévore à fond, si bien que dans cette âme il n'y a plus que lui. Une âme sainte est devant Dieu une torche ardente qui brûle et ne se consume pas. Comme Catherine de Sienne, comme Thérèse de Jésus, ces êtres de feu meurent par le feu, elles meurent d'amour.

Holocauste parfait à la louange de l'auguste Trinité !

Leçon du Lévitique, c. 23 :

« En ces jours-là, le Seigneur parla à Moïse, disant : Parle aux enfants d'Israël et tu leur diras : Lorsque vous serez entrés dans la terre que je vous donnerai, et que vous aurez moissonné les blés, vous porterez au prêtre une gerbe d'épis, comme prémices de votre moisson ; et le lendemain du sabbat le prêtre élèvera devant le Seigneur cette gerbe, afin qu'elle lui agrée en votre faveur, et il la sanctifiera. Vous compterez donc depuis le second jour du sabbat auquel vous aurez offert la gerbe des prémices, sept semaines pleines, jusqu'au jour d'après la fin de la septième semaine, c'est-à-dire cinquante jours ; et vous offrirez ainsi au Seigneur pour un sacrifice nouveau, de toutes vos habitations, deux pains de prémices de deux dixièmes de fleur de farine levée, que vous cuirez pour les prémices du Seigneur. Et vous appellerez ce jour-là très solennel et très saint; vous ne ferez aucune œuvre servile en ce jour. Cette ordonnance sera perpétuelle en toutes vos habitations et pour votre postérité, dit le Seigneur tout-puissant. »

C'est la Pentecôte juive, Pentecôte matérielle, symbole et prophétie de la vraie Pentecôte. Pour les Juifs la bénédiction de Dieu était l'abondance des fruits de la terre. Mais pour leur rappeler que cette abondance était un don de la bonté de Dieu, chacun avait le devoir d'offrir à Dieu les prémices de ses récoltes.

De Pâque, la Pâque solennelle qui commémorait la délivrance de la servitude égyptienne, les Juifs comptaient sept semaines, qui les conduisaient au cinquantième jour, la Pentecôte. Ils offraient au Seigneur les premières gerbes de la moisson d'orge, dès le commencement de ces semaines, puis à la Pentecôte un autre sacrifice.

C'était un acte de foi en la souveraine Majesté de Dieu, Maître de toutes les créatures, et, en même temps, un acte de reconnaissance pour ses bienfaits.

Ainsi devons-nous faire dans la pratique journalière de la vie chrétienne.

Rappelons-nous toujours que nous ne sommes rien par nous-mêmes, que tout nous vient de Dieu, par nature et par grâce et ne nous attribuons jamais le succès de nos travaux. Il est d'abord à Dieu, à nous après. Notre travail est nécessaire, mais il ne donnera son plein résultat que si Dieu le bénit. Lui, le premier, toujours, et nous, s'il en reste. Le mieux est qu'il n'en reste rien.

« *Alleluia*, les Apôtres prêchaient en plusieurs langues les merveilles de Dieu. »

Oraison : « Dieu, qui pour la guérison des âmes, avez ordonné de châtier le corps par la dévotion du jeûne, accordez-nous avec bonté de

vous servir en tout dévouement d'âme et de corps. »

Notre service pour Dieu doit être complet. Pour qu'il soit complet, il doit donner à Dieu toute notre substance : notre âme et notre corps. Notre âme, nous la donnons par notre foi, par notre énergie de volonté, par les sentiments affectueux et généreux de notre cœur. Mais il se trouve que notre corps, vicié par le péché, est souvent pour l'âme une gêne permanente, une source de graves difficultés. Au lieu de l'aider à monter vers Dieu, il l'incline, il la tire vers la terre d'où il est sorti. D'où cette lutte incessante entre l'esprit et la chair. L'esprit qui veut monter, la chair qui descend et l'entraîne en-bas avec elle. A l'âme énergique de redresser son corps et de le forcer par une rude discipline à se mettre comme elle au service de Dieu. Compagnon de sa route sur terre, il sera, la lutte terminée, son compagnon de joie et de gloire pour l'éternité. Mais que de coups de bâton à donner à ce pauvre corps qu'un Saint, je ne sais plus lequel, appelait son âne. Ane, en vérité, qui ne veut rien entendre des choses d'en-haut, âne rétif qui rue à tout instant ; âne sournois qui fait le mort pour faire plus sûrement une galopade. Mon frère l'âne, dirait saint François, il faut te mâter par le jeûne, te brider par l'effort, te faire marcher par le fouet. En route ! La maison du Père de famille te sera douce.

Lecture du Deutéronome, c. 26 :

« En ces jours-là, Moïse dit aux enfants d'Israël : Ecoute, ô Israël, les choses que je t'ordonne aujourd'hui : Lorsque tu seras dans le pays que le Seigneur ton Dieu va te donner en possession, et que tu l'auras

conquis, et que tu auras établi ta demeure, tu prendras les prémices de tous les fruits de la terre, et, les ayant mis dans une corbeille, tu iras au lieu que le Seigneur ton Dieu aura choisi pour que son nom y soit invoqué. Et là, s'approchant du prêtre qui sera en fonction en ce temps-là, tu lui diras : Je reconnais aujourd'hui publiquement devant le Seigneur ton Dieu, qui nous exauça, et regarda notre humiliation, notre labeur et notre angoisse ; et qui nous tira de l'Egypte par sa main puissante et par la force de son bras, en jetant la terreur chez ces peuples par des signes et des prodiges ; puis nous a introduits en ce lieu, et nous a livré cette terre où coulent le lait et le miel. C'est pourquoi j'offre maintenant les prémices des fruits de la terre que le Seigneur m'a donnée. Et tu laisseras ces prémices devant le Seigneur ton Dieu, après avoir adoré le Seigneur ton Dieu. Et tu feras un festin de réjouissance de tous les biens que le Seigenur ton Dieu t'aura donnés. »

C'est le même sens que la leçon précédente.

« *Alleluia,* il se fit soudain du bruit dans le ciel, comme le bruit d'un vent violent qui approchait. »

Oraison : « Accordez-nous, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, que, instruits par ces jeûnes salutaires, nous nous abstenions de tous les vices, afin d'obtenir plus facilement votre clémence. »

Sens moral du jeûne. Le jeûne matériel qui dégage le corps des choses matérielles, doit avoir pour résultat le dégagement des fautes spirituelles. Il n'est, en somme, principalement, qu'un symbole, un sacrement, comme la liturgie l'appelle. Cette privation sensible doit, pour être vraie dans ses effets, produire une plus grande pureté d'âme, cette abstinence morale de tout ce qui offense Dieu. Si le jeûne n'aboutit pas à ce

résultat, il aura certainement sa valeur de mortification et d'obéissance à la loi, mais il n'aura pas toute sa valeur et l'on peut dire qu'il manquera son but principal. Si l'esprit ne profite pas pour aller à Dieu avec plus de facilité de la discipline imposée au corps, c'est que lui-même est encore trop matériel, si je puis dire, et n'a pas l'élan nécessaire de charité pour monter plus haut.

L'effort de volonté que demande le jeûne est un acte qui obtient de la miséricorde de Dieu une grâce plus abondante, « cette propitiation » ou bonté indulgente dont nous avons tant besoin.

Lecture du Lévitique, c. 26 :

« En ces jours-là, Dieu dit à Moïse : Parle aux enfants d'Israël, et tu leur diras : Si vous marchez dans mes préceptes, et si vous gardez mes commandements, et que vous les exécutiez, je vous donnerai les pluies en leur temps, et la terre donnera sa végétation, et les arbres seront remplis de fruits. La moisson ne sera pas encore battue que viendra la vendange, et la vendange ne sera pas achevée quand il faudra semer. Vous mangerez votre pain à satiété, et vous habiterez votre terre sans aucune crainte. Je donnerai la paix en vos contrées ; vous dormirez sans que personne vous inquiète. J'éloignerai les bêtes nuisibles, et le glaive ne franchira pas vos frontières. Vous poursuivrez vos ennemis, et ils tomberont devant vous. Cinq des vôtres poursuivront cent étrangers, et cent d'entre vous, dix mille ; vos ennemis tomberont sous le glaive en votre présence. Je vous regarderai et vous ferai croître. Vous vous multiplierez, et j'affermirai mon alliance avec vous. Vous mangerez les fruits de la terre que vous avez recueillis depuis longtemps, et, les nouveaux survenant, vous rejetterez les vieux. Je poserai mon tabernacle au milieu de vous, et mon cœur ne vous rejettera point. Je marcherai parmi vous et je serai votre Dieu, et vous, vous serez mon peuple, dit le Seigneur tout-puissant. »

Promesses matérielles et temporelles à ceux qui observent la loi mosaïque. Figures des grâces surnaturelles que Dieu donne à ses amis.

« *Alleluia.* Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez en eux le feu de votre amour. »

C'est à genoux que l'on fait cette dernière supplication à l'Esprit d'amour.

Oraison : « Accordez-nous, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, de nous priver des aliments gras de telle sorte que nous nous privions également des fautes qui nous sollicitent. »

Lecture du Prophète Daniel, c. 3 :

« En ces jours-là, l'Ange du Seigneur descendit auprès d'Azarias et de ses compagnons dans la fournaise. Et il dissipa la flamme du feu de la fournaise et fit souffler au milieu de la fournaise comme une brise de rosée rafraîchissante. Mais la flamme s'éleva au-dessus de la fournaise à quarante coudées, déborda et consuma les Chaldéens qui se trouvaient autour, les serviteurs du roi chargés d'entretenir le feu. Et le feu ne toucha point les trois jeunes gens ni ne les molesta d'aucune manière. Alors, tous les trois ensemble, comme d'une seule bouche, ils louaient et glorifiaient et bénissaient Dieu dans la fournaise en disant :

« *Alleluia,* soyez béni, Seigneur, Dieu de nos Pères, soyez béni dans tous les siècles. »

On dit alors le *Dominus vobiscum* et l'oraison suivante, commune à tous les samedis des Quatre-Temps.

Oraison : « Dieu, qui avez adouci la flamme du feu pour les trois enfants, accordez-nous avec bonté que la flamme des vices ne nous brûle pas, nous qui sommes vos serviteurs. »

Dieu, qui a éteint le feu matériel, a puissance

pour éteindre en nous le feu malsain des passions. Encore faut-il le lui demander et, même, quand nous nous sentons dans la fournaise, quand la tentation se fait plus violente, c'est l'heure de crier à Dieu notre détresse, afin qu'il daigne envoyer l'ange libérateur, sa grâce, rosée bienfaisante qui nous préservera de la chute. Il n'attend que ce cri filial, cet appel à sa bonté pour nous donner la victoire.

Epître de saint Paul, aux Romains, c. 5 :

« Frères, justifiés par la foi, ayons la paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est par lui, en effet, par la foi, que nous possédons la grâce que nous avons reçue, et que nous nous glorifions dans l'espérance de participer un jour à la gloire des enfants de Dieu. Et bien plus, nous nous glorifions des afflictions qui nous arrivent, parce que nous savons que l'affliction produit la patience, la patience la preuve (de notre fidélité), cette preuve l'espérance et l'espérance ne trompe point, car la charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. »

Saint Paul nous révèle en ces lignes l'ordonnance providentielle de la vie chrétienne. D'abord, comme base de toute vie chrétienne, base absolument nécessaire, car elle porte tout l'édifice : la grâce sanctifiante ou justification, qui nous vient, par le baptême, des mérites du Sauveur. C'est cette grâce — celle qui nous crée enfants de Dieu — qui seule donne la divine espérance d'arriver dans la maison du Père, d'être compté un jour parmi ses enfants. Mais, en attendant d'être assis au banquet joyeux de l'éternité, cette grâce sanctifiante nous accompagne sur la route, route souvent douloureuse. Elle nous fait comprendre, en nous montrant la croix de

Jésus, le sens profond, bienfaisant de la souffrance et, au lieu de nous en plaindre, nous la prenons comme un honneur, puisqu'elle nous rend semblables à Jésus crucifié, notre chef. La souffrance, par ailleurs, ainsi surnaturellement acceptée, exige un effort de patience et cet effort plus ou moins énergique selon l'intensité et la durée de la souffrance, est pour Dieu une preuve que vraiment, en toute sincérité, quoi qu'il nous en coûte, nous lui appartenons. Celui qui n'a pas souffert, dit saint Paul, que sait-il ? Sait-il seulement s'il aime, s'il est vrai dans son amour ? La grande preuve de l'amour, c'est la souffrance endurée pour qui on aime.

Cette preuve évidente assure en nous l'espérance. Si nous supportons avec patience toute la volonté de Dieu sur nous ; même si elle est pénible, c'est que vraiment nous l'aimons et si nous l'aimons nous pouvons en toute certitude avoir l'espérance de le posséder un jour. Espérance assurée précisément par la présence et l'action en nous de l'Esprit-Saint, l'amour substantiel.

De la grâce sanctifiante initiale du baptême, nous allons, à travers les tribulations de la vie, soutenus par l'Esprit d'amour, jusqu'à la possession éternelle de Dieu. La belle route que trace saint Paul à nos yeux ! Suivons-la sans crainte, tout droit : au bout, c'est Dieu.

« *Alleluia*, toutes les nations, louez Dieu, tous les peuples, louez-le ensemble. »

En effet cette voie royale de l'amour est ouverte à tous. Et tous ceux qui la suivront loueront Dieu éternellement de les avoir guidés et soutenus.

Evangile selon saint Luc, c. 4 :

« En ce temps-là Jésus, sortant de la Synagogue, entra dans la maison de Simon. Et la belle-mère de Simon avait une grande fièvre. Ils le prièrent pour elle. Debout près d'elle, Jésus donna ordre à la fièvre et elle la quitta. Se levant tout de suite elle les servit. Au coucher du soleil, tous ceux qui avaient chez eux des malades, toutes sortes de malades, les lui amenèrent. Et Jésus leur imposant les mains les guérit. Les démons même sortaient de beaucoup de possédés en criant, et disaient: Vous êtes le Fils de Dieu. Mais lui les menaçait et ne leur permettait pas de parler, parce qu'ils savaient qu'il était le Christ. Le jour étant venu, Jésus se retira dans un lieu désert. La foule se mit à le chercher et l'ayant trouvé, ces gens ne voulaient plus le laisser partir. Il leur dit : Mais, il me faut aller prêcher l'évangile du royaume de Dieu aux autres villes, car c'est pour cela que j'ai été envoyé. Et il prêchait ensuite dans les synagogues de la Galilée. »

Cet Evangile nous fait entrer dans la vie familière de Jésus, la vie qu'il menait avec ses Apôtres. Rien de plus doux, de plus consolant.

C'était à Capharnaüm où habitait la belle-mère de Pierre. Jésus avait enseigné, dans la Synagogue, selon l'usage et s'était déclaré l'Envoyé de Dieu. A sa sortie, entouré de ses disciples, il va à la maison qui lui offrait l'hospitalité. Maison pauvre, puisqu'elle appartenait à la belle-mère de Pierre. Jésus ne s'occupe pas de ce détail, il va partout, chez les pauvres, chez les riches, car il est venu pour tous. Mais les pauvres ont ses préférences. Pauvre lui-même, il s'y trouve dans le milieu qu'il a choisi, pour nous enseigner que les richesses de la terre ne valent que par l'usage élevé que l'on en fait. D'elles-mêmes, c'est peu ; mais avec elles on peut faire un bien immense pour le salut des âmes.

Donc, nous le voyons entrer, lui, le Fils de

Dieu, dans cette pauvre maison. La belle-mère de Pierre ne peut même pas le recevoir.

Elle est dans son lit, avec une forte fièvre. Qui préparera l'appartement où il doit prendre son repos ? Qui préparera le repas pour lui et ses compagnons ? Les Apôtres paraissent s'en préoccuper. Ils lui dirent : Maître, ne pourriez-vous pas la guérir ? Et Jésus, toujours bon, acquiesce à leur prière. Il donne ordre à la fièvre de partir. Maître souverain, il commande. Aussitôt, cette femme, guérie, se lève et se met à son ménage. Jésus est là dans ce milieu de pauvres, il accepte la nourriture qu'on lui offre, la couche qu'on lui réserve. Rien d'humain, rien de vaniteux. Le Maître ne pense qu'à faire du bien. On lui amène des malades, il les guérit, simplement, sans bruit et quand, le lendemain matin, il se retire à l'écart, loin de la foule, pour prier, et que la foule, à force de le chercher, se presse autour de lui, il n'a pas une parole d'impatience. Il dit simplement : Je ne puis pas demeurer toujours auprès de vous. J'ai une mission à remplir ailleurs. Beaucoup de villes attendent aussi le royaume de Dieu. Et il s'en va, annonçant partout la bonne nouvelle de l'amour de Dieu.

Notre cœur se repose de ses agitations devant ce spectacle de bonté et de simplicité. Nous, les fils du royaume, suivons les pas de notre chef, avec la même simplicité, le même dévouement, ne cherchant que Dieu, le règne de Dieu, sans aucun retour sur nos petites personnes, Alors, l'œuvre de Dieu se fera, la sienne et non la nôtre.

Offertoire : « Seigneur, Dieu, mon Sauveur, jour et nuit je crie vers vous. Que ma prière arrive jusqu'à vous, Seigneur. »

Secrète : « Seigneur, pour que nos jeûnes vous soient agréables, faites, nous vous en prions, que nous vous offrions avec ce sacrement un cœur purifié. »

Le Seigneur s'offre, divine victime, en ce sacrifice ; avec lui, nous devons nous offrir, chétives créatures, en louange à la souveraine Majesté de Dieu. Nous n'avons pas d'autre but, en ce monde. Chacun de nous, ou par l'amour ou par la haine, doit être une louange à Dieu. Nul n'y échappe. C'est la loi de toute créature.

Communion : « Je ne vous laisserai pas orphelins. Je reviendrai auprès de vous, alleluia, et votre cœur sera dans la joie, alleluia, alleluia ! »

Postcommunion : « Seigneur, que votre sacrement nous donne la divine ferveur, afin que nous jouissions également de son action présente et de ses fruits. »

C'est l'adieu pascal ! Pâques a commencé par la joie, il se termine dans la joie. A tous Jésus dit une dernière fois : Je ne vous laisserai pas orphelins ! Je reviendrai auprès de vous et votre cœur sera dans la joie. Il nous laisse la joie de sa présence dans le sacrement où il est réellement lui-même. Il nous dit : Je suis là ! Prenez, mangez, buvez, c'est moi. Si vous prenez cette nourriture avec foi, vous aurez en vous la « divine ferveur ». Et cette divine ferveur c'est moi qui vous la donnerai en vous donnant l'Esprit-Saint. Il vous éclairera, il vous consolera, il vous fortifiera sur la route. Adieu, ou plutôt au revoir dans la maison de mon Père. Je vous laisse ma joie substantielle, mon Esprit, alleluia !

TABLE DES MATIÈRES

I. — Sens du Temps Pascal. 7
II. — Saint Jour de Pâques. 14
III. — Lundi de Pâques. 42
IV. — Mardi de Pâques. 51
V. — Mercredi de Pâques. 60
VI. — Jeudi de Pâques. 69
VII. — Vendredi de Pâques. 75
VIII. — Samedi de Pâques. 81
IX. — Dimanche *in albis*. 88
X. — Premier dimanche après l'octave de Pâques. 116
XI. — Le Patronage de S. Joseph. . . . 121
XII. — Deuxième dimanche après l'octave de Pâques. 131
XIII. — Troisième dimanche. 141
XIV. — Quatrième dimanche. 155
XV. — Messe des Rogations 167
XVI. — Vigile de l'Ascension. 177
XVII. — L'Ascension du Seigneur. . . . 185
XVIII. — Dimanche dans l'octave de l'Ascension 212

XIX. — Vigile de la Pentecôte. 219
XX. — La Pentecôte. 240
XXI. — Lundi de la Pentecôte. 275
XXII. — Mardi de la Pentecôte. 283
XXIII. — Mercredi de la Pentecôte. . . . 290
XXIV. — Jeudi de la Pentecôte. 299
XXV. — Vendredi de la Pentecôte. . . . 304
XXVI. — Samedi des Quatre-Temps de la Pentecôte. 311

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges — Belgique.
Made in Belgium

Dom. Coll.
B

DATE DUE

JUL 25 A.M.

JUL 27 A.M.

JUL 29 A.M.

MAR 31

MAR 29 1947

DOMINICAN UNIVERSITY LIBRARY
3 3645 00092318 8

BX2049.D6 M67 1921
v.5
Mortier, Daniel Antonin,
1858-
La liturgie dominicaine

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY
SAN RAFAEL, CALIFORNIA